

**La monstruosité comme figure du handicap
dans *Music-Hall !* de Gaétan Soucy**

suivi du texte de création
La femme de cuir

Martin Clavet
Département de langue et littérature françaises
Université McGill, Montréal

Mémoire soumis en vue de l'obtention du grade de M.A.
en langue et littérature françaises

Août 2018

Résumé

Ce mémoire en création littéraire examine le motif de la monstruosité en tant que représentation du handicap. À la lumière des *Disability Studies* (études de la condition des personnes en situation de handicap), le volet critique de ce travail de recherche propose une lecture du personnage monstrueux du roman *Music-Hall !* de Gaétan Soucy. En faisant ressortir les difficultés d'adaptation et les limitations fonctionnelles du personnage, l'analyse vise à démontrer que le monstre soucien peut être lu comme figure symbolique d'une personne en situation de handicap important. La réflexion s'appuie notamment sur les travaux que Lennard J. Davis a réalisé sur les rapports entre corporalité et normalité, la notion de liminalité théorisée par Arnold Van Gennep dans ses écrits sur les rites de passage, ainsi que la notion d'inquiétante étrangeté selon la conception freudienne.

Dans le volet création, ce mémoire propose un court roman relatant l'expérience d'une jeune femme qui subit des brûlures importantes au corps et au visage à la suite d'un incendie déclenché accidentellement dans son appartement. Le texte comporte trois parties : la première présente le quotidien de la jeune femme avant l'incendie, la deuxième relate son séjour difficile au centre de traitement pour les grands brûlés, et la troisième montre les efforts du personnage pour reprendre le cours de sa vie. Le corps monstrueux et la remise en doute de l'humanité sont des thèmes communs aux deux volets du mémoire.

Abstract

The following thesis in creative writing studies the literary theme of monstrosity as a metaphor for disability. Rooted in the perspective of Disability Studies, the research section offers an analysis of the monstrous character of the novel *Music-Hall!* by Gaétan Soucy. By pointing out the social inclusion issues as well as the functional limitations of the character, the analysis seeks to demonstrate that the monster, as presented by Soucy, can be perceived as the symbolic representation of a person with a major disability. The analysis draws on a number of research studies, such as the works of Lennard J. Davis on the relationships between physicality and normalcy, the notion of liminality theorized by Arnold Van Gennep in his studies on the rites of passage, and the concept of uncanny according to the Freudian approach.

The creative writing section of the thesis then presents a novella relating the experience of a young woman who sustains serious burn injuries to her body and face following an accidental fire in her apartment. The text comprises three main parts: the first one presents the daily life of the young woman before the fire, the second recounts her long and difficult stay at the burn care center, and lastly the third one shows the efforts of the character to return to the normal activities of daily living. The monstrous body and the notion of uncertain humanity are common themes in both parts of this thesis.

Remerciements

Je remercie tout d'abord Alain Farah, mon directeur, pour son soutien et ses observations éclairantes, tant pour le travail de recherche que pour mon projet de création littéraire. Chacune de nos rencontres ont été des plus stimulantes.

Merci à ma tante, Claudette, d'avoir pris soin de mon fils tous les dimanches, avec amour et sans relâche, me permettant de mener ce projet à terme. Merci aussi d'avoir suscité mon intérêt pour la psychanalyse et nourri ma curiosité dans ce domaine.

Je remercie aussi Léo, petit garçon formidable et sans pareil qui illumine ma vie depuis déjà cinq ans.

Enfin, merci à Adeline, ma compagne, qui m'a incité à poursuivre des études en traduction et en littérature. Sans sa motivation et ses encouragements, ce mémoire n'aurait jamais vu le jour. Merci aussi pour l'amour, le soutien et le travail de relecture.

Table des matières

Résumé	i
Remerciements	iii
PARTIE I – CRITIQUE : La monstruosité comme figure du handicap.....	1
Introduction	1
1. Xavier, une figure de l’hybridité.....	7
1.1. Monstruosité ou handicap ?.....	7
1.2. Normalité et déviance	11
2. Entre deux mondes.....	16
2.1. La notion de liminalité	16
2.2. Le handicap, une situation liminaire.....	19
3. Se voir et ne pas se reconnaître.....	23
3.1. L’inquiétante étrangeté et la figure du double.....	23
3.2. L’humanité remise en doute	26
Conclusion.....	32
Bibliographie	35
PARTIE II – CRÉATION : LA FEMME DE CUIR	37
Première partie : PEAU.....	37
Deuxième partie : COCON	65
Troisième partie : CUIR.....	91
PARTIE III – LIEN	112

PARTIE I – CRITIQUE

La monstruosité comme figure du handicap dans *Music-Hall !* de Gaétan Soucy

Introduction

Dans son « Autobiographie approximative », parue dans la revue *Lettres québécoises* en 2000, Gaétan Soucy évoque un « [d]éfaut de fabrication à la jambe gauche¹ » au moment de sa naissance. Cette conception mécanique du corps, dont les parties peuvent être défectueuses, traverse son œuvre. Qu'il s'agisse du handicap physique à proprement parler (le père de Remouald en fauteuil roulant dans *L'Immaculée conception* et la jeune fille sans mains dans « l'Angoisse du héron »), ou encore de personnages monstrueux au corps détraqué (la jumelle momifiée de la narratrice dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, brûlée et incapable de se déplacer), le corps déficient est un thème récurrent du corpus soucien.

Dans l'univers de Soucy, les personnages qui présentent des attributs monstrueux ne sont pas de redoutables créatures, mais, au contraire, apparaissent comme vulnérables et limités par leurs défaillances corporelles. Littéralement ou symboliquement handicapés, ces personnages posent par leur existence dans la fiction des questions en lien avec l'inclusion et l'exclusion, ainsi que la justice et l'égalité au sein de la communauté humaine. Pour le sociologue Alain Blanc, spécialiste des questions en lien avec le handicap, la personne handicapée « incarne une figure de l'injustice signifiée par les hasards de la reproduction de l'espèce, la déficience native, et les dégâts de la reproduction sociale, la déficience acquise. Compris comme préjudice car constitutif d'inégalités,

¹ SOUCY, Gaétan. « Autobiographie approximative », p. 11.

le handicap appelle réparation et implique la recherche des causes l'ayant constitué² ». Chez Soucy, si le monstre cristallise un questionnement de l'intégration, il s'inscrit également dans une chronologie mettant en relief les causes de la déficience, qu'elle soit native ou acquise.

Le roman *Music-Hall !* (Boréal, 2002) occupe une place particulière dans l'œuvre soucienne, puisqu'il est, en quelque sorte, à la fois le premier et le dernier roman de l'auteur³ (si l'on ne tient pas compte de « L'Angoisse du héron », une longue nouvelle publiée en 2005, et de *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime*, achevé par d'autres auteurs et paru en 2014 à titre posthume). En effet, Soucy termine une première écriture du roman *Music-Hall !* au début des années 90, mais le manuscrit est refusé par son éditeur et l'auteur décide de le laisser de côté pour travailler à d'autres projets. Entretemps, il rédige *L'Immaculée conception* (1994), *L'Acquittement* (1997), *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (1998), et enfin la pièce de théâtre *Catoblépas* (2001), avant de finalement publier *Music-Hall !* en 2002, une quinzaine d'années après l'avoir commencé.

Sorte de conte tragique, *Music-Hall !* se déroule dans ce que Soucy décrit comme un « New York de fantaisie, un New York tel que pouvait le connaître un enfant comme les enfants de ma génération, qui ont été élevés devant la télévision, donc devant les comédies musicales des années 40, des choses comme cela. C'est un New York qui tient davantage du cinématographique que de la réalité⁴ ». Certains personnages semblent sortis tout droit d'un dessin animé, par exemple la grenouille chantante Strapitchacoudou, comme le montre cette description : « La grenouille était assise, les jambes élégamment croisées, chapeau claque de guingois et queue-de-pie, une canne à pommeau négligemment posée sur sa fine épaule » (*Music-Hall !*, p. 34). L'auteur parle aussi d'un roman « dix-neuvièmiste », d'un « hommage à Zola, bien sûr, mais aussi à Dickens », soit des

² BLANC, Alain. *Sociologie du handicap*, p. 11.

³ SEGURA, Mauricio. « Le héron, la grenouille et le poisson rouge », p. 13.

⁴ MONTPETIT, Caroline. « Le nouveau roman de Gaétan Soucy – "Un New York de fantaisie" », *Le Devoir*, 3 septembre 2002, en ligne.

auteurs que, selon lui, « on considère à tort comme des amuseurs, alors qu'il y a dans leurs livres une profonde philosophie⁵ ». Ce récit difficile à classer emprunte à différents genres et à différentes traditions, à l'image de son personnage principal hybride.

Music-Hall ! raconte l'histoire de Xavier X. Mortanse, un adolescent amnésique qui se réveille dans des circonstances mystérieuses sur les quais de New York dans les années vingt. Le garçon ne conserve que quelques souvenirs flous et contradictoires de son passé. Il pense être un immigrant hongrois envoyé aux États-Unis par sa sœur Justine, mais il est aussi habité par de vagues souvenirs du Québec ; il connaît parfaitement le jeu d'échec, sans toutefois se rappeler y avoir déjà joué. Conscient de porter en lui les traces d'un passé que sa mémoire n'arrive pas à reconstituer, il pose un regard d'enfant sur le monde nouveau avec lequel il doit apprendre à composer. Autrement dit, les circonstances le font naître une seconde fois.⁶

Au début du roman, Xavier se fait engager comme apprenti dans une équipe de démolition grâce au doyen de l'Ordre des démolisseurs, « le Philosophe », un personnage bienveillant qui le prend sous son aile. L'entreprise de démolition opère de façon tyrannique, faisant régner un climat de terreur sur la ville et ses habitants, dont certains, qu'on appelle « les démolis », sont expulsés de leurs immeubles à logements pour en permettre la destruction. Se retrouvant à la rue et sans le sou, les démolis cultivent un sentiment d'hostilité envers l'Ordre et ses employés. La présence de Xavier, un garçon aimable, sensible et vulnérable, détonne au sein de son équipe, d'autant plus qu'en raison de son physique frêle et de son caractère bon enfant, il a du mal à s'adapter et à se

⁵ BUSNEL, François. « Un conte d'auteur », *L'Express*, 31 octobre 2002, en ligne.

⁶ « Enfin, le jour qu'il suppose être celui de son arrivée en Amérique. Dans l'absolu, il n'en sait fichre rien. Il avait repris conscience de lui-même, comme corps et esprit d'un seul tenant, qu'il était assis là, sans mémoire aucune de quelque traversée que ce fût, là comme s'il venait d'y naître, conçu et créé dans l'instant même, tel un ange, conjecturant qu'il devait descendre d'un de ces paquebots, le conjecturant seulement, car comment expliquer autrement qu'il se trouvât assis sur ce plot, à penser dans une langue étrangère, presque inconnue, et sans mémoire aucune non plus des raisons qui avaient pu inspirer son départ de la Hongrie, l'inciter à quitter sa sœur Justine qu'il aimait (ce devaient être de fichues raisons) ? » *Music-Hall !*, p. 74.

faire accepter de ses compagnons de travail, qui le désignent rapidement comme bouc émissaire. Le contremaître, Lazare, éprouve une haine particulièrement vive à son endroit.

Xavier fait la découverte d'un coffret dans lequel est enfermée la grenouille chantante Strapitchacoudou, que l'apprenti adopte et conserve avec lui tout au long du roman. Xavier se lie aussi d'amitié avec Peggy Sue Ohara, une jeune coiffeuse qui habite le même immeuble que lui, et dont Lazare est amoureux. Peggy initie Xavier à la vie newyorkaise, lui donne des conseils quant à sa tenue vestimentaire et lui parle de musique et de cinéma. Alors que Lazare manifeste le désir d'épouser Peggy, celle-ci rejette ses avances, préférant faire découvrir la ville de New York à son ami Xavier. La relation entre Xavier et Peggy Sue est de courte durée, car Lazare se pend dans la chambre de la jeune femme et fait accidentellement tomber une lampe allumée sur le lit de Peggy, qui meurt alors brûlée vive.

Affecté par le décès de son amie, Xavier se sépare de son équipe de démolition et fait la connaissance d'un aveugle qui l'incite à tirer profit des talents inusités de sa grenouille en se produisant en spectacle avec elle. Xavier se trouve un impresario, mais le premier numéro tourne mal et Strapitchacoudou refuse de chanter. Xavier est alors contraint de rembourser son impresario vêreux, qui lui avait versé une importante somme d'argent en guise d'avance. Pour acquitter sa dette, Xavier travaille comme garçon de table au Majestic, une salle de spectacle où sont présentés des numéros sordides aux allures de freak show, dont celui d'Écharlotte, une autruche psychanalyste qui avale des cadrans, ou encore de femmes qui participent à une compétition de « lâcher vaginal », consistant à expulser une poupée le plus loin possible par contraction du ventre.

À la fin du roman, les origines de Xavier se précisent et il est révélé qu'il est le produit de l'assemblage de différentes parties du corps de personnes décédées : X.A.V.I.E.R. est l'acronyme des prénoms de six cadavres dont les parties constituent son corps. Ainsi, sa tête appartenait à

Vincent, un adolescent qui s'est suicidé. Nous apprenons alors que Justine n'est pas la sœur de Xavier, mais bien la mère de Vincent.

Le roman est divisé en quatre parties : « Joies et mystères de la démolition », qui présente le milieu de travail de Xavier; « Le Mandarin rafistolé », qui porte principalement sur le triangle amoureux impliquant Xavier, Lazare et Peggy Sue Ohara; « Les clauses inquiétantes », où Xavier est à la recherche de son équipe de travail qui l'a laissé derrière; et enfin « Les ovations indifférentes », où Xavier travaille au Majestic et où ses origines sont enfin dévoilées.

Dans le cadre de ce travail, je proposerai une analyse du personnage de Xavier X. Mortanse, sous l'angle des *Disability Studies* (étude de la condition des personnes handicapées), une approche théorique qui s'intéresse à la situation sociale, culturelle et personnelle du handicap dans une perspective historique et parfois transnationale. Je tenterai de mettre en lumière ce que le sociologue français Alain Blanc nomme les « inégalités naturelles et sociales⁷ » qui pénalisent le personnage de Xavier, en tentant de faire ressortir les modalités selon lesquelles elles se déploient dans le texte. Les questionnements du personnage quant à ses origines me permettront d'interroger plus spécifiquement des thèmes liés à la filiation et au rapport à la mère, qui traversent le roman de Soucy.

Malgré une popularité croissante, les *Disability Studies* demeurent peu exploitées dans les études littéraires au Québec. À l'inverse, ce champ d'études pluridisciplinaire s'intéresse souvent à l'art en général et à la fiction en particulier. L'analyse de personnages tirés de la mythologie, de romans ou de contes pour aborder le handicap n'est pas une approche inédite. Simone Korff-Sausse, psychanalyste et psychologue clinicienne, étudie les figures du handicap dans la fiction depuis plus de vingt ans. Par exemple, dans le recueil intitulé *D'Œdipe à Frankenstein : figures*

⁷ BLANC, Alain. *Sociologie du handicap*, p. 11.

du handicap (2001), son analyse de Méduse illustre la « sidération psychologique⁸ » qui frappe celui ou celle qui se voit confronté(e) à la vue d'une personne atteinte d'une anomalie. De même, dans un article de 2008 intitulé « What Makes Mr. Hyde So Scary? Disability as a Result of Evil and Cause of Fear », Sami Schalk avance que la difformité du personnage de Mr. Hyde relève du handicap physique et que c'est précisément cette particularité qui lui confère son caractère effrayant et monstrueux, et non les crimes dont il est accusé, qui ne sont d'ailleurs jamais nommés explicitement. Cette ligne de réflexion semble pertinente pour analyser le personnage de Xavier, persécuté pour sa différence, et non pour des actions immorales ou criminelles.

Dans les pages qui suivent, je me pencherai d'abord sur les ambivalences liées à la condition de Xavier. Aberration au sens propre puisqu'il est le produit d'une erreur médical, Xavier est une figure ambiguë et intermédiaire puisque, comme nous le verrons, sa monstruosité physique et ses comportements erratiques évoquent respectivement l'infirmité et le handicap mental. Il se situe également à mi-chemin entre le monde des vivants et celui des morts. J'utiliserai les notions de normalité, de marginalité et de déviance pour nourrir ma réflexion, à la lumière des travaux de Lennard J. Davis, chercheur américain et pionnier dans le domaine des *Disability Studies*, qui s'intéresse aux rapports complexes entre corporalité et normalité.

Je me pencherai ensuite sur les difficultés d'adaptation de Xavier, notamment dans le milieu de la démolition et dans sa relation compliquée avec Peggy Sue. Nous verrons que, dans les deux cas, Xavier est incapable d'embrasser une identité d'adulte autonome : au travail, il est ridiculisé et rejeté d'emblée par ses collègues, alors qu'avec son amie Peggy Sue, il est infantilisé. La notion de liminalité, développée en 1909 par l'ethnologue Arnold Van Gennep, m'aidera à faire ressortir

⁸ KORFF-SAUSSE, Simone. *D'Œdipe à Frankenstein : Figures du handicap*, p. 18.

les obstacles qui empêchent Xavier de franchir le seuil de l'enfance à l'âge adulte, une difficulté qui touche à différents niveaux certaines personnes en situation de handicap important.

Enfin, en me penchant plus spécifiquement sur les dernières scènes du roman, j'étudierai le personnage soucien à la lumière du concept d'humanité incertaine, que j'élaborerai notamment à partir de la définition freudienne d'inquiétante étrangeté et des travaux subséquents de la psychanalyste Simone Korff-Sausse sur l'évitement que suscite l'anomalie physique. Je m'attarderai plus particulièrement sur la dégradation du corps de Xavier et sur son caractère morcelé, en somme sur la déconstruction de la figure du monstre, qui fait écho au thème de la démolition.

1. Xavier, une figure de l'hybridité

1.1. Monstruosité ou handicap ?

Figure de l'hybridité, Xavier X. Mortanse est un personnage inquiétant qui s'apparente à un monstre, selon la définition qu'en propose le Centre national de ressources textuelles et linguistiques (CNRTL) : « Créature légendaire, mythique, dont le corps est composé d'éléments disparates empruntés à différents êtres réels⁹ ». Dans une logique qui rappelle la créature sans nom du docteur Frankenstein, Xavier est un être construit de toutes pièces par l'assemblage de membres prélevés sur différents cadavres par le docteur Rogatien Long-d'Ailes¹⁰. Produit d'un bricolage sordide, Xavier est un être sans père et sans mère, hanté par des questions liées à son ascendance.¹¹

⁹ « Monstre », CNRTL, en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/monstre>.

¹⁰ « Des points de suture entouraient la base du cou; de même aux aisselles, où il n'y avait ni poil ni rien » MH, p. 387.

¹¹ « Tu sais d'où viennent les personnes ? Moi, j'ai enfin compris. Ils viennent de la nuit – elle dort – et un peu de nuit entre dans une femme. Et la vie prend, comme un poisson dans la mer. Moi, je n'ai jamais été dans le corps d'une femme. Les morceaux dont je suis fait, peut-être » MH, p. 388.

Hideux et détraqué, le corps de Xavier fait l'objet de multiples descriptions qui mettent de l'avant ses défaillances et le définissent au moyen de tournures restrictives ou par contraste négatif : « Le torse de Xavier n'était qu'une plaie repoussante » (MH, p. 387); « Ses cheveux manquaient par plaques, flaques de sable dans une pelouse » (MH, p. 388); « Dans l'entrejambe, où il n'y avait ni poil, ni sexe, ni bourse, dépassait un tout petit robinet de six centimètres » (MH, p. 390), etc. Malgré sa monstruosité physique, Xavier ne suscite pas de réaction d'épouvante chez les personnages qu'il rencontre, mais inspire plutôt une forme de méfiance qui se manifeste par l'exclusion et l'évitement (j'y reviendrai). De fait, c'est surtout lui-même qui se retrouve terrifié par son corps monstrueux, du fait des défaillances potentielles qu'il redoute :

Quoi ? Visiter musées et grands magasins ? Manger des glaces ? Et ensuite le restaurant et ensuite le music-hall ? Où allait-il trouver la force ? Et s'il allait s'évanouir au milieu d'une rue, ses cinq sens le quittant d'un seul coup ? Et s'il allait être soudain saisi d'un étouffement de poitrine ? (MH, p. 128)

Si les caractéristiques physiques de Xavier le font correspondre à la définition mythologique du monstre, les difficultés qu'il rencontre au fil du récit le positionnent tout autant comme représentation symbolique d'une personne en situation de handicap. Même s'il n'est jamais explicitement désigné comme handicapé à proprement parler et qu'il ne semble pas être perçu comme tel par les autres, certains indices, notamment le champ lexical de la déficience et du handicap mental, apparaissent dans la narration, par exemple dans le passage suivant : « Il se mit à tourner dans la pièce, torse nu, serrant et desserrant les poings comme un enfant autiste. "Rafistolé, rafistolé", répétait-il, incapable de calmer son agitation » (MH, p. 165). De même, les comportements erratiques du personnage sont régulièrement soulignés : « Après un long moment d'immobilité, Xavier enleva son casque d'apprenti, cracha à l'intérieur, se le remit sur le crâne, parfaitement conscient que ce geste n'avait ni queue ni tête mais qu'il ne pouvait pas s'empêcher de le faire non plus » (MH, p. 34).

De plus, Xavier est limité par des défaillances physiques, ce qui, selon le sociologue Alain Blanc, indique une situation de handicap. En effet, « [q]uels qu'en soient la nature, la cause et le degré, le handicap suppose et implique un corps défaillant présentant des limitations fonctionnelles : le corps handicapé est un corps déficient¹² ». Dans *Music-Hall !*, les planchettes que Xavier utilise pour aplatisir ses seins, ainsi que le petit robinet qui lui a été greffé à la place du sexe, font figure de prothèses, ce qui suggère que son corps requiert une certaine forme de réparation et de compensation. La dégradation de son état¹³ et les interrogations du docteur Long-d'Ailes sur sa santé¹⁴ renforcent l'idée selon laquelle Xavier est un être diminué qui appelle à une certaine prise en charge. Dans cet ordre d'idée, soulignons que sa santé chancelante préoccupe aussi Peggy Sue Ohara¹⁵ qui, nous le verrons, deviendra une « mère de remplacement » pour lui.

Dans *Music-Hall !*, le chevauchement des notions de monstruosité et de handicap accentue la nature équivoque du personnage principal. Le corps défaillant, qui est pour Xavier source d'angoisse, découle de la condition de « monstre » du personnage, mais évoque aussi à la fois une situation de handicap, de par certains comportements adoptés par celui-ci. Par exemple, il s'applique à camoufler ses infirmités, ce qui, selon Simone Korff-Sausse, est parfois observé chez les personnes atteintes d'une anomalie physique importante¹⁶. Pour Xavier, l'idée d'exposer ses anomalies physiques à Peggy Sue lui est insupportable et provoque chez lui une grande anxiété, par exemple lorsqu'il s'est endormi et qu'elle veut le déshabiller afin qu'il soit plus confortable¹⁷.

¹² BLANC, Alain. *Le handicap ou le désordre des apparences*, p. 19.

¹³ « Une couture s'était rouverte. Un peu de sang perlait » (MH, p. 165).

¹⁴ Notamment dans le passage suivant : « "Et alors, tes plaies ? fit Rogatien, un peu embarrassé. Je veux dire, elles ont guéri, elle se sont aggravées ?" Xavier ne répondit rien. "Et le robinet, ça fonctionne toujours ?" » (MH, p. 340).

¹⁵ Ainsi, « Peggy se rapprocha de lui et, posant la main sur son épaule, elle s'effraya de sa maigreur. Sa clavicule tendait la peau comme un bréchet de poulet » (MH, p. 44).

¹⁶ « Lorsqu'une partie du corps est difforme ou abîmée, il peut y avoir déplacement d'un organe à un autre. On montre une chose pour mieux en cacher une autre. » KORFF-SAUSSE, Simone. *D'Œdipe à Frankenstein : Figures du handicap*, p. 22.

¹⁷ « Elle dégraferait à tout le moins son noeud papillon. Elle lui déboutonna aussi le col, qu'il puisse respirer à son aise. Elle se mit ensuite à délacer les baskets. L'apprenti se réveilla aussitôt avec des hoquets d'angoisse. » MH, p. 164.

De la même manière, lorsque Peggy Sue propose à Xavier de l'accompagner pour acheter une tenue convenable avant d'aller au music-hall, ce dernier est pris d'angoisse à l'idée de devoir se changer devant son amie, et ce n'est que lorsqu'elle lui assure qu'il pourra essayer ses nouveaux vêtements en toute intimité qu'il accepte la proposition : « Ce sont les mots cabine d'essayage qui avaient tapé dans le mille. Elle dut lui expliquer ce que c'était. Il voulait être rassuré jusque sous les planchettes. Il lui demanda s'il allait pouvoir y entrer seul. "Bien entendu, fit-elle, déconcertée." La figure de Xavier s'illumina » (MH, p. 132).

Au travail, sur les chantiers de démolition, Xavier fait preuve de la même pudeur physique. Il va même jusqu'à « dénicher une paire de bottines assez larges pour [qu'il] puisse les enfiler par-dessus ses baskets » (MH, p. 20) plutôt que d'exposer ses pieds. Il résiste aussi à la possibilité d'être examiné par un médecin, au point qu'il envisage de se donner la mort pour y échapper : « L'apprenti tourna sa figure vers la fenêtre. Il tâchait d'évaluer la chute que cela représenterait, s'il advenait qu'un médecin pénétrât de force dans son réduit, un matin, alors qu'il serait encore au lit; et s'il aurait ou non le temps de gagner la fenêtre et de s'y jeter... » (MH, p. 46). Selon Simone Korff-Sausse, ce type de comportements est parfois observé chez certaines personnes présentant des infirmités importantes¹⁸.

La monstruosité de Xavier implique aussi des limitations fonctionnelles. À cause de son physique inadéquat et de ses déficiences, il éprouve des difficultés à accomplir les tâches qui lui sont assignées sur son lieu de travail. Cette caractéristique rappelle la situation de certaines personnes atteintes d'un handicap important : de fait, pour Alain Blanc, « [l]es déficients sont des personnes handicapées car ils ne peuvent pas faire ce que, conventionnellement, nous nous

¹⁸ Certaines personnes aux prises avec une infirmité sont réticentes à l'idée d'exposer leurs membres difformes, et ce, même dans un contexte médical. Korff-Sausse évoque notamment un cas rencontré en clinique, qui « refuse d'enlever ses chaussures et s'oppose aux soins que nécessite son infirmité. » KORFF-SAUSSE, Simone. *D'Œdipe à Frankenstein : Figures du handicap*, p. 22.

estimons en droit d'attendre d'eux¹⁹ ». Xavier apparaît davantage comme un fardeau que comme un membre signifiant de l'équipe et ses collègues ne démontrent aucune volonté de l'accommoder, par exemple lorsqu'il est obligé « au mépris de ses forces à transporter les outils les plus lourds » (MH, p. 16). Il est rejeté par ses compagnons de travail et ne parvient pas à s'intégrer. Toujours selon Alain Blanc, l'isolement et la marginalisation sont des difficultés qui risquent de toucher, à différents niveaux, les personnes atteintes d'un handicap :

Les personnes handicapées (et toutes les déficiences ne se voient pas, ne sont pas jugées à la même aune et ont différents niveaux d'atteinte) sont donc plus ou moins en retrait du monde car elles sont privées de la totalité des moyens leur permettant d'y accéder : figures de la limitation, leur lot est l'inconfort, la douleur, l'isolement et, en un mot, une certaine et variable inadéquation au monde.²⁰

Cette idée d'« inadéquation au monde » proposée par Alain Blanc illustre bien l'expérience de Xavier par rapport à son équipe de travail, sans qu'il n'arrive à saisir les raisons de son isolement : « [Il] arrivait à Xavier X. Mortanse de se demander en quoi les humiliations continues qu'il subissait contribuaient à sa formation de démolisseur » (MH, p. 16). Limité par ses déficiences, Xavier est un être marginalisé qui interroge la place et la perception de l'anomalie dans la société.

1.2. Normalité et déviance

D'après Lennard J. Davis, la notion de « corps idéal », apparue au 17^e siècle dans les œuvres d'art représentant des divinités de la mythologie, précède celle du corps normal. Selon Davis, le corps idéal des œuvres d'art ne visait pas à représenter les mortels ou même à être réaliste puisqu'il était composé de parties du corps humain sélectionnées pour leur perfection selon les normes

¹⁹ BLANC, Alain. *Le handicap ou le désordre des apparences*, p. 52.

²⁰ *Ibid*, p. 52.

esthétiques de l'époque. Ainsi, le corps idéal était en quelque sorte un amalgame de parties idéales tirées de différents modèles²¹.

Le corps de Xavier répond à la logique inverse, puisqu'il est composé de parties empruntées à différents cadavres formant un tout hideux. De fait, moins que le corps idéal de la Renaissance, le résultat rappelle davantage les portraits phytomorphes du peintre italien Giuseppe Arcimboldo (1526-1593), célèbre pour ses compositions faites de végétaux (légumes, fruits, plantes) évoquant des visages ou des corps humains. Autrement dit, lors de la « création de Xavier », la fonctionnalité de l'ensemble a eu préséance sur la cohérence esthétique, caricaturant d'une certaine manière le processus de représentation du corps idéal en art.

Fait intéressant, ce n'est qu'au 19^e siècle que la notion de « corps normal » apparaît, ce qui coïncide avec le début de la collecte de statistiques et les progrès de la science. Le corps devient alors une chose que l'on peut évaluer, comparer et classifier. La montée de l'eugénisme, qui vise à perfectionner l'espèce humaine en éliminant les sujets défaillants, renforce le clivage entre les êtres humains dits normaux et anormaux. Ainsi, l'humain peut être catégorisé et discriminé en fonction de sa position sur le spectre de la normalité.²² C'est dans cet ordre d'idées que Davis analyse l'association entre, d'une part, handicap physique ou mental et, d'autre part, déviance²³ comme une surinterprétation (symbolique, morale) de la déviation statistique vis-à-vis de la moyenne. C'est également la raison pour laquelle la personne en situation de handicap peut éprouver des difficultés à fonctionner dans un monde organisé en fonction du plus grand nombre,

²¹ « The notion of an ideal implies that, in this case, the human body as visualized in art or imagination must be composed from the ideal parts of living models. » DAVIS, Lennard J. « Constructing Normalcy: The Bell Curve, the Novel and the Invention of the Disabled Body in the Nineteenth Century », p. 4.

²² « The body is never a single physical thing so much as a series of attitudes toward it. The grand categories of the body were established during the Renaissance and the Enlightenment, and then refined through the use of science and eugenics. Postmodernism along with science has assaulted many of these categories of self and identity. » DAVIS, Lennard J. *Bending over Backwards: Disability, Dismodernism & Other Difficult Positions*, p. 22.

²³ « When we think of bodies, in a society where the concept of the norm is operative, then people with disabilities will be thought of as deviants. » *Ibid*, p. 6.

dont le représentant type est bien entendu le citoyen « normal ». À ce titre, le spécialiste en anthropologie historique de l’infirmité Henri-Jacques Stiker souligne que la personne handicapée appelle réparation, accommodements et améliorations des infrastructures, parce qu’en tant que membre de la société, elle évolue dans un univers inhabilité à l’accueillir :

Nous organisons le monde – c’est-à-dire l’espace et le temps et dans ceux-ci les rôles sociaux, les parcours culturels, les manières d’habiter, de circuler, les accès au travail, les façons de communiquer et les habitudes de plaisir – pour une sorte d’homme moyen, baptisé normal, ce monde que risque de modifier et de refaire celui qui ne peut pas, ou ne peut plus, s’y mouvoir à l’aise²⁴.

Par ailleurs, Simone Korff-Sausse définit le handicap comme « une atteinte invalidante de l’intégrité somato-psychique » et selon elle, « [i]l y a une constante qui rassemble tous les types de handicap, c’est qu’il implique toujours l’idée d’un écart par rapport à la norme²⁵ ». Les différentes manifestations de l’anomalie de Xavier ne correspondent pas toutes nécessairement à une situation de handicap, mais elles illustrent les écueils de ce que Davis décrit comme l’hégémonie de la normalité (*the egemony of normalcy*²⁶) dans nos sociétés, ainsi que les risques de marginalisation subséquents.

En effet, Xavier occupe une place peu enviable sur le spectre de la normalité et certaines de ses « déviances » sont facilement observables, qu’il s’agisse de sa faible stature ou encore de ses préférences alimentaires inhabituelles : « Des feuilles de laitue avec des épluchures de carotte, à condition que ni sel, ni poivre, ni vinaigrette, ni rien. Du chou coupé en lamelles trempé dans l’eau bouillante, un point c’est tout » (MH, p. 137). Il présente en somme des anomalies apparentes sur

²⁴ STIKER, Henri-Jacques. *Corps infirmes et sociétés*, p. 3.

²⁵ KORFF-SAUSSE, Simone. *D’Edipe à Frankenstein : Figures du handicap*, p. 8.

²⁶ DAVIS, Lennard J. « Constructing Normalcy: The Bell Curve, the Novel and the Invention of the Disabled Body in the Nineteenth Century », p. 12.

le plan comportemental qui contribuent à son exclusion, alors que ses limitations physiques l'empêchent de fonctionner normalement au sein de la collectivité.

Son inefficacité sur les chantiers, par rapport à ses pairs, fait en sorte que sa présence est une aberration. Henri-Jacques Stiker souligne par ailleurs qu'une personne ayant une importante déficience fonctionnelle risque d'exprimer « une sorte de pénibilité qui nous est imposée par l'être qui n'est plus dans nos normes habituelles²⁷ ». Tel est le cas pour Xavier, qui, loin d'apporter de l'aide à ses collègues de la démolition, représente un obstacle au bon déroulement des travaux. Au cours du roman, cette nocivité de Xavier lui attire une haine qui se généralise et atteint son paroxysme dans ses interactions avec le contremaître Lazare²⁸.

Le choix de nom du personnage de Lazare fait question, car il évoque le Nouveau Testament, dans lequel Lazare est ressuscité par Jésus après sa mort. Or, dans *Music-Hall !*, c'est Xavier qui revient d'entre les morts, par une sorte de rafistolage sordide qui amène à l'existence non pas le jeune homme qu'il était, mais un personnage grotesque et composite. Cette logique constitue une sorte du profanation du caractère sacré traditionnellement associé à la résurrection. Par conséquent, Xavier est en quelque sorte né d'un « péché » qui pourrait s'apparenter à une forme de blasphème. Son anomalie le place au banc des accusés et la violence dont il est victime revêt donc une fonction punitive.

Conformément à l'idée que Xavier est en quelque sorte « coupable malgré lui », Davis souligne que l'anomalie peut être vécue comme une caractéristique qu'il vaut mieux dissimuler, puisqu'elle agit comme un marqueur qui permet de distinguer le déviant, faisant ainsi de l'écart à la norme une sorte de crime symbolique qui peut être punissable :

²⁷ STIKER, Henri-Jacques. *Corps infirmes et sociétés*, p. 3.

²⁸ « Le pli amer de sa bouche fait partie de lui, comme la couleur d'acier de ses yeux, comme la détestation passionnée qu'il éprouve envers l'apprenti Xavier X. Mortanse. » MH, p. 64.

The identity of people becomes defined by irrepressible identificatory physical qualities that can be measured. Deviance from the norm can be identified and indeed criminalized, particularly in the sense that fingerprints came to be associated with identifying deviants who wished to hide their identities.²⁹

Dans une logique similaire, l'identité de Xavier est définie par les écarts à la norme qu'il présente, et qui, par extension, le désignent comme « déviant ». Soulignons par ailleurs que le personnage porte une inscription permanente visant en quelque sorte à l'étiqueter : « le nom de Xavier était écrit à l'encre indélébile sur son poignet gauche » (MH, p. 38). Cet acronyme (X.A.V.I.E.R. : Xénon, Albert, Vincent, Isabella, Ernest, Reinfeld [MH, p. 374]) rappelle l'idée de Davis selon laquelle chaque corps a une sorte de « numéro de série »³⁰, dans la mesure où les empreintes digitales ou le code génétique peuvent être utilisés pour identifier un criminel.

Du fait de l'écart à la norme qu'elle présente, la personne en situation de handicap peut aussi faire figure d'étranger. Or, cette dialectique se retrouve également dans la tradition littéraire qui a souvent représenté le monstre sous les traits d'un étranger : pensons entre autres, encore une fois, à la créature du docteur Frankenstein, contrainte de s'exiler et incomprise par la communauté humaine. C'est aussi le cas de Xavier qui se présente comme un immigrant débarquant à New York, soit un individu en décalage culturel avec la communauté qu'il intègre, ce qui transparaît dans ses interactions, ses efforts pour se trouver du travail, se loger et, de façon générale, composer avec les coutumes et les normes de sa ville d'accueil. L'étrangèreté de Xavier se retrouve

²⁹ DAVIS, Lennard J. « *Constructing Normalcy: The Bell Curve, the Novel and the Invention of the Disabled Body in the Nineteenth Century* », p. 7.

³⁰ « Fingerprinting was seen as a physical mark of parentage, a kind of serial number written on the body. But further, one can say that the notion of fingerprinting pushes forward the idea that the human body is standardized and contains a serial number, as it were, embedded in its corporeality. (Later technological innovations will reveal this fingerprint to be embedded at the genetic level.) Thus the body has an identity that coincides with its essence and cannot be altered by moral, artistic, or human will. This indelibility of corporeal identity only furthers the mark placed on the body by other physical qualities—intelligence, height, reaction time. By this logic, the person enters into an identical relationship with the body, the body forms the identity, and the identity is unchangeable and indelible as one's place on the normal curve. For our purposes, then, this fingerprinting of the body means that the marks of physical difference become synonymous with the identity of the person. » *Ibid*, p. 7.

confirmée par les travailleurs des chantiers de démolition, dont l'agressivité prolonge l'isolement et la différence du jeune homme. L'étranger est, par rapport à la communauté qu'il intègre, anormal.

Le stigmate de l'anomalie est d'ailleurs partagé par le monstre, l'étranger et la personne en situation de handicap. Pour Simone Korff-Sausse, « [n]on seulement le handicapé et l'étranger risquent de subir le même sort, celui du rejet et de l'exclusion, mais ils inspirent les mêmes peurs et sont désignés comme l'être à expulser, sacrifié afin d'assumer toute la violence d'une société, d'une lignée, d'une famille³¹ ». Or, dès le début de *Music-Hall !*, Xavier incarne cet être à expulser, inspirant la méfiance, et le roman s'ouvre sur une scène où il se fait pousser dans un ravin :

Le tout commença par une chute. Alors qu'il était accroupi pour lacer ses bottines, le jeune homme reçut un coup de genou entre les omoplates. Il dégringola jusqu'au fond du ravin. Le trou, profond d'une quinzaine de mètres, occupait l'espace de trois pâtés de maisons. Le garçon se retrouva dans une flaue de boue, déroulé comme une carpette, le souffle aplati. Le travailleur qui avait porté le coup se tenait en bordure du précipice. Un de ses compagnons le félicitait en lui tapant dans le dos (MH, p. 15).

D'entrée de jeu, l'incipit du roman de Soucy illustre une mise à distance symbolique entre le normal et l'anormal et inscrit Xavier dans un rapport hiérarchique illustré spatialement par l'idée de chute et par le positionnement en plongée, pour utiliser un terme emprunté au cinéma. Xavier, un être sans père et sans mère arrivé de nulle part, évolue comme en orbite de la société, à cause de tous les efforts mis en œuvre pour le maintenir en dehors du « nous » collectif.

2. Entre deux mondes

2.1. La notion de liminalité

Selon l'ethnologue Arnold Van Gennep, toutes les sociétés humaines sont régies et organisées par des rites de passage qui permettent de franchir un stade de développement pour en entamer un

³¹ KORFF-SAUSSE, Simone. *D'Edipe à Frankenstein : Figures du handicap*, p. 27.

nouveau, que ce soit sur le plan individuel (baptême, mariage, funérailles, etc.) ou collectif (cérémonies de changement d’année, élections, etc.) :

Pour les groupes, comme pour les individus, vivre c'est sans cesse se désagréger et se reconstituer, changer d'état et de forme, mourir et renaître. C'est agir puis s'arrêter, attendre et se reposer, pour recommencer ensuite à agir, mais autrement. Et toujours ce sont de nouveaux seuils à franchir, seuils de l'été ou de l'hiver, de la saison ou de l'année, du mois ou de la nuit; seuil de la naissance, de l'adolescence ou de l'âge mûr; seuil de la vieillesse; seuil de la mort; et seuil de l'autre vie – pour ceux qui y croient.³²

S'il est généralement admis, du moins sur le plan biologique, que la naissance d'un être vivant doit nécessairement précéder sa mort, les choses se présentent différemment pour Xavier, puisque sa naissance n'aurait pas été possible sans une sorte de dérèglement du cours normal des choses : Vincent et cinq autres adolescents (dont une fille) franchissent le seuil de la mort, et c'est seulement ensuite que survient la naissance de Xavier. En d'autres termes, c'est la mort qui permet à Xavier d'avvenir à l'existence une deuxième fois, dans une série causale inversant la chronologie biologique habituelle et supprimant la mère du processus de la naissance. La féministe Nancy Huston s'est penchée sur le matricide symbolique qu'opère une multitude d'histoires de création, soit la substitution d'une figure masculine à la mère : « [l']homme devient créateur parce qu'il ment, parce qu'il (se) raconte des histoires. Il raconte, par exemple, que l'homme ne sort pas de la femme, mais la femme de l'homme. [...] Or Dieu, Héphaïstos, Pygmalion, Zeus, Adam, Coppélius, Edison... ont en commun d'être tous des *personnages* – de mythes, de fables, de contes ou de romans³³ ». À cette liste, on pourrait ajouter le docteur Frankenstein et le « père » de Xavier dans *Music-Hall!* qui, chacun, donne naissance à une créature grâce à ses connaissances d'homme savant, comme le désigne jusqu'au titre qui accompagne leur nom dans le récit : chez Soucy, il

³² VAN GENNEP, Arnold. *Les rites de passage*, p. 192.

³³ HUSTON, Nancy. *Journal de la création*, p. 23-24.

s'agit du « docteur Rogatien Long-d'Ailes ». On notera que le nom de famille de ce dernier évoque Icare et ses ailes, et, par métonymie, la folie d'un projet d'avance voué à l'échec parce qu'il est *contre-nature*. Dans l'univers soucien comme chez Shelley, le projet est contre-nature parce qu'à la biologie il substitue la science, et qu'aux mères il substitue des hommes, laissant les créatures dans une confusion identitaire profonde.

La venue au monde de Xavier n'équivaut pas, comme l'aurait espéré la figure également christique du docteur Rogatien Long-d'Ailes, à la résurrection de Vincent, mais bien à la naissance d'une nouvelle entité qui n'est ni Vincent, ni tout à fait le produit des six jeunes décédés. Le miracle de la résurrection n'a donc pas lieu, Lazare étant censé, selon les saintes écritures, en avoir l'exclusivité. Xavier est un être à la fois entier et fragmenté, ni mâle ni femelle (j'y reviendrai). Il vient tout juste de naître, mais il n'est pas pour autant un bébé. Or, dans la logique des étapes de la vie, il faut d'abord répondre aux critères d'appartenance à un premier stade pour pouvoir passer au suivant : selon Régine Scelles, professeure de psychologie clinique et de psychopathologie, « le rite de passage, l'utilisation des marqueurs sociaux de passage, suppose que l'état dans lequel le sujet se trouve soit clairement identifié dans le cycle de vie et que celui où il est supposé aller lui soit sociétalement et culturellement accessible³⁴ ». Par conséquent, le passage d'un stade à un autre semble inatteignable pour l'être indéfini qu'est Xavier, puisque son identité lui interdit de se positionner sur l'axe souvent linéaire des étapes de la vie (il faut être vivant pour mourir, être célibataire pour se marier, etc.).

Pour Van Gennep, lorsqu'un individu est sorti d'un stade et qu'il ne parvient pas à passer au prochain, il se retrouve dans une sorte de situation d'entre-deux : « La liminalité est la situation de seuil de celui qui a quitté un monde, et n'appartient pas encore au monde suivant³⁵ ». Xavier est

³⁴ SCELLES, Régine. *Famille, culture et handicap*, p. 53.

³⁵ Arnold van Gennep, cité dans : KORFF-SAUSSE, Simone. *D'Edipe à Frankenstein*, p. 26.

condamné à errer entre différents états sans qu'une transition définitive vers un stade ou un autre ne puisse s'opérer, puisque sa condition intermédiaire se décline sur plusieurs plans et peut même être lue comme une anamorphose, en ce sens que notre perception du personnage peut varier selon la perspective que l'on adopte³⁶. Par exemple, nous avons vu qu'il se considère comme un immigrant. Le fait que les différents cadavres qui le composent ne proviennent pas de New York (Vincent était un adolescent de Montréal) lui donne en partie raison. Mais si l'on considère que son assemblage correspond au moment de sa naissance, le personnage hybride en tant qu'être entier est bien « né » à New York. Mais bien qu'il ne soit pas véritablement un immigrant, il demeure un étranger dans la ville qui l'a vu naître, puisque les souvenirs qui l'habitent ne correspondent pas à « l'expérience newyorkaise ». Nous savons aussi que Xavier se situe à la frontière entre la vie et la mort, ni pleinement vivant parce qu'il est fait de membres prélevés sur des personnes décédées, ni pleinement mort parce qu'il arrive à se mouvoir, à ressentir des émotions, etc. Mais outre ces situations d'entre-deux, qui relèvent davantage du caractère fantastique du roman (et donc se rapportent au personnage en tant que créature surnaturelle), nous verrons que certains seuils demeurent infranchissables pour Xavier, et ce, du fait de ses limitations physiques et mentales.

2.2. Le handicap, une situation liminaire

Si les attributs surnaturels de Xavier contribuent à le maintenir en situation d'entre-deux, ce sont tout autant ses déficiences physiques et mentales qui le limitent et lui rendent impossible la perspective de passer d'un état à un autre. Or, le lien entre le handicap et la situation de seuil que

³⁶ « Déformation d'images, de telle sorte que ou bien des images bizarres redeviennent normales ou des images normales deviennent bizarres quand elles sont vues à une certaine distance et réfléchies dans un miroir courbe. » CNRTL, en ligne.

Van Gennep a décrite dans ses travaux sur les rites de passage a été démontré autrement par les spécialistes du champ des *Disability Studies*. Ainsi, pour Simone Korff-Sausse, « Les handicapés à long terme ne sont ni malades ni en bonne santé, ni morts ni pleinement vivant, ni en dehors de la société ni tout à fait à l'intérieur. [...] Par rapport à la société, [la personne handicapée] vit dans un isolement partiel en tant qu'individu indéfini et ambigu³⁷ ». C'est précisément la situation de Xavier, dont l'ambiguïté fait tache aux yeux de la communauté humaine.

Nous avons vu plus haut que le handicap implique nécessairement un écart par rapport à la norme. Or, selon Simone Korff-Sausse, cet écart varie en fonction des étapes de la vie. De fait, si, chez les enfants, le critère déterminant est celui du développement psychomoteur, « [p]our les adultes, [il s'agit] de la norme d'une identité autonome d'homme ou de femme³⁸ ». Fait intéressant, l'absence d'autonomie est un des traits principaux du personnage de Xavier. Régine Scelles, qui s'est intéressée à l'infantilisation des personnes en situation de handicap, souligne qu'en milieu de travail, le recours à des surnoms « peut être le signe d'une difficulté à penser le passage de l'enfance à l'âge adulte³⁹ », par exemple une femme adulte trisomique qui se fera appeler affectueusement Lulu, plutôt que Lucienne, par ses collègues non handicapés. Dans *Music-Hall !*, Xavier se voit refuser les codes généralement associés aux adultes et subit une infantilisation *de facto*, notamment lorsqu'il est obligé de porter un casque rose « marqué à l'effigie d'un poussin vert pomme » (MH, p. 17). Plutôt qu'un signe de l'affection que lui portent ses camarades, cet accessoire infantilisant est un objet humiliant qui accentue sa différence et son infériorité par rapport à ses pairs.

³⁷ KORFF-SAUSSE, Simone. *D'Edipe à Frankenstein : Figures du handicap*, p. 26.

³⁸ *Ibid*, p. 8.

³⁹ SCELLES, Régine. *Famille, culture et handicap*, p. 54.

Xavier est aussi infantilisé dans ses relations interpersonnelles, entre autres par son amie Peggy Sue, qui se préoccupe de son état de santé et qui le perçoit comme un garçon délicat : « Ce long corps osseux, mal nourri, ces traits fins qui étaient encore ceux d'un enfant, et cette gravité aussi dans le sommeil. Comme ce qu'il faisait était peu assorti à ce qu'il était. Comme ce curieux et touchant garçon rimait mal avec sa vie ! » (MH, p. 47). Ailleurs, Peggy guette les allées et venues de Xavier, surveille l'heure à laquelle il rentre le soir et le réprimande : « Elle trouvait que Xavier rentrait tard et le lui fit remarquer gentiment » (MH, p. 43). L'attendrissement et la bienveillance de Peggy envers Xavier la positionnent quasiment en tant que mère, ou, plus exactement, elle semble se situer à mi-chemin entre la mère de substitution et l'objet de désir⁴⁰. Ce statut intermédiaire maintient Xavier dans une sorte d'enfance symbolique et castratrice, puisqu'il lui est d'une part impossible de revendiquer une identité d'adulte autonome, mais aussi d'affirmer ouvertement son amour, ou, pour emprunter les termes de Freud, la manifestation d'un « désir infantile contre lequel se dresse [...] la barrière de l'inceste»⁴¹.

À travers ces diverses expressions de l'infantilisation de Xavier transparaît également une logique de féminisation du personnage : le casque rose déjà mentionné et les traits fins tirent Xavier du côté de la féminité traditionnelle. Or, selon Scelles, « [l]a position du sujet handicapé sur les deux identifiants sociétaux que sont le genre et la place dans les générations est finalement peu claire»⁴² au point que « [l]e handicap pourrait figurer comme une sorte de troisième sexe»⁴³. Ainsi, à titre d'exemple, elle souligne que les personnes handicapées ont leurs propres toilettes. De plus, la personne dite « normale » aura généralement du mal à envisager une personne en

⁴⁰ « Comme d'habitude en sa présence, Xavier ne savait où mettre ses mains, ses pieds, son cœur, ses genoux, son visage, ainsi de suite » MH, p. 43.

⁴¹ FREUD, Sigmund. *Sur la psychanalyse. Cinq leçons*, p. 44.

⁴² SCELLES, Régine. *Famille, culture et handicap*, p. 53

⁴³ SCELLES, Régine. *Famille, culture et handicap*, p. 53.

situation d'infirmité grave ou d'une anomalie importante comme un partenaire sexuel enviable. Culturellement, cette idée est largement répandue, comme le montre le roman *Crash*, de l'auteur anglais J.G. Ballard, où le fait d'avoir des relations sexuelles avec des accidentés de la route aux corps estropiés est présenté comme un comportement sordide et déviant. « [T]ous les passages d'un cycle à un autre de la vie posent problème à la personne handicapée⁴⁴ » écrit Scelles : c'est le cas de Xavier qui, tant sur le plan de l'âge que sur celui du genre, demeure un être ambigu, en situation liminaire.

Fait intéressant, le regard que porte Xavier sur lui-même semble corroborer l'incertitude de ses proches. Lui-même a un rapport difficile avec son corps et sa propre sexualité, comme on peut le voir dans l'angoisse aigüe qu'il ressent lorsque Peggy Sue commence à le déshabiller pour l'aider à mieux dormir. Il perçoit même ce geste comme une agression : « Tu profitais de ce que j'étais dans les rêves pour me mettre tout nu ? Me jouer avec, et quoi encore ? Qu'on s'attache ensemble par mon petit bout, je présume, comme mes voisins d'à côté, des cinglés pourris de vices, espèce de truie ? » (MH, p. 164) Le contact physique lui est insupportable et suscite chez lui une réaction de vive résistance, à un point tel que l'acte sexuel devient une chose innommable (« s'attacher par le petit bout ») et avilissante (ses voisins sont « pourris de vices » parce qu'ils sont actifs sexuellement). Ainsi, Xavier est un être ambigu en situation liminaire, et par conséquent il ne parvient pas à revendiquer une identité d'adulte autonome et sexué.

⁴⁴ SCELLES, Régine. *Famille, culture et handicap*, p. 54.

3. Se voir et ne pas se reconnaître

3.1. L'inquiétante étrangeté et la figure du double

La condition de Xavier suscite la crainte sous plusieurs formes. Notons premièrement la méfiance irrationnelle de ses collègues, qui se manifeste par l'exclusion et la violence physique. Pensons aussi à la peur que Xavier ressent lui-même par rapport à son propre corps défaillant, face auquel il est impuissant. Enfin, il y a la distanciation dont fait preuve Justine, la mère de Vincent, envers Xavier lorsqu'elle se retrouve face à cet adolescent qui affiche les traits de son fils décédé, mais qu'elle ne reconnaît pas et perçoit comme un étranger. Pour mieux comprendre cette angoisse qui se manifeste dans le roman de Soucy, penchons-nous sur la notion d'inquiétante étrangeté, telle qu'abordée par Sigmund Freud en 1919 dans un essai éponymous paru sous le titre allemand *Das Unheimliche*.

Le substantif allemand « heimliche » possède deux acceptations connues : la première désigne ce qui est familier et réconfortant; la deuxième, utilisée moins couramment, évoque le secret, ou ce qui est caché. En allemand, le préfixe « un » est privatif et par conséquent, l'« Unheimliche » désigne quelque chose qui était autrefois familier et a cessé de l'être (sens 1). À ce premier sens s'ajoute une seconde nuance en lien avec l'idée de dissimulation, puisque l'« Unheimliche » désigne tout aussi bien ce qui « aurait dû rester caché » et donc refoulé⁴⁵ (sens 2). En somme, l'inquiétante étrangeté est le sentiment qui survient lorsque ce qui est connu ou familier suscite l'angoisse. À titre d'exemple, Freud évoque les observations du psychiatre allemand Ernst Jentsch :

E. Jentsch a mis en avant, comme étant un cas d'inquiétante étrangeté par excellence « celui où l'on doute qu'un être en apparence animé ne soit vivant, et, inversement, qu'un objet sans

⁴⁵ « L'"Unheimliche" est ce qui autrefois était "heimliche", de tous temps familier. Mais le préfixe "un" placé devant ce mot est la marque du refoulement. » FREUD, Sigmund. *L'inquiétante étrangeté*, p. 27.

vie ne soit en quelque sorte animé », et il en appelle à l'impression que produisent les figures de cire, les poupées savantes et les automates.⁴⁶

Dans *Music Hall !*, Xavier est un avatar déficient et peu convaincant du fils de Justine, ce qui peut aussi évoquer la figure du double que Freud lie étroitement à l'inquiétante étrangeté :

L'apparition du double est toujours angoissante parce qu'elle nous fait vivre non pas la retrouvaille joyeuse du double narcissique perdu, mais une insoutenable expérience de manque, d'altérité, celle elle-même qui a déjà été vécue dans des temps oubliés : l'altérité n'est jamais tout à fait acceptée.⁴⁷

L'existence même de Xavier suscite une désagréable expérience d'altérité, et ce dès le moment où il se voit lui-même pour la première fois. En effet, le réveil de Xavier sur les quais de New York est le moment qui inscrit la venue au monde du personnage. Toutefois, cet événement marque simultanément l'échec d'un moment fondateur dans l'enfance, soit celui du stade du miroir, tel que décrit par le psychanalyste Jacques Lacan, soit « le stade mythique où l'enfant pense le "je" pour la première fois en relation à une image qui le représente⁴⁸ ». Lorsque Xavier voit son reflet pour la première fois dans une vitrine, il ne parvient pas à se reconnaître et assimile son propre reflet à la vue d'une autre personne : « Ce jeune homme n'était que son propre reflet dans la grande vitre d'un entrepôt. Xavier resta longtemps devant son image, dont il n'avait gardé nulle mémoire non plus » (MH, p. 75). Or, pour Lacan, le stade du miroir représente le moment où « [l]e reflet reconnu dans le miroir signe la *naissance symbolique* de l'enfant, marquée profondément par l'angoisse et la rupture qui l'a originée⁴⁹ ». La rupture dont il est question ici est bien entendu celle d'avec la mère, or comme nous l'avons vu Xavier n'est pas né d'une femme. Ainsi, pour toutes ces raisons, la « naissance symbolique » de l'enfant qui se reconnaît pour la première fois n'a donc

⁴⁶ *Ibid*, p. 14.

⁴⁷ ASSOULY-PIQUET, Colette et Francette Berthier-Vittoz, *Regards sur le handicap*, p. 64

⁴⁸ BAILLY, Lionel. « Les bébés pensent-ils ? » p. 6.

⁴⁹ ASSOULY-PIQUET, Colette et Francette Berthier-Vittoz, *Regards sur le handicap*, p. 64

pas lieu pour Xavier, et les questionnements liés à son identité et à ses origines le suivent tout au long du roman.

Vers la fin du livre, l'inquiétante étrangeté de Xavier contamine également sa mère. Croyant retrouver son fils mais ne parvenant pas à le reconnaître tout à fait en Xavier, Justine souffre d'une blessure qui la pousse au suicide. En effet, la représentation de Vincent qu'elle perçoit en Xavier demeure pour elle inadéquate et, par conséquent, source d'angoisse. Pour Freud, l'inquiétante étrangeté se manifeste « lorsque le double est projeté comme quelque chose d'étranger⁵⁰ ». Ainsi, confrontée au spectacle de l'angoissante familiarité de Xavier, Justine est placée devant une situation traumatisante durant laquelle son « narcissisme se défend contre une réalité insupportable⁵¹ ». Ici, le double de son fils revêt des attributs qui lui paraissent étrangement familiers, à la manière des poupées savantes et des automates évoqués dans l'essai de Freud.

Pour Simone Korff-Sausse, les enfants qui naissent avec une anomalie importante, qui sont en somme « défectueux », peuvent être perçus comme des ratés de la médecine et de la prévention néonatale. Ils incarnent le double défaillant du parent, dont la vision fait violence et trahit les attentes, comme notre propre reflet dans un miroir brisé : « On attend un bébé qui correspond en tous points à l'image idéalisée de l'enfant. Un enfant parfait, qui serait le reflet de parents parfaits, et aussi d'une médecine parfaite. Si cet enfant est atteint d'une imperfection, il n'est pas celui ou celle qui était attendu⁵² ». De la même manière, Xavier ne correspond pas à la personne que Justine attendait.

Pour Justine, Xavier est une déception, un double inférieur et déficient de l'image idéalisée de son fils Vincent, reflet sordide et déformé de l'enfant qu'elle aurait voulu retrouver. Or, comme le

⁵⁰ FREUD, Sigmund. *L'inquiétante étrangeté*, p. 20.

⁵¹ *Ibid*, p. 23.

⁵² KORFF-SAUSSE, Simone. *D'Edipe à Frankenstein : Figures du handicap*, p. 9.

souligne Korff-Sausse, la personne blessée par la vue de l'anomalie risque de blesser à son tour, par une sorte d'effet de miroir :

Si les handicapés ressentent le regard de l'autre comme un miroir qu'on leur tend, c'est bien par un retournement de l'agressivité que l'anormalité dont ils sont le signe et le porteur suscite chez l'autre. L'anomalie blesse le regard, et dès lors ce regard blessé se veut blessant. C'est cette destructivité du regard qui conduit au mécanisme défensif de l'évitement phobique. Si on détourne le regard de celui qui est atteint d'une infirmité, c'est pour ne pas s'exposer à son regard qui nous fait violence.⁵³

Et si la vue de Xavier blesse le regard de Justine et suscite une impression d'inquiétante étrangeté, c'est d'une part parce qu'au lieu de renouer avec un être familier elle se retrouve face à l'altérité, mais aussi parce que, comme le souligne Henri-Jacques Stiker, « le miroir que constitue la déficience nous renvoie le reflet de ce que nous sommes et de la part que nous ne voulons pas être, que nous voulons éviter⁵⁴ ». Ainsi, Justine ne peut tolérer la vue de Xavier et décide de l'abandonner à son sort : « Elle partit enfin. Sans un adieu, sans se retourner, abandonnant Xavier à sa solitude, à son pied déchaussé, à sa nuit définitive » (MH, p. 360). L'expérience devient alors aussi douloureuse pour Xavier, puisque la violence que son image suscite chez Justine la mène au désir de rompre tout contact avec lui.

3.2. L'humanité remise en doute

Dans un entretien publié en postface de *Catoblépas*, Gaétan Soucy souligne que « [t]out enfant vient au monde dans le royaume de l'amour maternel, qu'il n'a pas eu à mériter, et dont il gardera sa vie durant l'atroce nostalgie⁵⁵ ». Dans le corpus soucien, c'est la privation de cet amour maternel qui semble dans bien des cas poser les conditions nécessaires à l'émergence d'une forme de

⁵³ *Ibid*, p. 24.

⁵⁴ STIKER, Henri-Jacques. *Corps infirmes et sociétés*, p. 218.

⁵⁵ JASMIN, Stéphanie. « L'Entretien de la Colline », p. 66.

monstruosité (qu'elle soit physique ou morale) chez les personnages, soit l'effacement d'une part de leur humanité. Par exemple, dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, le dérèglement de l'ordre familial, les enfants incestueux et la violence peuvent être lus comme des symptômes de l'absence de la mère décédée.

Les effets de la privation maternelle se font aussi sentir dans *Music-Hall !* Puisque Justine ne considère pas Xavier comme son fils et que celui-ci la voit comme sa sœur, Justine se définit par la double négation de sa qualité de mère, ou du moins de la mère idéalisée dont la figure, héritée de *L'Émile, ou De l'éducation* (1762) de Rousseau, traverse la tradition littéraire de langue française⁵⁶. Or, Justine n'est pas la mère idéale de la tradition littéraire que, dans ses travaux sur le motif littéraire des figures maternelles, Adeline Caute définit ainsi : « [b]onne ménagère, douce, aimante et tendre, la mère représentée par Rousseau s'illustre par sa vertu et son altruisme envers son enfant⁵⁷ ». À l'inverse, Justine est en somme une « non-mère » : aux yeux de Xavier, elle est une sœur qui vit à l'étranger et à la fin du roman, le désaveu de la maternité exprimé par celle-ci semble accélérer la dégradation physique de Xavier, puisque lorsque Justine vient lui dévoiler la vérité sur ses origines et qu'elle refuse de voir en lui une part de Vincent suffisamment importante pour y investir son amour, le personnage hybride commence littéralement à se désintégrer : ses coutures se défont et il est sur le point de tomber en morceaux.

Justine voit le garçon maladif et défectueux comme une entité étrangère à elle. De plus, la monstruosité de Xavier lui est présentée comme une condition médicale et pose pour elle un problème insoluble :

Elle n'avait accepté de rencontrer Rogatien qu'une seule fois. Il lui expliqua tout, posément, pédagogiquement, du haut de ses lobes frontaux d'homme de science. C'est ainsi que le

⁵⁶ Selon Elisabeth Badinter, « la maternité, telle qu'on la conçoit au XIXe siècle depuis Rousseau, est entendue comme un sacerdoce, une expérience heureuse qui implique aussi nécessairement douleurs et souffrances » BADINTER, Elisabeth. *L'amour en plus*, p. 245.

⁵⁷ CAUTE, Adeline. *Le sacrifice de la mère : Étude du matricide dans six romans de femmes (1945-1968)*, p. 27.

cauchemar avait commencé. À dater de ce jour, il lui avait été impossible de quitter New York. Elle y tournait en rond comme dans une cellule de deux mètres carrés. Que faire de Vincent ? Que faire de Xavier ? (MH, p. 365)

Conformément à la logique selon laquelle l'existence de Xavier représente un « problème » pour Justine, Simone Korff-Sausse avance que l'enfant en situation d'anomalie importante peut être perçu comme « celui qui n'aurait pas dû exister. Il est porteur d'une question fondamentale : "Et si vous aviez su que j'allais naître avec un handicap, m'auriez-vous supprimé ?" Bref, un être qui doit en permanence justifier son existence⁵⁸ ». C'est ce que semble incarner Xavier aux yeux de Justine. Face à lui, elle se trouve confrontée à l'expérience douloureuse de l'altérité, qui finit par induire chez elle un désir de le mettre à mort :

Elle avait beau savoir ce qu'elle savait, s'être résolue à l'idée que ce garçon n'était pas son fils. Devant ces yeux, devant ce visage, il lui avait été impossible de prendre l'arme en silence et de tirer. Elle ne discernait pas bien ce qui l'avait décidée au dernier instant à parler. Si c'était de la pitié, ou une sourde envie de vengeance envers cette chose qui avait usurpé la figure de Vincent, un désir de la faire souffrir, en lui révélant ce qu'elle était, avant de l'exterminer (MH, p. 359).

Justine reconnaît qu'une part de Vincent existe en Xavier, puisqu'il a le même visage, mais son anomalie intrinsèque la retient d'éprouver de la compassion ou de la bienveillance envers lui : « J'aimerais compatir avec toi, j'aimerais pouvoir le faire, mais j'en suis incapable. Ce mélange... cette fricassée... Il y a trop de monde en toi, il n'y a plus personne » (MH, p. 359). Cette phrase de Justine marque un moment important, dans la mesure où elle amène explicitement un questionnement central du livre : les limites de l'humanité de la personne perçue comme différente. Dans la déclaration de Justine apparaît l'idée que la nature composite de Xavier, être anormal, scindé, pour ainsi dire pluriel, et qui par là même devient pour la mère au final, « plus

⁵⁸ Simone Korff-Sausse, *D'Œdipe à Frankenstein : Figures du handicap*, p. 11.

personne » (*ibid.*) rompt toute possibilité de communication entre lui et le monde. De fait, la communication implique la possession de quelque chose en *commun* (une identité, une langue, etc.). Or, Xavier fait l’expérience d’une scission non seulement physique, mais aussi mentale, car, comme on l’a vu, il est habité par plusieurs voix et souvenirs. Symboliquement, cet état de fait évoque la maladie mentale. Or, selon la psychanalyste Colette Assouly-Piquet, la difficulté à entrer en communication avec les personnes ayant une déficience intellectuelle ou mentale établit une distance plus grande que celle de la déficience physique :

En somme les corps infirmes sont moins visibles que les atteintes mentales. Le handicap moteur, ce n'est que du dehors handicapé, et quand on dépasse un moment de sidération, on découvre du dedans humain avec lequel on peut établir des relations, de la communication. Au contraire le handicap mental, c'est du dedans handicapé, la folie ou la débilité, la différence absolue qu'on ne peut résoudre, l'impossibilité de communiquer.⁵⁹

C'est l'identification ou le défaut d'identification avec la personne en situation de handicap qui pose obstacle à la communication. En ne se reconnaissant pas ou en refusant de se reconnaître en l'autre, la personne dite normale interroge la nature et les limites de l'humanité. C'est la raison pour laquelle Simone Korff-Sausse affirme que certaines personnes en situation de handicap important sont susceptibles de ne pas être reconnues par la communauté comme entièrement humaines : « Ce sont des êtres humains, mais leurs corps sont déformés et fonctionnent de façon défectueuse, ce qui laisse planer un doute sur leur pleine humanité⁶⁰ ».

L'être en condition limitrophe questionne tout autant les limites d'un langage qui peine à rendre compte de sa situation ou à le catégoriser. Dans « L'ordre du discours », Michel Foucault souligne que « pour appartenir à une discipline, une proposition doit pouvoir s'inscrire sur un certain type d'horizon théorique. [...] À l'intérieur de ses limites, chaque discipline reconnaît des propositions

⁵⁹ ASSOULY-PIQUET, Colette et Francette Berthier-Vittoz, *Regards sur le handicap*, p. 43

⁶⁰ KORFF-SAUSSE, Simone. *D'Edipe à Frankenstein : Figures du handicap*, p. 26.

vraies et fausses; mais elle repousse, de l'autre côté de ses marges, toute une tératologie du savoir⁶¹ ». Le langage comporte en quelque sorte ses « angles morts », où échouent les sujets se situant à la frontière des cloisons reconnues par les différents ensembles terminologiques. Face à l'absence d'un critère consensuellement accepté comme fondamental et constitutif de l'humain, l'identification à l'autre est difficile, comme en témoigne les nombreuses manifestations d'exclusion dont Xavier est victime.

Ces manifestations d'exclusion atteignent leur paroxysme à la toute fin du roman, lorsque la foule se rassemble dans une ambiance festive pour assister au défilé d'une star de cinéma et que Xavier est pris en chasse au détour d'une ruelle par une bande d'enfants. Pour eux, « [s]e distraire au spectacle d'une déconfiture sur deux pattes, il y avait pire pour tuer le temps, en attendant qu'arrive la Petite Épouse » (MH, p. 386). Après quelques railleries et gestes d'intimidations, les enfants cruels incitent Xavier à se déshabiller : « "Au moins, enlève ta chemise ! continuait le petit chef. Ça va te rafraîchir, allons." Les autres firent écho : "Oui, oui ! Qu'il enlève donc sa chemise !" » (MH, p. 386) Lorsque Xavier s'exécute, la réaction des enfants correspond à ce que Simone Korff-Sausse décrit comme la sidération psychologique qui survient face à une personne en situation de grave anomalie physique : « Les enfants se turent dans l'instant, et reculèrent d'un pas. Le petit chef murmura en grimaçant : "Sainte Marie Mère de Dieu..." » (MH, p. 387). En exposant son corps hideux et défaillant pour la première fois, Xavier lève le voile sur sa monstruosité physique et tend au monde le miroir de ses accessoires non humains :

Xavier enleva les planchettes de son invention, conçues pour lui aplatisir les seins. Ceux-ci apparurent dans toute leur splendeur. L'un ressemblait à une aubergine, par la couleur et par la forme; l'autre, oblong, en pie, à une sorte de saucisse molle, picotée de boutons mauves (MH, p. 387).

⁶¹ FOUCAULT, Michel. « L'ordre du discours », leçon inaugurale prononcée au Collège de France, 2 décembre 1970.

Historiquement, la philosophie a défini l'humain comme individu, c'est-à-dire comme une entité ne pouvant être divisée (in-dividu). Or, Xavier n'est pas un individu, mais bien un « dividu », puisque son corps est un assemblage grotesque de prothèses de fortune et de parties hétéroclites, semblables à des éléments de nature morte (des végétaux, des pièces de viande) plutôt qu'à des parties humaines constituant un tout. Ce faisant, il s'inscrit en porte-à-faux avec la définition de l'individu telle qu'on l'entend généralement, soit : « Tout être concret, donné dans l'expérience, possédant une unité de caractère et formant un tout reconnaissable⁶² ». Ainsi, le caractère divisible (autant de son corps que de son esprit) vient contredire sa perception initiale, selon laquelle, sur les quais de New York, il avait repris conscience « comme corps et esprit d'un seul tenant » (MH, p. 74). « [P]etite communauté à [lui] tout seul » (MH, p. 388), Xavier n'est jamais parvenu à la coïncidence à soi et demeure une composition plutôt qu'un tout.

Lorsque les enfants stupéfaits décident d'arrêter de le suivre, Xavier, torse nu, passe derrière la foule enthousiaste, tournée vers la rue et acclamant la fanfare qui précède l'arrivée de Marie Piquefort, sous une pluie de confettis, et seule une femme réagit à sa présence par l'évitement : « À sa vue, une femme voila les yeux de son enfant » (MH, p. 388). Xavier lui apparaît comme radicalement étranger à elle, un être au corps monstrueux qui doit être dérobée à la vue de son enfant, et dont la qualité d'humain est discutable. L'effroi de la mère et l'indifférence de la foule renforcent l'aliénation et la marginalisation du personnage, dans une logique similaire à celle que propose Assouly-Piquet sur le lien entre monstruosité et handicap :

Les corps monstrueux prennent la place des mots qui ne peuvent les qualifier. Les images se cristallisent dans une figure de monstre hybride, évoquant de la confusion, du croisement, du mélange des genres, des espèces et des générations, en somme une forme de transgression des catégories et des limites qui structurent notre conception de l'humanité.⁶³

⁶² CNRTL, en ligne.

⁶³ ASSOULY-PIQUET, Colette et Francette Berthier-Vittoz, *Regards sur le handicap*, p. 73.

Parvenu au chantier de démolition, Xavier dégringole au fond d'un ravin et lorsque son ami le Philosophe l'aperçoit, c'est encore à l'évitement et à l'indifférence que Xavier fait face : le Philosophe décide de passer son chemin (MH, p. 389). Survient alors une sorte de fusion métaphorique entre l'arrivée triomphale de l'actrice Marie Piquefort et la mort de Xavier, qui se produisent au même moment :

C'est alors que, dans un déluge de guirlandes et de confettis, accueillie par une clamour féroce, la limousine de Marie Piquefort fit son apparition au détour de la rue. Et, une dernière crampe au cœur, l'apprenti jardinier prit fin sous l'ovation indifférente (MH, p. 391).

Le choix narratif de rendre les deux évènements simultanés donne un double sens à la pluie de confetti et aux acclamations de la foule qui semblent célébrer tout autant l'apparition de la star de cinéma adorée que la mort du monstre. L'impossibilité de s'identifier à l'autre, de reconnaître sa pleine humanité, semble légitimer ici l'indifférence de la collectivité.

Conclusion

À l'issue de cette analyse, il apparaît que la monstruosité de Xavier peut être vue comme figure du handicap à la lumière de certains concepts des *Disability Studies*. En effet, cette approche permet de réfléchir aux limitations sociales et fonctionnelles vécues par les personnes en situation de handicap telles que le révèlent les théories anthropologiques, philosophiques, sociologiques et psychanalytiques convoquées ici, notamment la notion de liminalité de Van Gennep et l'inquiétante étrangeté selon la conception freudienne. Ce faisant, nous avons pu examiner des enjeux qui relèvent de la justice sociale, de l'intégration des personnes en situation de handicap, des inégalités qui découlent de cette condition ainsi que du rapport au corps monstrueux dans les sociétés humaines, tout en présentant un angle relativement original dans le domaine des études littéraires québécoises.

Le sentiment d'inéquation de Xavier et l'angoisse qu'il ressent par rapport à son corps défaillant nous éclairent sur la conception soucienne du monstre, qui apparaît presque toujours comme fragile et limité par un corps défectueux. Xavier se situe dans un état intermédiaire dans lequel les frontières entre la monstruosité et le handicap sont brouillées. Assemblé par un homme de science à la fois médecin et artiste, Xavier se présente aussi comme une « œuvre d'art » grotesque, ce que confirme le passage suivant : « Mais quand il voulut remettre sa chaussure, que Justine lui avait arrachée, force lui fut de constater qu'il était bel et bien signé. Sur la plante du pied était en effet inscrit, en lettres scarifiées : Rog. L-d'Ailes, avril 1929 » (MH, p. 376). Comme le souligne Nancy Houston, « l'art dit non (ou tout au plus oui, mais) à la nature. S'érite contre elle. Déclare son indépendance par rapport à elle. À travers l'art, l'homme s'affirme non pas créature mais créateur⁶⁴ ».

Xavier est ainsi un être « contre-nature », défiant la biologie puisque créé par un homme plutôt que né d'une femme. Son corps monstrueux transgresse les limites de l'humanité et par le fait même se présente comme une aberration. À mon sens, les épreuves qu'il rencontre, qu'il s'agisse d'évitement phobique, de problèmes d'intégration, de la violence qu'il subit ou de l'indifférence de la collectivité, mettent systématiquement en lumière un besoin irrépressible de tenir le déficient à distance dans une société où l'écart à la norme doit être dissimulé. Cette mise à distance m'apparaît à la fois comme nécessaire et impossible : nécessaire parce que la déficience agit comme un miroir qui nous expose une réalité insoutenable, soit celle de la part de non-humain que l'on se refuse de voir en soi, et impossible parce qu'il doit nécessairement y avoir des citoyens anormaux qui se positionnent aux extrémités du spectre de la normalité, sans quoi celui-ci ne pourrait être opérant.

⁶⁴ HOUSTON, Nancy. *Journal de la création*, p. 29.

Music-Hall ! présente en somme une histoire qui met de l'avant les sentiments d'aliénation, de honte et de solitude d'un jeune homme atteint d'une anomalie importante, et qui au fond ne désire qu'être accepté par ses pairs et devenir un membre actif de la société. Paradoxalement, il n'y a que lorsqu'il commence à travailler comme garçon de table au Majestic, la salle de spectacle où sont produits des numéros sordides dignes d'un freak show, que semble intervenir une certaine normalisation de l'anomalie. Cependant, le roman de Soucy nous interdit de nous réjouir des modalités de cette forme d'« acceptation », puisque celle-ci n'advient que par le biais d'une curiosité malsaine qui présente l'anomalie comme un objet de divertissement pour un auditoire principalement composé de citoyens « normaux ».

La fiction dresse ici un portrait bien pessimiste des perspectives d'intégration de Xavier, qui revêt les attributs d'un monstre contre-nature et condamné d'avance à se désintégrer. Bien que, heureusement, cette sombre représentation soit difficilement applicable aux personnes en situation de handicap dans nos sociétés modernes, le roman parvient tout de même à soulever des pistes de réflexion sur le handicap et les obstacles engendrés par l'anomalie. Comme nous l'avons vu précédemment, la déficience n'est pas le résultat d'une expérience qui transgresse les lois de la nature, mais au contraire le résultat des « hasards de la reproduction de l'espèce » ou des « dégâts de la reproduction sociale », pour emprunter une dernière fois les mots d'Alain Blanc. Enfin, si ce travail de recherche ne présente qu'une lecture sommaire du roman *Music-Hall !* par le biais des *Disability Studies*, je propose de poursuivre la réflexion sur le corps monstrueux et la remise en doute de l'humanité dans le texte de fiction qui suit.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus primaire

SOUCY, Gaétan. *Music-Hall !*, Montréal, Boréal, 2002, 391 p.

Références critiques

CLÉMENT, Marie. « Dans le silence du tournage on entendit trois coups... Sur *Music-Hall !* de Gaétan Soucy », *La Femelle du requin*, n° 20, printemps 2003, p. 66-69.

GERVAIS, Bertrand. « L'art de se brûler les doigts. L'imaginaire de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy », *Voix et Images*, vol. 26, n° 2, (77) 2001, p. 384-393.

KORFF-SAUSSE, Simone. *D'Œdipe à Frankenstein : Figures du handicap*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001, 205 p.

SCHALK, Sami. « What Makes Mr. Hyde So Scary? Disability as a Result of Evil and Cause of Fear », *Disability Studies Quarterly*, automne 2008, Vol. 28, n° 4, p. 13.

Références théoriques

ASSOULY-PIQUET, Colette et Francette Berthier-Vittoz, *Regards sur le handicap*, Paris, Desclée De Brouwer, coll. « Interfaces », 1994.

BADINTER, Élisabeth. *L'amour en plus*, Paris, Flammarion, 1980.

BAILLY, Lionel. « Les bébés pensent-ils ? » *La revue Lacanienne*, no 2, ERES, 2008.

BLANC, Alain. *Le handicap ou le désordre des apparences*, Paris, Armand Colin, 2006.

BLANC, Alain. *Sociologie du handicap*, 2^e édition, Paris, Armand Colin, 2015.

CAUTE, Adeline. « Le sacrifice de la mère : Étude du matricide dans six romans de femmes (1945-1968) », Thèse de doctorat en études littéraires, sous la codirection de Lori Saint-Martin et Véronique Gély, Université du Québec à Montréal et Paris-Sorbonne, 2013.

DAVIS, Lennard J. *Bending over Backwards: Disability, Dismodernism & Other Difficult Positions*, New York, New York University Press, 2002.

DAVIS, Lennard J. « Constructing Normalcy : The Bell Curve, the Novel and the Invention of the Disabled Body in the Nineteenth Century », dans *The Disability Studies Reader Second Edition*, New York, Routledge, 2006, p. 3-16.

FOUCAULT, Michel. « L'ordre du discours », leçon inaugurale prononcée au Collège de France, 2 décembre 1970, en ligne.

- FREUD, Sigmund. « L'inquiétante étrangeté », Paris, Éditions Gallimard, 1933.
- FREUD, Sigmund. *Sur la psychanalyse. Cinq leçons*, Paris, Flammarion, coll. « Champs classiques », 2010.
- HOUSTON, Nancy. *Journal de la création*, Paris, Seuil, 1990.
- MURPHY, Robert. *Vivre à corps perdu*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1990.
- SCELLES, Régine. *Famille, culture et handicap*, Eres, coll. « Connaissances de la diversité », 2013.
- STIKER, Henri-Jacques. *Corps infirmes et sociétés*, 3^e édition, Paris, Dunod, coll. « Idem », 2013.
- VAN GENNEP, Arnold. *Les rites de passage*, Paris, Éditions A. et J. Picard, 1909.

Références complémentaires

- ABRAHAM, Luc. « Entretien avec Gaétan Soucy : confidences sur l'écritoire », *Horizons philosophiques*, vol. 10, n° 1, 1999, p. 1-13.
- BUSNEL, François. « Un conte d'auteur », *L'Express*, 31 octobre 2002, tiré de https://www.lexpress.fr/culture/livre/music-hall_818281.html.
- JASMIN, Stéphanie. « L'Entretien de la Colline », dans *Catoblepas*, Gaétan Soucy, Montréal, Boréal, p. 61-100.
- LAPLANTE, Laurent. « L'univers de Gaétan Soucy : des repères récurrents, un parcours toujours neuf », *Nuit blanche, magazine littéraire*, n° 74, 1999, p. 10-11.
- MONTPETIT, Caroline. « Le nouveau roman de Gaétan Soucy – "Un New York de fantaisie" », *Le Devoir*, 3 septembre 2002, tiré de <http://www.ledevoir.com/lire/8394/le-nouveau-roman-de-gaetan-soucy-un-new-york-de-fantaisie>.
- PLATH, Sylvia. *The Bell Jar*, Londres, Faber and Faber, 2005, 234 p.
- SEGURA, Mauricio. « Le héron, la grenouille et le poisson rouge », *L'Inconvénient*, n° 56, printemps 2014, p. 10-16.
- SHELLEY, Mary. *Frankenstein or The Modern Prometheus*, Oxford, Oxford University Press, coll. « Oxford World's Classics », 1998.
- SOUCY, Gaétan. « Autobiographie approximative », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 97, 2000, p. 11-12.

PARTIE II – CRÉATION

LA FEMME DE CUIR

Première partie : PEAU

1

Mon père attendait son tour en lisant le journal d'hier. Je lui avais promis que je lui couperais les cheveux entre deux clientes. Avec lui, rien de compliqué : la tondeuse pour la nuque et les tempes, et quelques coups de ciseaux sur le dessus de la tête pour finir. Comme il sortait de la douche, pas besoin de l'envoyer voir Nicole, la reine des lavabos, une femme dans la cinquantaine qui, à part sa profession, n'avait pas grand-chose en commun avec Marilou, la jeune shampouineuse lubrique dans *L'homme à tête de chou* de Gainsbourg.

Papa se lavait tout le temps les cheveux avant de passer au salon, d'une part pour gagner du temps, mais aussi (et surtout) pour éviter les mains savonneuses de Nicole, qui depuis quelque temps semblait avoir un œil sur lui.

Je me suis avancée vers lui pour prendre son manteau.

— Tu sens le shampoing de pharmacie, p'pa. Tu savais que c'est testé sur des rats ? Et que ça donne le cancer, aussi ?

— Le cancer des cheveux ?

J'en avais pour dix ou quinze minutes à tout casser. Si je tardais, il se mettrait à se tortiller sur sa chaise en grimaçant. Même si depuis sa retraite il n'avait rien de mieux à faire de ses journées, il se donnait tout le temps un air pressé, comme s'il craignait qu'on le prenne pour un fainéant.

— Je suis à toi dans deux minutes.

Avant de m'occuper de lui, il fallait que je termine avec Madame Poitras, une dame de quatre-vingt-huit ans qui venait pour sa permanente mensuelle et sa teinture. Malgré son âge avancé, elle tenait à avoir les cheveux noirs comme une corneille. Elle s'imaginait sans doute que tant qu'elle dissimulait sa repousse, personne ne pouvait soupçonner qu'elle était vieille comme les pyramides.

J'en avais presque fini avec elle. Le problème, c'est qu'elle se lançait tout le temps dans des discussions interminables juste au moment où j'étais sur le point de lui donner un dernier coup de séchoir.

— Alors, ma belle Sophie, est-ce que tu vois un... garçon ?

Son haleine de peppermint me donnait des haut-le-cœur.

— Je fais ce que je peux, madame Poitras, mais parfois j'ai l'impression que tous les beaux gars sont déjà pris.

Elle m'a répondu par une espèce de moue dédaigneuse et plissée.

— Quand j'étais jeune, on se mariait avec le voisin sans se poser de questions.

J'avais déjà entendu cette chanson-là une bonne douzaine de fois. Je voulais lui répondre : « Oui, je sais, à votre époque on se mariait à seize ans et on pondait un bébé par année, sauf que moi je refuse de faire des enfants en série. » Je me suis retenue parce que je savais que madame Poitras ne tolérait aucune forme de sarcasme.

J'avais vingt-sept ans et elle me considérait déjà comme une vieille fille, un cas désespéré. Comme je n'éprouvais aucune envie de la confronter, je me suis contentée de l'aider à descendre de la chaise et de prendre son argent. J'ai fait signe à mon père de venir s'asseoir sur le trône.

— Court sur les côtés et...

— Je sais, p'pa, ça fait cinq ans que je te coupe les cheveux aux trois semaines.

J'ai commencé à lui tondre le derrière de la tête. Il fixait le miroir sans vraiment se regarder. Des poils blancs et drus lui sortaient des oreilles... vieux schnock. J'étais certaine qu'il détestait ce qui jouait en ce moment, une playlist de musique électronique rétro-futuriste, dans le genre Aphex Twin, Com Truise, Daft Punk, etc. Mon père était un mélomane pathologique, mais il méprisait avec passion tout ce qui se faisait aujourd'hui.

Quand j'étais petite, au lieu de m'aider avec mes devoirs, il me donnait des leçons sur la musique : comment distinguer le Stevie Wonder des années soixante-dix du Stevie Wonder des années quatre-vingt; comment différencier le soul, le R&B et le funk, etc. Parfois ça ressemblait à des cours d'histoire, par exemple quand il avait pris une heure à me raconter que Muddy Waters, en ayant l'idée de jouer avec une guitare électrique pour mieux se faire entendre dans les bars, avait contribué à créer un nouveau style de blues, qu'on connaît aujourd'hui comme le *Chicago Blues*; ou encore que Marvin Gaye, à la fois pour se dissocier de son père violent et en finir avec les blagues de ses camarades (*Is Marvin Gaye ?*), avait décidé d'ajouter un « e » à son nom de famille, etc.

Ça explique sans doute pourquoi je suis si mauvaise en mathématique, mais incollable lorsqu'il est question de musique.

J'ai mouillé les cheveux de mon père sur le dessus pour les couper aux ciseaux et j'ai demandé des nouvelles de ma mère :

— Comment va ma vieille perruche ?

— Elle a recommencé à parler à sa sœur. Elles ont même discuté une heure au téléphone hier soir. Il faut croire que la chicane est finie.

— Hum... donc tante Monique est pas une maudite folle, en fin de compte ? C'est bon à savoir. Et Guillaume, qu'est-ce qu'il raconte ?

— Figure-toi donc que ton frère se prend pour Picasso, maintenant.

— Ça veut dire quoi ? Il s'est fait tatouer une oreille dans le front ?

— Hein ? J'ai pas dit qu'il se prenait pour un tableau de Picasso. Non, il a commencé la peinture et il s'est mis dans la tête qu'il allait faire fortune avec ça... il va être déçu.

— Oh, p'pa, laisse-le rêver.

La nouvelle carrière artistique de mon frère m'intéressait, mais mon cerveau me ramenait tout le temps à Émile, un gars que j'allais rencontrer pour la première fois dans quelques heures. On avait convenu de se rejoindre près de la station Laurier pour prendre un verre dans une espèce de microbrasserie industrielle-rustique du Plateau. C'est Catherine, une fille qui travaillait avec moi au salon de coiffure, qui m'avait mise en contact avec lui. Elle avait connu Émile à la petite école et ils s'étaient perdus de vue jusqu'à tout récemment.

Même si on ne s'était jamais encore rencontrés, Émile m'avait demandé d'être son amie sur Facebook. J'ai pris le temps d'effacer deux ou trois photos avant d'accepter, dont celles de mon voyage en Floride où on me voyait en petit bikini. Pas question qu'il se mette à loucher sur mes seins ou à essayer d'évaluer la taille de mon bourrelet.

Mon père s'est mis à gigoter nerveusement. Il ne supportait pas qu'on lui touche les oreilles.

— Désolée, p'pa, mais arrête de bouger.

— Pas besoin de faire les favoris, je vais m'arranger avec mon rasoir.

— Bouge pas, j’té dis !

Je lui ai fait un clin d’œil dans le miroir et il m’a répondu par un sourire crispé. J’ai soufflé les petits bouts de cheveux dans son cou avec mon séchoir et je lui ai retiré son tablier.

— T’es libre, mon poulet, envole-toi !

— Merci, ma chérie, mais les poulets volent pas. Combien je te dois ?

— Rien qu’une Porsche de l’année.

Il m’a fait des gros yeux en fouillant dans son portefeuille.

— C’est gratuit, p’pa, comme d’habitude. Pourquoi il faut tout le temps que tu demandes ?

Il a sorti un billet de vingt dollars pour le chiffonner dans mon verre à pourboire.

— Tu viens toujours manger à la maison dimanche soir ? Ton frère sera là, en tout cas.

— Pas si c’est toi qui cuisines ! La dernière fois, ta dinde était même pas cuite comme il faut.

J’aurais pu mourir !

— Je m’occuperai juste de laver la vaisselle, alors, c’est promis.

J’ai embrassé mon père et je l’ai regardé sortir du salon de coiffure, le manteau sous le bras.

Nicole est venue donner un coup de balai pour ramasser les touffes de cheveux gris autour de ma chaise. Ça ressemblait à de la mousse de sécheuse.

— Laisse, Nicole, c’est à moi d’enlever ça.

Je lui ai pris le balai des mains.

— En tout cas, il faudrait pas que je me retrouve toute seule avec ton père une p’tite demi-heure, grrrr ! J’té jure que je lui ferais pas mal.

— Oh Nicole, laisse mon père tranquille.

— Calme-toi, ma belle, j’ai le droit de rêver !

— Va dire ça à ma mère.

Jean-François est arrivé par derrière et il s'est mis à me masser les épaules et la nuque. Il s'autoproclamait le seul coiffeur hétéro de Montréal.

— Relaxe, beauté ! T'es tendue. C'est ton p'tit rendez-vous galant de ce soir qui te met dans cet état ?

— Aïe ! Pas trop fort, tu me fais mal.

Jean-François se donnait des airs de chaud lapin, mais je soupçonnais qu'il n'avait pas dormi dans le même lit qu'une femme depuis au moins dix ans.

— Pourquoi tu sors pas avec moi, à la place ?

— Pff. Pour quoi faire ? T'es beaucoup trop vieux pour moi ! T'as quel âge, déjà ? Genre quarante ans ?

— Trente-huit, mais tout le monde dit que j'ai l'air beaucoup plus jeune.

— N'importe quoi, t'as plein de cheveux blancs !

Il a sorti son paquet de cigarettes en soupirant.

— Pause-café, qui m'aime me suive.

— Ma prochaine cliente arrive dans quinze minutes. Attends-moi, Macho Man !

2

J'étais là une demi-heure à l'avance, histoire de me familiariser avec mon environnement avant l'arrivée d'Émile. La déco me perturbait. Une immense tête de licorne en papier-mâché trônait au-dessus du bar, avec des yeux en signes de piasses et des grenades en plastique rose qui semblaient jaillir en cascade de sa gueule. Ça se voulait une espèce de critique sociale, mais apparemment j'étais trop conne pour comprendre.

À première vue, les tables alignées le long de la fenêtre lévitaient au-dessus du sol, comme par magie, mais en y regardant de plus près je me suis rendu compte qu'elles étaient suspendues au plafond par des fils de fer qui se voyaient à peine. C'était sans doute plus facile de passer le balai comme ça.

La musique me perturbait autant que la déco : d'abord une version remixée *électro-folk* de « *The Ballad of the Thin Man* », de Bob Dylan. Mon père se serait défenestré.

Well, you walk into the room like a camel, and then you frown

You put your eyes in your pocket and your nose on the ground

Janis Joplin et David Bowie ont ensuite eu droit à un traitement similaire. Joplin avec une version *drum and bass* de « *Mercedes Benz* », et Bowie avec une adaptation *acid house* de « *Starman* », il fallait y penser. À la télé, on nous passait un match de lutte mexicaine opposant deux nains masqués. Le spectacle était amusant et triste à la fois. L'allure des spectateurs et la qualité de l'image me laissaient penser que ça avait été filmé dans le temps où j'avais encore la couche aux fesses.

Je me suis installée à une table flottante et j'ai commandé une bière au serveur, un grand roux avec une coupe Longueuil et un tatouage de Mickey Mouse en érection sur l'avant-bras.

— Une cornette ou une corne ?

— Pardon ?

Apparemment, la corne était à peu près deux fois plus grosse que la cornette, donc la question se résumait à : « Un verre ou une pinte ? »

— Oh, juste une cornette.

J'ai regardé l'heure : neuf heures moins cinq. Je me suis mise à me ronger la peau autour des ongles. Je portais ma petite robe blanche avec des motifs de citrons. C'était la deuxième fois que

je la mettais. J'avais attaché mes cheveux en queue de cheval et je m'étais maquillée, sans trop en faire non plus. Juste un peu de fond de teint, un trait de mascara et un rouge à lèvres pas trop rouge.

J'avais regardé des photos d'Émile sur Facebook, alors je savais un peu à quoi m'attendre : un beau blondinet frisé, plutôt du genre sportif. Ça me convenait parfaitement. Par contre, il travaillait dans le domaine des jeux vidéo, ce qui me portait à douter de son niveau de maturité.

Il est arrivé pile à l'heure qu'on s'était fixée. Quand je l'ai vu entrer, j'ai fait semblant d'être occupée à autre chose. Je me suis mise à mâchouiller une paille que j'avais repêchée dans le fond de mon sac à main, tout en feuilletant un magazine de sport tout collé qui traînait sur la table d'à côté. Émile a balayé la place du regard, affichant un sourire niais. Quand il a fini par me repérer, il m'a envoyé un petit coup de menton dans le vide, l'air de dire : « Salut, je t'ai vue ! » J'ai souri nerveusement et je me suis levée en replaçant mon collant.

Il est venu me rejoindre à ma table, j'ai fait comme si je n'étais pas certaine qu'il s'agissait bien de lui.

— Heu... Émile ?

Il a fait pareil avec moi.

— Oui, hum... Sophie ?

— Bingo ! Hi hi !

J'avais sans doute l'air d'une idiote, mais il n'a rien laissé paraître. On s'est fait la bise et j'ai remarqué qu'il sentait le shampoing bon marché, comme mon père. La plupart des hommes n'ont aucune culture capillaire, Émile ne faisait pas exception. Il a posé sa veste sur le dossier de sa chaise et il s'est assis les jambes écartées. Il était bien proportionné, mais plus petit que ce à quoi je m'attendais. Rien pour crier à la fausse représentation, mais n'empêche, ça m'énervait un peu quand même.

On s'est d'abord sentis obligés de se débarrasser du bla-bla habituel : parle-moi de tes parents, parle-moi de ton travail, parle-moi de ton ex, etc. Même la grosse tête de licorne paraissait s'ennuyer.

À un moment, je me suis levée et j'ai dit :

— Il faut que j'aille à la salle de bain.

Ça lui a coupé le sifflet.

Je l'ai laissé tout seul avec sa bière et j'ai profité du moment pour essayer de penser à un sujet de conversation un peu moins insignifiant que ce qu'on avait trouvé jusqu'à maintenant. Quand je suis revenue à la table, Émile s'est mis à monologuer au sujet du jeu vidéo sur lequel il travaillait présentement. Je contemplais le duvet blond sur ses avant-bras, sa grosse montre en *stainless steel* et les veines bleues sur ses grandes mains.

— Donc ça se passe au Japon, en 1623, et le personnage principal est le fils d'un samurai qui...

Je n'ai pas pu m'empêcher de l'interrompre :

— J'aimerais bien aller marcher sur le Mont-Royal en fin de semaine.

Il a pouffé de rire.

— Ah oui ? Avec moi ?

— Bah oui, mais je voudrais surtout pas te forcer la main.

Il s'est mis à rire et j'ai vu ses gencives pour la première fois. Ça m'a rassurée de constater que ses dents étaient à peu près droites. J'ai eu envie de l'embrasser sur le champ, mais je me suis retenue.

Anthony avait décidé d'apporter sa guitare, mais il commençait à être un peu saoul et il se mêlangeait dans les paroles de ses chansons. Il se tenait un peu à l'écart, de l'autre côté du feu. Personne ne portait vraiment attention à lui, sauf pour lui lancer un bouchon de bière de temps en temps. Son répertoire se limitait à quelques *power ballads* des années quatre-vingt et début quatre-vingt-dix (Styx, Journey, Scorpions, Def Leppard, Bon Jovi, etc.), ce qui détonnait avec son accoutrement d'adolescent attardé (une casquette de travers et un T-shirt du Wu Tang Clan trop grand, avec la face de feu Old Dirty Bastard en gros plan, les grosses dents en or et tout).

Je suis allée m'asseoir près de lui, le temps de finir ma bière.

— Hé Anthony. Personne les connaît, les vieilles chanson rock que ton père écoutait dans l'auto quand t'étais petit. Fais Bruno Mars et tout le monde va être content.

Au lieu de m'écouter, il s'est mis à chanter plus fort. Apparemment, il m'en voulait encore d'avoir refusé de l'embrasser, même si ça remontait à plus d'un an.

Je suis retournée m'asseoir près du feu avec les autres. J'ai reculé un peu ma chaise de camping, la chaleur devenait un peu trop intense pour moi et ça me brûlait les tibias. Je me suis rendu compte que j'aurais dû mettre un pantalon à pattes longues, comme tout le monde, quitte à être un peu moins sexy. Catherine, ma copine du travail, était assise à côté de moi. En me voyant faire, elle a reculé sa chaise aussi pour rester à mon niveau. C'est moi qui l'avais invitée et elle ne connaissait personne d'autre.

Elle venait d'avoir trente ans et ça l'angoissait terriblement. Un rien la faisait paniquer :

— Les maudits moustiques vont me rendre folle ! T'as vu les points rouges sur mes bras ?

Pourquoi ils viennent pas sur toi, Lapruné ?

— Je sais pas, moi... c'est peut-être à cause de ta guimauve.

— Tiens, prends-là alors. Je te la donne.

J'ai mordu dans la guimauve et je me suis brûlé la lèvre inférieure. J'ai recraché le bout calciné en me frottant la bouche avec le dos de la main, comme pour essuyer la douleur.

— Aïe ! Garde-la, ta maudite guimauve !

On se trouvait quelque part à Laval, dans un boisé près de la rivière des Prairies, derrière une école de karaté et un magasin de matelas. J'avais du mal à suivre les conversations qui s'entremêlaient autour du feu.

J'ai sursauté en apercevant deux silhouettes qui s'approchaient de nous dans l'obscurité, mais les autres ont à peine sourcillé. Une des silhouettes s'est avancée plus près et à la lueur du feu j'ai reconnu Benoît-la-bite-morte, avec sa caisse de bière sous le bras. Je le connaissais à peine, mais juste assez pour savoir qu'il traînait la triste réputation de bander mou. Il portait une casquette du Canadien avec une chemise hawaïenne dégueulasse. Il était accompagné d'une jolie fille blonde que je voyais pour la première fois, maigrichonne avec des seins minuscules qui pointaient fièrement à travers sa camisole en coton blanc. Le gros Charles, un gars avec qui personne n'avait jamais envie de baiser (obèse morbide et bec-de-lièvre), s'est empressé d'aller la serrer dans ses bras, sans doute dans l'espoir de sentir les petits tétons durs de la fille se planter dans ses gros seins mous à lui.

Tout le monde semblait déjà connaître la belle fille blonde qui ressemblait à Lady Gaga. Je l'ai regardée finir sa tournée de bisous. Les gars attroupés autour d'elle piaffaient d'impatience, comme une bande de chiots excités qui attendaient leur tour pour avoir un câlin.

Elle a fini par venir se présenter et je lui ai tendu la main de manière formelle. Elle s'appelait Jessica-Belle, un prénom qui avait le mérite de lui éviter d'avoir à se trouver un pseudonyme si jamais l'envie lui prenait d'aller travailler dans un bar de danseuses.

Je lui ai demandé ce qu'elle faisait dans la vie, comme si la réponse m'intéressait. Je n'avais pas particulièrement envie de parler avec elle, mais apparemment elle tenait à poursuivre la conversation :

— Alors comme ça, t'es la sœur de Guillaume ?

— Tu connais mon frère ?

— On s'est fréquentés au cégep.

— Cool, je lui dirai que je t'ai vue. Ça va lui rappeler le temps où il se sentait obligé de prétendre être hétéro.

Catherine est arrivée par derrière en m'agrippant par le bras. Elle m'a carrément soulevée de ma chaise.

— Sophie, il faut que j'aille pisser et je veux pas y aller toute seule. Il y a peut-être des ours, des pitbulls ou j'sais pas quoi.

— Oh, Catherine... des ours à Laval ? T'es pas sérieuse ?

Je l'ai accompagnée jusqu'à ce qu'on soit assez loin du feu pour que personne ne puisse nous voir. Elle a regardé autour d'elle d'un air suspicieux et elle a fini par s'accroupir en baissant son pantalon. J'en ai profité pour l'imiter.

— Alors, comment ça s'est passé avec Émile ?

— On a pris un verre, rien de plus. Il t'a parlé de moi ?

— Non. T'as des Kleenex ? J'ai rien pour m'essuyer.

Heureusement que j'avais pris mon sac à main. Je lui ai tendu un mouchoir et j'en ai gardé un pour moi, le moins chiffonné des deux.

— Je l'ai trouvé très gentil, si tu veux savoir.

— Et physiquement ? Il te plaît ? J'veux dire... c'est ton genre ?

— Mouais... mais il avait l'air plus grand sur les photos, quand même. T'aurais pu me prévenir qu'il était un peu court sur pattes.

4

La soirée s'est terminée quand le gros Charles a dû uriner sur le feu pour finir de l'éteindre. On s'était réunis pour célébrer l'anniversaire de Valérie-les-dents-croches, la cousine d'Anthony, mais au final elle ne s'est jamais pointé le bout du nez.

Je suis rentrée à trois heures du matin. Catherine m'a déposée devant chez moi et en descendant de sa voiture j'ai vu un billet d'infraction coincé entre l'essuie-glace et le pare-brise de ma Honda. Je soupçonnais les agents de stationnement de sa cacher dans les poubelles pour me guetter, mais pour l'instant je pensais juste à dormir alors je n'ai même pas eu le courage de ramasser le billet.

J'habitais seule avec mon chat Mario, dans un petit appartement tranquille près du parc et de la station de métro. Mes parents me payaient la moitié du loyer, sans doute parce qu'ils se sentaient coupable d'avoir toujours ouvertement préféré mon frère. En arrivant, je me suis couchée sur mon lit avec tous mes vêtements et j'ai dormi comme ça.

Le lendemain matin, je me suis levée à huit heures trente, avec la bouche pâteuse et un terrible mal de tête. J'ai marché vers la salle de bain en me traînant les pieds et Mario a profité de ma déchéance pour se jeter en travers de mes jambes. J'ai trébuché et je me suis accrochée à un meuble juste à temps pour ne pas tomber. J'aurais voulu lui donner un bon coup de pied dans les flancs mais il était déjà loin. Il miaulait avec insistance, posté dans la cuisine à côté de son bol vide.

— J'ai pas le temps de m'occuper de toi ! Désolée, Mario.

Je me suis enfermée dans la salle de bain pour l'empêcher de venir se frotter sur moi pendant que je me lavais. J'ai pris deux aspirines et je me suis jeté de l'eau froide à la figure.

« Maudite misère ! »

Le miroir au-dessus du lavabo me faisait la gueule. Il me renvoyait l'image d'une vieille femme que je reconnaissais à peine, sans doute une vision du futur pour me mettre en garde de ce qui m'attendait si je ne me mettais pas à prendre soin de ma peau. J'avais les yeux cernés et le teint pâle, les lèvres gercées et les cheveux qui partaient dans tous les sens comme un voyage de foin (une expression que ma mère aime bien). J'ai remarqué pour la première fois que je commençais à avoir des petites rides autour des yeux et j'ai connement essayé de les effacer en frottant avec mes pouces.

J'ai sauté sous la douche et je me suis lavée furieusement : savon pour le corps, savon pour le visage, savon pour les jambes... J'ai empoigné mon rasoir comme un tomahawk et j'ai fait mes aisselles et mes jambes en vitesse, même si je les avais déjà rasées la veille.

Je me suis enroulée dans une serviette et je suis revenue me planter devant le miroir embué. Mon visage n'était plus qu'une espèce de tache floue avec des trous noirs à la place des yeux. C'était beaucoup mieux comme ça. J'avais beau être propre jusque dans les moindres replis de ma peau, je me sentais encore encrassée. Mon mal de tête refusait de partir et un goût de bile persistait dans le fond de ma gorge. Je me suis juré que je ne boirais plus jamais de ma sainte vie. J'ai mis ma crème hydratante pour le visage, puis celle pour le corps, pour les jambes, etc. J'ai brossé mes dents jusqu'à ce que ça saigne un petit peu, j'ai ramassé mes cheveux en chignon et je me suis maquillée un brin.

Mario continuait de miauler dans la cuisine, assis bien droit à côté de son bol. Tant pis pour lui, je devais me préparer pour le travail. Ça lui ferait du bien de jeûner une journée. De toute façon, le vétérinaire avait dit qu'il devait perdre du poids.

J'ai couru vers ma chambre pour m'habiller et Mario est revenu à la charge. Je lui ai écrasé une patte accidentellement et il a poussé une espèce de cri de perroquet en allant se cacher en dessous du lit. « Ça t'apprendra à essayer de me tuer. La prochaine fois, j'te jure que je te fais piquer ! »

Je suis sortie de chez moi avec deux tranches de pain, sans beurre ni rien, mais j'en ai échappé une dans une flaque d'eau en remettant mes clés dans mon sac à main. Au final, je suis arrivée au travail avec quinze minutes de retard.

Manon, la propriétaire du salon coiffure, m'a vue entrer tout essoufflée. Elle a tapoté sa montre pour me signifier que j'étais en retard. C'était la deuxième fois cette semaine.

— Je suis désolée, Manon, mon chat était malade.

— Ça devient une habitude, tu peux pas tout le temps blâmer ton chat. Mais bon, ça va pour cette fois, ta cliente est pas encore arrivée.

J'étais soulagée de l'entendre. Jean-François a attendu que la patronne ait le dos tourné pour me regarder avec un petit sourire en coin, ce qui voulait dire qu'il présumait que je mentais. Ça montrait bien l'opinion qu'il avait de moi.

— Est-ce que tu lui avais donné du lait ? C'est peut-être pour ça que Mario était malade. Il ne faut *jamais* donner de lait à un chat ! Tout le monde sait ça, ma belle.

— Merci pour le conseil, c'est bon à savoir.

Je lui ai donné un coup de coude dans les côtes pour le « remercier ». Sa cliente nous regardait du coin de l'œil, d'un air un peu méprisant. Jean-François a recommencé à lui lisser les cheveux et j'en ai profité pour aller préparer mes affaires.

Catherine occupait la chaise juste à côté de la mienne. Comme elle avait siroté la même bière toute la soirée parce qu'elle conduisait, elle ne semblait pas souffrir des mêmes séquelles que moi.

— Comment tu te sens ?

J'ai fait comme si je me tiraient une balle dans la tête en utilisant mon séchoir comme révolver imaginaire.

— Beurk... J'ai envie de mourir, et toi ?

Nicole la shampouineuse est arrivée avec un café bien chaud qu'elle m'avait préparé en me voyant entrer. Elle avait tendance à se prendre pour ma mère, mais parfois ça m'arrangeait.

— Oh merci, Nicole, t'es trop gentille ! Je pense que je vais finir par te prêter mon père, enfin de compte.

— Goûte ton café avant de me remercier. J'oublie tout le temps si tu mets du sucre ou non, alors j'ai tiré à pile ou face. Mais pour ton père... je dis pas non.

J'ai pris une petite gorgée. Elle avait dû mettre au moins douze sachets de sucre, j'avais l'impression de boire de la mélasse. J'ai fait attention de ne pas grimacer parce que je savais que ça partait d'une bonne intention.

5

J'espérais seulement qu'Émile ne s'était pas rendu compte que je commençais à sentir la sueur. Il était beaucoup plus en forme que moi, mais mon orgueil m'interdisait de lui demander de ralentir le pas. On avait rendez-vous au pied du Mont-Royal, à huit heures trente... un samedi matin. J'étais arrivée à l'heure, mais ça tenait du miracle.

L'idée était d'éviter de se taper le gros soleil de midi durant la montée. Émile avait tout ce qu'il fallait pour se mesurer à la montagne : gourde, chaussures de randonnée, lunettes de soleil, etc. À côté de lui, j'avais l'air d'une vraie touriste, avec mes sandales et mon short en jeans.

On avait emprunté un sentier étroit et sinueux, sans doute un raccourci pour atteindre le sommet plus vite. Émile était passé devant moi et ma seule mission était d'arriver à le suivre sans perdre

connaissance, ce qui était loin d'être gagné. La pente était beaucoup plus abrupte que sur le chemin en gravier pour les débutants d'où on arrivait. Je m'efforçais de garder la cadence, mais mon cœur battait tellement fort que je sentais les pulsations dans mes tempes, et même jusque dans mes cheveux.

Je me suis dit que si je fixais un point au loin, ça me permettrait de concentrer mon attention et d'oublier que j'étais sur le bord de mourir d'épuisement. J'ai cherché sur quoi je pouvais bien fixer mon regard et mon choix s'est arrêté sur le petit cul bombé d'Émile.

De temps en temps, il se rentrait pour s'assurer que je n'étais pas en train de faire une crise cardiaque.

— Ça va ? Tu tiens le coup ?

Quand ça arrivait, je me redressais, je prenais un air digne et je répondais :

— Oui, oui, pas de problème. C'est beau les arbres, hein ?

J'aurais voulu qu'il me porte sur son dos, mais malheureusement l'idée ne lui est pas venue. À un moment il s'est arrêté pour boire une gorgée d'eau. Ça m'a permis de reprendre mon souffle. J'ai posé mes fesses sur un vieux tronc d'arbre pourri et je me suis pris la tête dans les mains. Il s'est installé à côté de moi et il a commencé à me caresser le dos stupidement, comme un gars qui flatte son chien.

— Tout va bien ? Je vais pas trop vite pour toi ?

— Oui, oui, hum... tout va bien.

J'imagine qu'en me touchant, il avait senti à travers mes côtes que mon pauvre petit cœur se débattait dans ma poitrine comme un cheval de rodéo. L'air sifflait dans mes bronches et la sueur me dégoulinait entre les seins. Il a compris que je le tiendrais personnellement responsable de ma mort si on continuait comme ça.

— T'es certaine que tu veux pas que je ralentisse un peu ? J'ai pas envie que tu partes en ambulance. T'as même pas apporté d'eau ?

Je lui ai arraché sa gourde des mains et j'ai pris trois grosses gorgées.

— Bon d'accord, on peut peut-être ralentir un tout petit peu, alors.

Durant le reste de la montée, j'espérais secrètement qu'il se foule une cheville, comme ça on serait au même niveau. Mon rêve ne s'est pas réalisé, mais on a fini par atteindre le sommet quand même. Ça a été plus long que prévu parce qu'à un moment j'avais arrêté de me gêner pour prendre des pauses aux trois minutes.

— T'inquiètes pas, ce sera beaucoup plus facile en descendant.

— J'espère bien, j'ai les cuisses en feu !

Notre maigre récompense, pour avoir enduré autant de souffrances, était une simple vue sur quelques immeubles du centre-ville... rien de plus. On s'est avancés vers le belvédère et on s'est mêlés à une bande de jeunes touristes sud-coréennes en jupettes, qui se photographiaient en faisant des signes de *peace*. Je me suis tournée dos à la ville et j'ai pris un selfie avec Émile. Il a tiré sa grande langue et j'ai fait une espèce de moue sexy.

Je profitais de la brise sur mon visage pour me rafraîchir quand il a décidé d'enrouler son bras autour de ma taille. J'ai appuyé ma tête sur son épaule et je me suis dit « ça y est, on va être un vrai couple et dans quelques mois on va se détester, c'est inévitable ». J'entendais la voix de Catherine Ringer des Rita Mitsouko dans ma tête :

Les histoires d'amour finissent mal

En généraaaaaal !

Ça ne m'a pas empêchée d'attraper Émile par la mâchoire pour l'embrasser, la manœuvre n'a pas semblé lui déplaire. Je lui ai mordillé la lèvre inférieure pour lui faire payer ce qu'il venait de me forcer à endurer.

— T'as bien failli me tuer, je suis pas aussi en forme que toi !

— Oui j'ai vu, je t'avais surestimée ! La semaine prochaine, on ira faire de l'équitation, ce sera plus relaxe.

— T'es malade ? J'ai pas envie d'être piétinée par un cheval !

6

Mario se méfiait généralement des étrangers, surtout des hommes, mais au fil des semaines il s'était accoutumé à la présence de mon nouveau copain. Il avait même commencé à venir se rouler en boule entre nous pendant la nuit pour profiter de notre chaleur.

Émile prenait de plus en plus de place dans ma vie, on s'était même échangé nos doubles de clés. Il pouvait entrer dans mon appartement quand il voulait, pareil pour moi. Il m'arrivait parfois de débarquer chez lui sans prévenir, juste pour baiser.

On se voyait presque tout le temps, sauf les dimanches parce que je passais la journée au salon de coiffure et que le soir je mangeais généralement chez mes vieux géniteurs.

Ce soir-là, j'étais arrivée chez mes parents un peu après dix-sept heures. Mon père était en train de laver une casserole dans la cuisine et ma mère papotait au téléphone avec une amie. Je savais qu'Émile ne pourrait pas venir me rejoindre quand je rentrerais parce qu'il avait organisé une partie de poker avec son cousin et deux ou trois collègues de travail.

J'ai envoyé valser mes chaussures à côté des autres, sur le petit tapis de l'entrée, et je me suis précipitée sur mon père pour lui pincer les bourrelets.

— Pauvre p’tit chou, c’est toi qui laves la vaisselle ? Ça t’apprendra à pas savoir cuisiner.

— Tu vois comment je suis traité, ici ? Ta mère me donne des ordres et j’obéis.

— C’est comme ça que ça devrait marcher dans tous les couples, p’pa.

Il m’a lancé un torchon pour que j’essuie la vaisselle, mais je l’ai esquivé habilement en le regardant s’écraser sur le plancher de la cuisine comme une bouse de vache.

— Non merci.

Je me suis jetée sur ma mère pour l’embrasser en m’enroulant autour d’elle.

— Hé ! Du calme ! Tu vois pas que je suis au téléphone ?

— Qu’est-ce qu’on mange ?

Elle m’a donné une petite tape sur le nez, juste pour rire, et je lui ai tiré la langue comme une fillette mal élevée.

Mon frère Guillaume était dans le salon, écrasé devant la télé avec son copain Francis. Ils s’autorisaient maintenant à se tenir par la main, même devant les parents. Francis s’est levé pour m’embrasser, mais Guillaume n’a pas bougé d’un poil. Il m’a salué sur un ton monocorde, sans quitter la télé des yeux :

— Salut la sœur.

— Salut frère. Il paraît que tu fais de la peinture, maintenant ? Je veux voir.

— Pff ! Dans tes rêves. Tu veux juste te moquer de moi.

Je lui ai sauté dessus pour lui farfouiller dans les cheveux et j’ai essayé de lui voler la télécommande de la télévision, mais il a été plus rapide que moi et il m’a tordu le bras derrière le dos.

— Aïe ! Sale traître ! Lâche-moi !

— Dis pardon !

— Pardon, monsieur l'artiste ! Pardon !

Il m'a lâché le bras et j'ai refait ma queue de cheval. Francis avait l'habitude de nous voir jouer comme deux enfants hyperactifs, alors il s'est contenté de nous dire quelque chose comme « on se calme, les jeunes », en prenant un ton faussement exaspéré. J'ai attrapé un coussin et je l'ai lancé au visage de Guillaume. Il a bondi vers moi et je me suis sauvée dans la cuisine pour me cacher derrière mon père, qui frottait encore la même maudite casserole.

Ma mère avait fini de parler au téléphone, elle était en train d'enlever le papier d'aluminium qui recouvrait sa lasagne, tout juste sortie du four. Je me suis approchée en me flattant la bedaine.

— Humm... laisse-moi m'imprégnier de ce doux parfum.

Je me suis penchée pour sentir, j'avais presque le nez collé sur la lasagne. Elle était parfaite, avec du fromage un peu calciné qui croustillait sur les bords. Ma mère m'a donné un petit coup de bassin pour m'éloigner.

— Attention de pas te brûler le bout du nez, ma chérie. C'est chaud !

Après le repas, on a pris le temps de jouer une partie de Monopoly et d'ouvrir une deuxième bouteille de vin. J'ai annoncé à tout le monde que je fréquentais quelqu'un, tout en insistant sur le fait que ce n'était rien de sérieux. Ma mère avait l'air tout excitée pour moi. J'ai sorti une chandelle parfumée au lilas de mon sac à main, pour leur montrer le petit cadeau qu'Émile m'avait offert la veille. Mon père a fait « Ooooh ! » et Guillaume a fait « pff ».

Mes parents habitaient à quelques rues de chez moi et quand il faisait beau je m'y rendais à pied. En me voyant enfiler mes chaussures et ma veste pour me préparer à partir, mon père m'a

offert de venir me reconduire en voiture. Je me suis dit que marcher un peu à l'air frais m'aiderait à digérer avant de dormir, alors j'ai insisté pour qu'il garde ses pantoufles.

— Occupe-toi de la vaisselle... et de ta femme. J'ai bien mangé, mais je suis encore capable de mettre un pied devant l'autre. Et j'aime bien marcher dehors le soir quand c'est l'automne.

Je suis sortie de la maison et j'ai pris mon cellulaire dans ma sacoche sans même y penser. Émile m'avait envoyé un texto :

Je t'appelle demain. Je t'embrasse partout partout ! Je t'aime !

Il avait mis un cœur et un bonhomme sourire avec ça. Je me suis empressée de lui répondre :

Tu m'aimes ? T'aurais pas pu me le dire en personne ? Je t'aime aussi !

Je n'avais pas envie qu'il considère ça comme une invitation à venir me rejoindre à deux heures du matin après sa partie de poker, alors j'ai ajouté un petit « bonne nuit à demain », juste pour être certaine qu'on se comprenait bien.

J'ai décidé de couper à travers le parc pour gagner du temps et laisser traîner mes pieds dans les feuilles mortes, même si mes parents insistaient pour que je passe par les rues éclairées quand il faisait noir. J'ai croisé une bande de jeunes drogués rassemblés autour d'une table à pique-nique près de l'étang. Ils essayaient d'allumer un joint, mais le vent s'était levé et le gars qui tenait le briquet n'arrivait pas à protéger sa flamme comme il faut. J'ai failli lui dire de se tourner face au vent et de mettre sa main en demi-lune, mais je me suis retenue, même si je savais que c'était la bonne chose à faire. « Jamais dos au vent ! »

Je suis sortie du parc. Un jeune couple s'embrassait à pleine gueule à l'arrêt d'autobus. Le gars était plus petit que la fille, il avait l'air d'un oisillon en train de se faire enfoncer un ver de terre à coups de bec dans la gorge par maman oiseau. Je me suis demandé si j'avais l'air de ça quand j'étais avec Émile.

J'ai traversé l'intersection en grimaçant pour descendre sur ma rue. Je suis arrivée près de chez moi et j'ai vu que tous les lampadaires étaient éteints et qu'il n'y avait pas de lumière chez mes voisins. Il m'a fallu un moment pour comprendre que c'était une panne d'électricité.

Je suis entrée dans mon immeuble en utilisant mon cellulaire comme lampe de poche pour me rendre jusqu'à ma porte, au premier étage. J'entendais Mario qui miaulait derrière. J'ai sorti ma clé et j'ai fini par trouver le trou de la serrure à l'aveuglette. J'ai refermé la porte derrière moi et Mario a commencé à se frotter sur mes mollets en se lamentant hystériquement. J'avais beau essayer de le repousser en lui donnant des petits coups de pieds au derrière, il revenait constamment slalomer autour de mes jambes.

— De l'air ! J'ai besoin de respirer !

Je lui ai gratté le menton avec mon gros orteil... Ô extase !

— Mais qu'est-ce que t'as à te coller comme ça, Mario ? T'es en manque, ou quoi ?

Et en disant ça, je me suis rappelé que j'avais encore oublié de lui donner à manger.

Il s'est remis à chialer :

« Mwaaah ! Mwaaaaaaaah ! »

J'ai pointé la lumière de mon téléphone dans sa face.

— Je sais que t'as faim, mon chéri, mais laisse-moi le temps d'arriver !

Il a fini par se calmer un peu et j'en ai profité pour me sauver dans ma chambre pour me déshabiller. Il miaulait encore dans la cuisine, mais j'étais trop fatiguée pour me mettre à fouiller dans l'obscurité pour essayer de trouver son sac de nourriture.

— Je vais te nourrir demain matin, Mario... promis juré !

J'ai ouvert mon sac à main pour sortir la chandelle parfumée qu'Émile m'avait offerte. Elle faisait la taille d'une grosse canne de soupe, violette avec des petits brillants et trois autocollants en forme de cœur. Il y avait un ruban argenté noué autour, avec une boucle qui faisait des frisous.

J'ai reniflé un bon coup, comme une toxicomane qui sniffe une ligne de coke. Aaaah ! l'odeur du lilas ! J'ai déposé la chandelle sur ma commode et Mario est venu se coucher à mes pieds. Je me suis déplacée un peu pour l'accorder.

Comme il n'y avait pas d'électricité, je me suis dit que c'était l'occasion idéale d'allumer ma nouvelle chandelle parfumée. Ça sentirait bon dans ma chambre et je pourrais lire un peu à la lueur de la flamme, comme dans le temps des *Filles de Caleb*. J'ai posé la chandelle sur ma table de chevet et je l'ai allumée avec un briquet qui traînait dans le tiroir.

Je me suis entortillée dans mes draps et j'ai attrapé le roman policier de Fred Vargas que j'avais entamé la veille. J'ai commencé à lire et Mario est venu piétiner mon oreiller en ronronnant, en espèces de rafales de mitraillette. Je lui ai soufflé dans la figure et il a bondi sur la commode, l'air insulté.

— Désolée Mario, mais tu me fais perdre le fil.

C'était une lecture difficile, à cause de tous les détails à retenir, les indices, qui a dit quoi, les retours en arrière, etc. Je devais faire un effort de concentration supplémentaire parce que la lueur jaune de la flamme ne produisait beaucoup de lumière. La page de gauche était toujours un peu dans l'ombre et les lettres ne se détachaient pas aussi bien que je l'aurais voulu. Il fallait parfois que je plisse les yeux pour arriver à lire les mots difficiles.

Mario a sauté sur la chaise à côté de ma table de chevet. Il me regardait fixement, comme si j'avais un bout de persil coincé entre les dents. Je lui ai soufflé dessus à nouveau, mais cette fois il n'a pas bronché. Il s'est mis à donner des coups de pattes sur la boucle du ruban décoratif noué

autour de ma chandelle. Les frisous argentés l'intriguaient. J'ai tapé dans mes mains pour qu'il arrête ça et il s'est sauvé dans la cuisine.

J'ai poursuivi ma lecture, ça devenait une vraie corvée. Je tenais à terminer mon chapitre avant de refermer le livre, mais j'avais du mal à comprendre ce que je lisais et je devais parfois reprendre la même phrase deux ou trois fois avant de pouvoir passer à la suivante. Les mots commençaient à s'embrouiller, j'ai fini par m'endormir.

Difficile de dire exactement ce qui s'est passé par la suite, mais je suppose que Mario était revenu dans ma chambre pour admirer les jolis frisous argentés qui scintillaient à la lueur de la flamme :

« Allez hop ! un petit coup de patte. C'est rigolo. Tiens, maudite chandelle, prends ça ! »

Tout ce que je sais, c'est que je me suis réveillée affolée sans trop comprendre ce qui se passait... et transformée en torche humaine !

Moi : Un G.I. Joe dans un feu de camp.

Mario : Le petit gars qui voulait juste voir ce que ça ferait.

Je me suis redressée sur mon lit, assise au milieu d'un brasier infernal. Les draps et les oreillers se consumaient autour de moi, produisant un son semblable à celui d'un drapeau qui flotte au vent. Dans l'obscurité, les flammes qui s'excitaient étaient ma seule source de lumière... une lumière sautillante, presque folle, qui transformait les objets inanimés en ombres chinoises enjouées sur les murs blancs. Quand j'ai pris la pleine mesure de ce qui m'arrivait, une partie de mon matelas n'était déjà plus qu'une carcasse de fils de fer et de ressorts brûlants. J'ai compris que la douleur était trop vive pour qu'il s'agisse d'un cauchemar, l'expérience sollicitait tous mes sens avec une violence que l'imagination ne saurait reproduire en rêve.

Des papillons de cendre grise virevoltaient par milliers et semblaient parfois se coordonner pour tournoyer à l'unisson, à la manière d'un banc de poissons. La fumée noire qui s'accumulait en hauteur donnait l'impression que le plafond n'était plus qu'un grand trou carré qui donnait sur l'infini, et les flammes sur mon lit montaient jusqu'à s'y perdre.

Des gouttes huileuses se sont mises à perler, d'abord sur le dos de mes mains, puis partout sur mon ventre et mes seins. J'ai eu l'impression de sentir individuellement chacun des petits poils qui se tire-bouchonnaient sur mes avant-bras, avant de s'aplatir sur ma peau suintante. J'ai hurlé à me déchirer les cordes vocales, espérant que quelqu'un m'entende. Dans ma bouche, le goût du sang se mélangeait à celui de la fumée.

Ma chevelure allumée comme un ardent feu de paille éclairait ma chambre et faisait danser l'ombre de ma chaise sur la porte que j'avais laissée entrouverte. Tout comme ma peau, la peinture blanche sur les murs s'était mise à suinter, formant de longues coulisses jaunâtres qui s'étiraient vers le bas, et traçant des lignes parfaitement droites et verticales. Il me semblait que l'univers au grand complet fondait autour de moi, et je ne comprenais pas comment je pouvais continuer à gigoter comme ça, alors que je me regardais brûler, impuissante, et comment c'était possible de supporter une telle souffrance sans crever.

J'entendais ma peau qui grésillait, produisant un picotement que je ressentais à travers la douleur. J'ai pensé que mes yeux allaient sortir de leur orbite tellement je toussais, et j'éprouvais l'horrible sensation que mes bronches se réduisaient en charpie. Mes poumons se contractaient comme un poing qui se referme à chaque demi-seconde, je m'étouffais en recrachant des petits amas de mousse blanche qui ressemblaient à de la meringue.

Entre les quintes de toux, j'arrivais à sentir les odeurs écœurantes de peau calcinée et de cheveux brûlés... et peut-être même un subtil parfum de lilas. Mon corps voulait me forcer à vomir, je le

sentais aux spasmes violents qui me retournaient l'estomac, mais l'irritation causée par la fumée resserrait ma gorge et la bile restait coincée dans mon oesophage.

Mes larmes chauffées s'épaississaient sur mes globes oculaires et formaient une sorte de sirop qui refusait de couler, brouillant ma vision de plus en plus. J'arrivais tout de même à voir le spectacle flou de la chair fondu sur mes bras, qui formait des espèces de guirlandes visqueuses, s'étirant lourdement vers le bas.

Je sentais la chaleur dans mes rotules et jusqu'au cœur de mes tibias. Des nappes de graisse à vif bouillonnaient par endroits sur mes cuisses, enflées comme deux gros boudins rouges et recouvertes de petites cloques blanchâtres (là où il y avait encore de la peau) qui apparaissaient aussi subitement que les fines bulles de gaz à la surface d'un verre de Pepsi bien pétillant.

J'essayais d'étouffer les flammes en donnant des grandes claques un peu partout avec mes mains calcinées, faisant exploser chaque fois un nouvel essaim d'étincelles qui s'envolaient dans tous les sens, chacune suivant sa propre trajectoire erratique. Au final, la manœuvre n'a fait que donner plus de vigueur au feu. Je me suis mise à me frotter vigoureusement la tête pour au moins tenter d'éteindre ma chevelure. Cette fois ça a fonctionné, mais j'ai senti la peau de mon front et de mon cuir chevelu qui se déroulait sous mes doigts.

J'étais prête à mourir, il fallait que ça arrête, mais à ce moment-là j'ai entendu quelqu'un entrer dans mon appartement et marcher vers ma chambre. J'ai reconnu Pierrette-la-folle dans le cadrage de la porte, mais mon cerveau refusait d'y croire. Pierrette-la-folle était ma voisine schizophrène, contre qui j'avais porté plainte au propriétaire une bonne centaine de fois parce qu'elle me terrifiait lors de ses délires paranoïaques. Elle avait la fâcheuse habitude de s'engueuler toute seule au milieu de la nuit, de mettre ses bottes dans la sécheuse, de se frapper la tête sur le comptoir de la cuisine, etc.

Elle est entrée dans ma chambre avec une bombonne en métal rouge aussi grosse qu'elle, en criant comme une perdue :

— Au feu les pompiers ! Au feu les pompiers !

Elle m'avait entendue hurler à travers le mur qui nous séparait, et pour une fois ce n'était pas dans sa tête fêlée que ça se passait, la voix était bien réelle. Elle a pointé le bec de son extincteur dans ma figure et je me suis retrouvée ensevelie sous la mousse blanche.

Deuxième partie : COCON

1

J'ai passé trois jours dans le coma.

Comme dans presque tous les films où quelqu'un se réveille à l'hôpital, j'ai commencé par percevoir une sorte de « bip bip » régulier, de plus en plus fort et de plus en plus strident. Les sons recommençaient peu à peu à exister, ma conscience émergeait doucement vers la surface. Les petites voix en sourdine se mélangeaient dans un tourbillon sonore qui m'étourdissait.

« Qui sont ces gens qui n'ont pas l'air de savoir que j'existe ? »

« Est-ce qu'ils peuvent me voir ? »

Ma vision trouble se précisait lentement. À ma gauche : une tache floue, d'un vert synthétique... probablement une sorte de rideau. On avait tamisé la lumière pour ne pas que le réveil soit trop brutal, mais rien n'avait été fait pour atténuer tous ces bruits qui me rendaient folle : des appareils qui sonnent en permanence, comme si je me trouvais dans la section des machines à sous au casino... jackpot !

Ding ! Ding ! Ding !

J'étais entourée d'objets bizarres que je voyais pour la première fois. Près de mon lit, des machines en plastique gris empalées sur un mat métallique, les unes sur les autres, comme une sorte de totem futuriste qui veillait sur moi, avec des poches de liquide clair qui se vidaient dans mes veines, une goutte à la fois, en transitant par des petits tuyaux de caoutchouc transparent. Je voyais une bulle passer de temps en temps et ça me stressait de savoir que de l'air entrait dans mon sang parce que j'avais toujours pensé que ça pouvait me tuer, mais apparemment non puisque mon cœur continuait de battre.

Des fils multicolores me reliaient à deux écrans qui (j'ai fini par me familiariser avec tout ça) affichaient mon rythme cardiaque, ma tension artérielle et ma saturation, pour qui ça pouvait bien intéresser.

La complexité du système de ventilation me fascinait. J'aurais pu me croire sur le plateau de tournage d'un film de science-fiction. Je m'attendais presque à voir la bestiole du film *Alien* sortir d'un conduit du plafond pour me tomber dessus.

Il m'a fallu un certain temps pour me rappeler du comment et du pourquoi. C'est venu tout d'un coup, comme la flamme bleue d'un poêle au gaz, qui s'allume au son du clic. Fwouch ! « Ah oui, ça me revient », que je me suis dit, « j'ai brûlé ». Voilà une chose que je n'oublierai plus jamais. Si Pierrette-la-folle n'était pas arrivée juste à temps, avec ses bottes de pêcheur, son sombrero trop grand et, surtout, son extincteur, c'est avec un balai et un porte-poussière qu'on aurait dû me ramasser.

Ici, on me gardait loin des malades ordinaires. J'ai compris plus tard que l'idée était de limiter les risques d'infection cutanée. Mon corps était devenu un véritable nid à bactéries. Je me trouvais dans une grande pièce vitrée qui ne ressemblait en rien à une chambre d'hôpital typique, stationnée au milieu des machines qui s'assuraient que je restais en vie. Je croupissais au milieu d'un espace qui me semblait presque trop vaste pour moi, d'autant plus que des dizaines de patients dormaient sans doute en ce moment même sur des civières entassées dans les corridors.

Le personnel pouvait m'admirer comme un poisson tropical dans un aquarium, mais pour l'instant on ne portait pas attention à ma carcasse. Je m'étais réveillée discrètement et personne ne semblait encore l'avoir remarqué.

J'observais du coin de l'œil les infirmières qui bavardaient gaiement derrière la vitre. Ma vision s'était éclaircie graduellement, je pouvais maintenant lire les inscriptions au-dessus du poste des

infirmières, avec différentes flèches pour indiquer les directions à suivre : « Greffes et chirurgies de débridement », « Cures thermales », etc. Je me trouvais aux soins intensifs de l'aile des grands brûlés. Soins intensifs. Effectivement, le mot « intense » me semblait tout à fait approprié pour qualifier ce qui m'arrivait. En ce qui concerne les « soins », je me doutais bien que le gros du travail restait encore à faire.

L'éclosion graduelle des petits bourgeons de douleur qui recouvriraient la surface de ma chair brûlée, des pieds à la tête, m'a aidée à reprendre conscience de mon corps. J'éprouvais la sensation d'être enveloppée dans une couverture de feu. La souffrance reprenait possession de mon être tout entier, m'envahissait jusqu'au centre de mes organes et de mes os, et j'ai compris qu'elle ne m'avait jamais vraiment quittée depuis la nuit de l'incendie. Pendant mon coma, elle se reposait simplement à mes côtés, comme pour reprendre des forces en attendant mon réveil, afin de pouvoir s'abattre sur moi avec une intensité renouvelée.

2

J'habitais mon grand cube vitré depuis maintenant deux semaines. Je n'en sortais presque jamais parce que tous les soins pouvaient m'être prodigués ici. Je connaissais par cœur l'emplacement de chaque appareil et de chaque écran dans mon champ de vision, et aussi la trajectoire des conduits de ventilation et le nombre exact de tuiles au plafond.

Je voyais toujours les mêmes choses et chaque jour me semblait identique au précédent. La douleur ne m'avait pas lâchée, mais je la considérais maintenant comme une partie de moi. Depuis mon réveil, mon quotidien se composait principalement de souffrance et d'ennui.

On m'avait branchée à toutes sortes de machines et enveloppée comme un cadeau de Noël, sauf que personne ne mourrait d'envie de me déballer. Au lieu du papier du temps des fêtes aux couleurs

joyeuses, j'étais couverte de bandages blancs qui finissaient par jaunir au fur et à mesure que la journée avançait, à cause de la macération de mes tissus, de mes couches de graisse et des onguents à la cortisone. Sophie Laprun : la marinade humaine.

Le moindre mouvement tendait ma peau fragile et sensible sur mon corps boursoufflé. Il était hors de question d'essayer de m'asseoir sur mon lit, ni même de penser à changer de position. Je me sentais comme une larve molle et baveuse, mijotant dans son cocon.

Je me méfiais des infirmières et des médecins. J'étais terrifiée à l'idée que quelqu'un entre dans ma chambre et se mette à vouloir me palper. Je me sentais misérable, saucissonnée comme une momie, avec un gros tuyau de plastique qui me rentrait dans la bouche, des cathéters sur les bras et une sonde urinaire.

J'étais à la merci des machines qui m'immobilisaient complètement, ligotée par des fils multicolores qu'on m'avait scotchés à des endroits stratégiques et par des petits tubes qui se faufilaient à travers mes bandages comme des bébés couleuvres pour me rentrer dans le corps.

Je m'imaginais parfois comme un personnage de dessin animé. Je me voyais enrubannée, un thermomètre géant planté dans la bouche, avec la grosse boule rouge qui explose à cause de ma température trop élevée, provoquant une pluie de mercure. Quand je me perdais dans ce genre de délire, je me disais que dans l'épisode suivant je serais totalement remise sur pieds, comme si rien de tout ça ne s'était jamais produit. La beauté dans les émissions de télévision pour enfants, c'est que tout recommence à zéro à chaque nouvel épisode. Le fantasme du dessin animé arrivait parfois à tenir mon esprit occupé pour un temps, mais jamais à étouffer complètement la dure réalité.

En ce moment, je venais de me réveiller avec l'horrible sensation d'avoir été aspergée d'acide. J'ai regardé l'horloge au-dessus du poste des infirmières. Les deux aiguilles pointaient le chiffre 12, mais pour moi il pouvait tout aussi bien être midi que minuit.

Je me suis agitée un peu dans mon lit. Une jeune infirmière postée derrière la vitrine a bondi sur sa chaise en me voyant. Elle s'est dirigée vers l'entrée de ma chambre, qui était en fait un sas comme dans les vieux films de *Star Trek*. Elle s'est arrêtée entre les deux portes vitrées pour se désinfecter les mains avec un gel antiseptique, avant d'enfiler une blouse jaune et de se mettre un filet sur la tête. Elle a appuyé sur un gros bouton et la deuxième porte vitrée s'est ouverte.

Elle s'est précipitée à mon chevet et s'est mise à tripoter nerveusement les machines et mon sac de soluté. J'aurais voulu pouvoir lui dire que je voulais de la morphine au plus vite, mais la fumée avait endommagé ma gorge et mes bronches, ce qui fait que j'étais intubée et le boyau qu'on m'avait coincé dans le gosier paralysait complètement mes cordes vocales.

Elle m'a demandé comment je me sentais et j'ai tout de suite fait « non » de la tête, afin de ne laisser aucune place à l'interprétation.

— Mademoiselle... euh, madame. Je m'appelle Mélissa et...

J'aurais voulu écourter les présentations, seule ma souffrance m'importait. L'infirmière s'est mise à noter les chiffres sur les écrans et à réajuster les différentes machines en remuant les lèvres silencieusement. J'espérais seulement qu'elle me donnerait ce que je voulais.

— Vous avez mal ?

J'ai fait « oui » de la tête, en pensant : « Évidemment que j'ai mal... j'ai brûlé ! »

— Sur une échelle d'un à dix, un étant « pas du tout » et dix « insupportable », à quel point diriez-vous que vous avez mal ?

Si j'avais pu parler, j'aurais répondu « onze » sans hésiter.

— Sept ? Huit ? Plus haut ?

J'ai fait « oui » de la tête en fixant mon attention sur ses beaux yeux verts et ses grands cils.

— Dix ?

J'ai fait « oui oui oui », sachant qu'elle n'irait pas plus haut que ça.

Mélissa est sortie de ma chambre et je l'ai vue discuter avec une femme plus âgée, qui était le médecin de garde. Je fixais sa bouche avec attention, espérant pouvoir lire sur ses lèvres le mot « morphine », sauf qu'elle s'est retournée et j'ai perdu le contact visuel.

Pendant un moment, j'ai cru que Mélissa m'avait abandonnée, mais elle est réapparue après quelques minutes avec la précieuse drogue. Elle m'a administré une dose de morphine et je me suis sentie tout de suite mieux, comme Mark Renton qui s'enfonce dans le tapis après son fix d'héroïne dans le film *Trainspotting*, au son de la musique de Lou Reed :

Just a perfect day

Feed animals in the zoo

Avant de sortir de mon aquarium, Mélissa s'est retournée vers moi :

— Heureusement pour vous, la morphine n'est pas contre-indiquée pour les femmes enceintes. J'ai senti mon cœur bondir dans ma poitrine.

3

Je ne portais plus attention aux dates et aux jours de la semaine depuis un moment, je n'en voyais pas l'intérêt. Ma vie s'était mise sur pause et il fallait juste attendre que mon état s'améliore suffisamment pour que je puisse enfin rentrer chez moi. Même si l'un des côtés de mon cube me donnait une vue sur l'extérieur, j'avais à peine remarqué l'arrivée de l'hiver. Lorsque j'ai pris conscience que je me trouvais ici depuis déjà plus de trois mois, je me suis mise à angoisser en me disant que si ça continuait comme ça, je risquais de perdre toute une année de ma vie.

Il avait neigé durant la nuit mais ça s'était calmé. Je regardais les derniers flocons tourbillonner avec le vent derrière la fenêtre. Je n'arrivais pas à voir autre chose que des papillons de cendre,

comme ceux qui volaient dans ma chambre pendant l'incendie. Le ciel commençait à s'éclaircir et le soleil se levait tranquillement. Je me suis dit qu'il faudrait bien que je me décide à annoncer à ma famille, sans oublier Émile, que j'attendais un bébé. Je n'en avais pas parlé jusqu'ici parce qu'on m'avait prévenu qu'étant donné ma situation, je risquais fort de faire une fausse couche. Mais au fur et à mesure que le temps passait, le risque diminuait et maintenant le bébé semblait bien accroché. Pour l'instant, je ne pouvais pas recevoir d'autres visiteurs que mes parents et mon frère, mais il y aurait toujours moyen de m'arranger pour que le message soit transmis à Émile.

La lumière du dehors me donnait envie d'éternuer. Les contractions brusques de mon thorax me faisaient horriblement mal aux poumons et je savais qu'il valait mieux tenter d'éviter ce type d'explosions. Les mécanismes involontaires de mon corps me terrifiaient et depuis que je n'étais plus intubée, j'avais constamment envie d'éternuer.

Je me consolais en me disant que mon état s'améliorait peu à peu. Malgré un œdème laryngé qui persistait, mes voies respiratoires fonctionnaient à peu près normalement. J'arrivais même à parler, mais avec la voix faible et rauque d'une personne âgée sur son lit de mort.

J'ai senti un picotement dans mon nez. Une équipe de démolition imaginaire s'apprêtait à faire sauter les bâtons de dynamite qu'on avait fourrés dans ma cage thoracique à mon insu. Trois, deux, un... « Atchoum ! » Ma vision s'est embrouillée et j'ai failli vomir de douleur. Mes oreilles se sont mises à siffler. J'ai tenté de faire passer la sensation de picotement en respirant doucement par la bouche, mais ça n'a rien donné et je me suis remise à éternuer encore quatre ou cinq fois avant que ça se calme pour de bon.

Il était encore tôt, et malgré mes éternuements répétés, personne ne s'était encore aperçu que je ne dormais plus. Michel, mon infirmier préféré, est entré dans ma chambre pour me donner mon

anti-inflammatoire et des comprimés de paracétamol écrasés dans un petit fond d'eau. J'ai soulevé mon bras péniblement pour le saluer et il a sursauté.

— Hé ! Tu m'as fait peur, je croyais que tu dormais. Je me préparais à sortir mes cymbales pour te réveiller.

Je le soupçonnais parfois de se prendre les pieds dans les câbles électriques délibérément juste pour essayer de me faire rire.

— Regarde où tu mets les pieds, Michel.

Il a feint d'être incapable de se déprendre, en exagérant ses mouvements et en faisant comme si les câbles s'enroulaient autour de ses jambes comme des serpents. J'ai éclaté de rire, mais au lieu d'un son normal, j'ai poussé une espèce de sifflement guttural et pathétique que je n'aurais jamais été capable de produire avant d'avoir brûlé. Ça m'a donné l'impression d'entendre quelqu'un d'autre et j'ai senti mon ventre se durcir. Michel a repris son sérieux.

— Comment tu vas, aujourd'hui ?

— C'est pas la grande forme, j'ai l'impression que je sortirai jamais d'ici.

— Il faut prendre ça un jour à la fois, comme on dit.

— Pff. Je suis allergique à ce genre de phrase.

Michel a tiré les rideaux en s'exclamant :

— Ah ! Regarde le beau ciel rouge, c'est magnifique !

J'ai hoché la tête, sans grande conviction. La couleur du ciel n'était jamais parvenue à m'émouvoir et ça ne commencerait certainement pas aujourd'hui.

J'ai répondu nonchalamment :

— Bah, c'est juste des nuages.

— Juste des nuages ? Il faut que t'apprennes à regarder mieux que ça. En tout cas, je me sauve avec ton sac d'urine, la néphrologue a demandé une analyse.

Je lui ai fait signe qu'il pouvait bien en disposer comme il voulait et j'ai tourné la tête vers la fenêtre pour contempler le soleil qui se levait, même si pour moi c'était beaucoup plus amusant d'observer les minuscules voitures coincées dans la circulation de l'échangeur Turcot, avançant de peine et de misère, un pneu devant l'autre, formant une espèce de coulée métallique homogène qui cheminait lentement dans les artères de béton.

Michel m'a sortie de ma rêverie :

— Louise et Mélissa vont venir changer tes pansements à huit heures, ça te va ?

J'ai poussé un long soupir.

— J'imagine qu'il faut souffrir pour être belle... une belle momie.

— En tout cas, moi j'adore les momies, pourquoi tu penses que je travaille ici ?

Michel est sorti de ma chambre et il ne me restait plus qu'à attendre mes tortionnaires.

4

J'imaginais Louise en bonne mère de famille, avec deux ou trois adolescents à la maison et un mari fonctionnaire, mais comme elle ne discutait pas de sa vie personnelle avec les brûlés, je n'en savais rien. Louise ne disait jamais un mot de trop, elle se contentait d'être efficace, point. Tout le contraire de Michel, qui passait ses journées à bavarder avec tout le monde et à faire le bouffon. Une chose est sûre, Louise n'aurait jamais osé faire des blagues de momies avec les patients.

Elle est entrée à huit heures moins deux, accompagnée de Mélissa, qui la suivait sur les talons, poussant un plateau à roulettes avec toute la quincaillerie nécessaire. L'anesthésiste est arrivé deux minutes après. J'ai pensé : « Ah ! Mon serveur habituel. »

J'aurais voulu lui dire : « Garçon, je prendrais bien un extra analgésique aujourd'hui », mais j'ai gardé ça pour moi parce je savais que la réponse était toujours non. J'allais devoir me contenter du menu du jour : une faible dose de propofol et de sufentanil en entrée, tout juste ce qu'il fallait pour provoquer un état d'endormissement léger. Pour le repas principal, mes deux convives auraient droit à un délicieux tartare de Sophie (les charcuteries gorgées de pus et la chair effilochée seraient bien entendu prélevées à même mon propre corps). En dessert, on me servirait une perfusion intraveineuse de gentamicine, qui mettrait une heure à se vider dans mon système.

L'anesthésiste m'a injecté les sédatifs pendant que Louise enfilait des gants stériles. Une petite paire de ciseaux argentés, un scalpel et des pincettes étaient posés sur un grand carré de papier bleu au centre du plateau à roulettes.

Louise était chargée de me déballer pendant que Mélissa préparait les nouveaux bandages. Ma vision a commencé à se brouiller et j'ai ressenti une lourdeur agréable appesantir mes bras et mes jambes. La sensation d'engourdissement m'apaisait, mais pas assez pour me faire oublier que mon lit se transformerait bientôt en comptoir de boucherie. Je commençais à avoir l'habitude, chaque changement de pansements me faisait l'impression d'un mauvais rêve. C'était tout le temps à peu près la même chose : j'observais la scène avec un étrange détachement, le cerveau embrouillé, un peu comme si j'avais de la vaseline dans les yeux.

En ce moment, j'entendais la voix de Louise en sourdine, qui donnait des instructions à Mélissa, mais pour moi ça sonnait comme le charabia de l'institutrice dans les vieux dessins animés de Charlie Brown. La sédation amortissait la douleur, mais je ressentais quand même toutes sortes de tiraillements agaçants. J'aurais préféré être sous anesthésie générale, comme ça avait été le cas les premières fois, mais on devait changer mes pansements quotidiennement et on m'avait bien

expliqué qu'il était hors de question de me traîner au bloc opératoire tous les jours, étant donné que chaque sortie augmentait considérablement les risques d'infection.

Louise découpait maintenant les bandelettes blanches sur mes cuisses et mon ventre, découvrant graduellement mon corps en ruine. Elle s'appliquait à retirer les bouts de pansement bien lentement, un par un, mais quand ça résistait elle devait tirer avec un peu plus d'insistance et ça faisait un petit « scrounch », un peu comme du velcro. Si je me mettais à crier ou à pleurer, Mélissa poussait quelques gouttes de morphine dans mon cathéter.

Une odeur immonde empestait la pièce parce que comme toujours, le sang, les onguents et le pus avaient macéré sous mes bandages, mais la puanteur de mes fluides corporels et de ma viande en putréfaction ne semblait pas incommoder mes deux vaillantes infirmières.

J'ai redressé la tête de peine et de misère pour regarder ma poitrine et mon ventre. Ce que j'ai vu n'avait plus rien à voir avec un corps de femme : des croûtes brunes et des lambeaux de chair jaune recouvraient une partie de mon côté gauche, le reste était marbré rouge et blanc, avec des espèces de renflements en forme de continents qui creusaient comme des nids-de-poule sur mon corps. J'ai constaté que mon abdomen était légèrement gonflé, sans trop savoir s'il s'agissait d'une boursouflure ou de mon ventre qui commençait à grossir parce que j'attendais un bébé. Mes jambes désenflaient tranquillement et la petite peau neuve qui s'était reformée par endroits sur le devant de mes cuisses commençait à plisser. Mes seins étaient persillés de sang caramélisé et mes mamelons ressemblaient à des raisins secs.

Malgré tout, Louise aimait ce qu'elle voyait. En me concentrant, j'arrivais à comprendre des bouts de phrases : il était question de retirer des agrafes, la dernière greffe de peau prenait bien. Enfin une bonne nouvelle.

Il fallait nettoyer les plaies quotidiennement avant de me remballer et mon calvaire durait généralement entre une heure trente et deux heures, mais aujourd’hui ça avait pris un peu plus de temps.

J'avais encore l'esprit un peu embrouillé quand j'ai vu mon père apparaître dans le sas pour se désinfecter les mains. Je ne m'attendais pas à le voir aujourd'hui et je ne me sentais pas d'humeur à recevoir des visiteurs. Il a enfilé une blouse jaune et il s'est mis un filet sur la tête, comme tous ceux qui s'approchaient de moi. La deuxième porte vitrée s'est ouverte et il est venu s'asseoir à côté de mon lit. Je voyais qu'il mourrait d'envie de me prendre la main sauf qu'au final il n'a pas osé me toucher, sans doute par crainte de faire jaillir une giclée de pus.

— Alors, comment tu te sens ? T'as l'air bien.

Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que « t'as l'air bien », c'est le genre de chose qu'on dit à quelqu'un qui va mal. Et puis je ne voyais pas comment il pouvait juger de ça, étant donné que les bandages recouvriraient mon visage. J'étais tout sauf bien.

— Bof, disons que ça pourrait aller mieux.

— Est-ce que t'as mal ?

— J'ai *tout le temps* mal, p'pa.

À travers son filet, j'ai pu voir qu'il s'était fait couper les cheveux par une autre. J'ai eu un petit pincement au cœur.

— C'est beau tes cheveux, p'pa.

— Oh... hum, c'est Jean-François qui...

— Ah bon ? Le puceau de quarante ans ? Hum... ok.

Il s'est replacé la fesse sur sa chaise. Puis, pour changer de sujet :

— Ton frère m'a dit qu'il voulait passer te voir. Il est venu ?

— Oui, Guillaume est passé hier. Il m'a appris que tu voulais quitter m'man, j'espère au moins que c'est pour une plus jeune.

Mon père s'est mis à se tortiller en jouant avec sa montre.

— Il t'a dit ça ? Je voulais t'en parler. Heu, ce qui arrive, c'est que...

Je lui ai coupé la parole :

— Il faut que je te dise, p'pa... je suis enceinte.

5

Pour dire les choses comme elles sont, le docteur Tran souffrait d'un sérieux problème de surpoids. On aurait dit un ballon de plage sur deux pattes, surmonté d'une tête de koala. Il m'arrivait d'éprouver le sentiment de prendre du mieux, mais je pouvais toujours compter sur lui pour me ramener à la réalité :

— J'ai regardé les dernières radiographies, vos poumons sont encore infectés.

— Ah bon, c'est tout ?

J'avais pris un ton faussement indifférent pour le faire sourire, mais rien à faire. Contrairement à Michel, qui disposait de tout un répertoire de blagues de mauvais goût sur les grands brûlés, le docteur Tran n'avait aucun sens de l'humour.

— Votre infection urinaire a repris et vos reins ne fonctionnent pas comme il faut, on va faire une échographie de l'abdomen cet après-midi.

Reins bloqués, poumons infectés... apparemment ça n'avait rien de surprenant, c'est le genre de problème qu'on voit tout le temps chez les grands brûlés. J'espérais au moins qu'on allait profiter de l'échographie pour me montrer le petit fœtus qui dormait dans mon utérus, totalement inconscient de tout ce que sa maman endurait.

Les antibiotiques permettent généralement de combattre rapidement les infections bactériennes, mais mon corps avait développé une accoutumance aux médicaments qui finissent en « ine » et ça devenait de plus en plus difficile de trouver un traitement efficace pour me soigner. Le fait que j'attendais un bébé compliquait aussi les choses, étant donné que certains antibiotiques ne pouvaient pas être administrés aux femmes enceintes.

Au moins mes membres avaient fini par désenfler et j'arrivais maintenant à m'asseoir toute seule dans mon lit. Je me suis redressée au moment où Tran allait sortir de ma chambre.

— Docteur, vous m'aviez dit que...

— Ah oui, on va retirer les pansements sur votre visage, vous n'en avez plus besoin.

La situation me paraissait irréelle, je n'avais pas vu ma propre face depuis bientôt quatre mois. Pour moi, ce que Tran appelait mon « visage » n'était plus qu'un vague souvenir, mais il en parlait comme d'une chose qui allait se remettre à exister tout d'un coup.

J'ai demandé :

— Et le miroir ?

— Oui, bien sûr... vous allez pouvoir vous regarder.

Ici, on appelait ça « l'épreuve du miroir », c'est-à-dire qu'après des semaines de traitements douloureux, de chirurgies et de greffes, je pourrais enfin voir mon visage pour la première fois depuis l'incendie.

Michel a attendu que Tran soit sorti de ma chambre pour venir me parler.

— Ah, Sophie Laprune ! Comment va ton p'tit coup de soleil ? Écoute, je sais que t'es stressée en ce moment, à cause du miroir, mais je vais te mettre un peu de musique pour t'aider à relaxer.

— Bah c'est gentil, Michel, mais on n'a probablement pas les mêmes goûts... oublie ça.

Ma mère est arrivée juste à temps pour assister au grand dévoilement. Elle s'est installée sur le coin de mon matelas orthopédique en mousse-mémoire et je l'ai vue loucher sur mes cuisses fripées. C'était la première fois qu'elle voyait les brûlures sur mes jambes et je n'avais pas pensé remonter mon drap pour éviter de la traumatiser.

Louise est venue retirer les pansements sur mon visage, sans grande cérémonie. Les plaies étaient suffisamment guéries pour que ça se fasse sans sédation et sans douleur.

— Tout va bien, madame Lapruné ?

J'allais répondre à Louise quand j'ai compris qu'en fait elle ne s'adressait pas à moi, mais à ma mère, qui était devenue blanche comme un drap en voyant ma nouvelle face. J'avais l'impression qu'elle risquait de tourner de l'œil.

— M'man... Louise te parle. Ça va ?

Elle m'a souri nerveusement et j'ai vu dans ses yeux qu'elle ne reconnaissait plus sa fille. Louise a ravalé sa question en voyant la réaction de ma mère.

— M'man, dis quelque chose.

Elle ressemblait à un cadavre exposé au salon funéraire, le visage cireux et les lèvres cousues. J'imagine qu'elle aurait voulu parler, mais c'est comme si les mots restaient bloqués au fond de sa gorge.

Je me suis tournée vers Louise.

— Je peux avoir le miroir ? Louise, le miroir !

— Oui... bien sûr, Sophie.

On m'avait prévenue de ce qui m'attendait, comme pour me préparer mentalement. Je savais que je n'avais plus de cheveux et que je devrais m'habituer à porter une perruque. Pas de sourcils

non plus, mais il y aurait toujours moyen de m'en dessiner au crayon si l'envie me prenait. J'étais au courant que mes oreilles avaient fondu et qu'il ne restait plus que les trous et des petits bouts de chair informes, la chirurgie de reconstruction était prévue dans quelques mois. Oui, je savais à peu près à quoi m'attendre alors autant en finir maintenant.

Louise m'a tendu le miroir et ma mère s'est mise à se jouer dans les cheveux nerveusement. Je sentais l'air frais sur mon visage encore moite et j'avais du mal à arrêter mon choix sur l'analogie qui convenait le mieux. Le nouveau-né fraîchement sorti de sa mère ? Le papillon qui se libère de sa chrysalide ? Le serpent qui change de peau ? Non, tout ça n'avait rien à voir avec ce qui m'arrivait. Il n'y aurait pas de joli papillon ou de bébé tout rose lorsque j'aurais enfin le courage de me regarder... juste une maudite face brûlée.

Je tenais le miroir sur mes genoux, face vers le bas, et ma mère m'a regardée, l'air de dire : « Bon vas-y, il va bien falloir ! » J'ai caressé mon ventre instinctivement, en me sentant désolée pour mon enfant parce je savais qu'il serait coincé avec la maman la plus monstrueuse de tous les temps.

J'ai serré la poignée du miroir et je l'ai retourné vers le haut. J'ai rassemblé le peu de courage qu'il me restait pour fixer la bête droit dans les yeux...

...puis j'ai éclaté de rire, surprise de voir le reflet d'une autre que moi.

Sophie Lapruné n'existe plus.

« Je » n'existe plus.

À partir de maintenant, ce sera juste « la brûlée »...

Le miroir renvoie l'image d'une inconnue, la tête chauve et bosselée comme une voiture accidentée. On dirait qu'elle porte une cagoule de cuir, mais c'est sa face qui est comme ça. Les paupières de la créature sont retroussées, on pourrait croire qu'elle a enfourché une roquette pour

traverser l'Atlantique et qu'elle s'est pris le vent dans la gueule tout le long du voyage. Sa bouche est dépourvue de lèvres et un peu de travers, comme une lacération grotesque dans un visage qui n'en est pas vraiment un, et puis un de ses trous de nez est plus grand que l'autre, ce qui donne un effet à la fois comique et effrayant.

Les traits de la « fille » (si la créature est bien une femelle, c'est dur à dire) sont comme tirés vers l'arrière, complètement figés. Rien ne bouge, à la manière d'une espèce de masque en latex dont on ne peut changer l'expression qui lui a été assignée à l'usine. En toutes circonstances, et jusqu'à la fin de ses jours, l'horrible monstresse aura l'air à la fois surprise et horrifiée.

Elle se tourne vers sa mère, ou plutôt vers la mère de Sophie Laprunе.

— Tu peux partir, il faut que je me repose un peu. Va-t'en, j'te dis !

« La brûlée » avait pris son nouvel air habituel, à la fois surprise et horrifiée.

La maman de Sophie Laprunе éclate en sanglots, finalement, incapable de retenir ses larmes plus longtemps. Elle se lève et sort de la chambre, morveuse jusqu'au menton, et tire un mouchoir de sa manche.

Louise la regarde filer sans broncher, il faut lui laisser le temps d'absorber tout ça. Michel passait dans le coin et avait vu la scène à travers la grande vitrine. Il prend l'initiative de rattraper la mère pour parler un moment avec elle dans le corridor. La brûlée regarde ses lèvres remuer. Elle ne peut pas entendre ce qu'il dit, mais ça doit ressembler à « ne vous inquiétez pas madame, votre fille est forte, il faut prendre ça un jour à la fois, etc. »

La brûlée dépose le miroir sur la table près de son lit et se couche sur le côté en crevette, une position qu'elle arrive à tenir depuis peu et dans laquelle elle est capable de s'endormir en moins de trente secondes. La mère est encore en train de pleurer dans le corridor, en face du poste des infirmières. La brûlée se retourne pour ne plus la voir et finit par trouver le sommeil.

La créature se réveille au bout d'une heure. On a décidé qu'il était temps de la laisser sortir de son cube pour son premier bain. Elle prend conscience que son lit est mobile. Il faut croire qu'ici rien n'est fixe, sauf sa face. On utilise un système de courroies, relié à une sorte de grue pour les humains, afin de la sortir de son lit et de la déposer dans une baignoire en forme de cercueil.

La brûlée est immergée complètement, sauf le masque. Elle permet à l'eau d'entrer dans ses trous d'oreille. Tous les bruits disparaissent, sauf un grondement sourd qui raisonne dans sa tête. Elle ferme les yeux et se repasse la liste dans son esprit, ça devient une véritable obsession : l'ampicilline, la streptomycine et la céfalexine sont des antibiotiques à large spectre, on n'en est plus là. Il faut cibler davantage, cerner l'ennemi. La fosfomycine a eu raison de sa quatrième infection urinaire, mais n'a produit aucun effet sur ses poumons. Au troisième étage de l'hôpital, il y a des beaux garçons en sarrau qui observent les bactéries au microscope, pour voir si ça pousse. C'est comme ça qu'on lui a expliqué la chose. Une seule conclusion possible : la brûlée est fertile, elle arrive à faire pousser les bactéries et les bébés en même temps.

Josée Laframboise, quarante-cinq ans.

Profession : laveuse de brûlés.

On dirait bien que Josée n'a jamais appris à se maquiller comme une grande, sa face ressemble à un gâteau d'anniversaire. Il y a du bleu, du rose et même du jaune.

Elle frotte la brûlée partout sur le corps avec une espèce de grosse mitaine en guimauve. La brûlée voudrait pouvoir rester dans la grande cuve remplie d'eau tiède pour toujours. Il finirait sans doute par lui pousser une queue de poisson. Elle se dit qu'elle doit être assez dégueulasse à laver, mais Josée en a vu d'autres et ne semble pas impressionnée. Une brûlée nue, c'est un peu comme un dessin d'enfant de quatre ans : difficile de différencier le cul et la tête. Mais Josée la laveuse de brûlés sait ce qu'elle fait, apparemment elle vient de trouver le cul. Splish, splash.

Dans l'eau, la peau morte s'effiloche et fait des millions de petits filaments blancs qui scintillent et qui dansent au gré du courant, comme la neige qui tourbillonne et s'écrase au ralenti sur un village de Noël miniature dans une boule de verre. Ça a quelque chose de féérique. La brûlée se met à fredonner le minuit chrétien, même si le temps des Fêtes est passé depuis longtemps. Josée sourit. Pour la brûlée, arriver à chanter tient du miracle, parce qu'il s'en était fallu de peu pour qu'on lui fasse une trachéotomie, à cause de son œdème qui avait enflé, enflé, enflé. Heureusement qu'il n'est plus question de ça. Splish, splash.

La brûlé avait subi des brûlures au deuxième et au troisième degré sur plus de soixante pourcents de la surface de son corps. Les parties atteintes au deuxième degré, qui oscillent entre les teintes de rose et de pourpre, lui causent le plus de douleur, alors qu'elle n'éprouve absolument aucune sensation sur les zones touchées au troisième degré (généralement jaunâtres ou complètement blanches) parce que les terminaisons nerveuses ont été anéanties. La brûlée se voit nue pour la première fois et découvre peu à peu son nouveau corps.

Splash, splash.

7

Le printemps est arrivé et la brûlée devrait pouvoir sortir de l'hôpital dans quelques semaines. À force de s'entraîner dur tous les jours, elle a fini par recommencer à marcher. Elle peut même aller aux toilettes, à la condition bien sûr d'être accompagnée. La brûlée avance à pas de limace, c'est-à-dire en se traînant les pieds, mais c'est quand même mieux que de passer ses journées au lit. Elle n'est plus en chambre d'isolement et elle peut sortir comme elle veut pour faire des allers-retours dans le corridor qui longe le poste des infirmières. Parfois, elle doit s'appuyer au mur ou s'accrocher à une rampe pour ne pas tomber. À la voir comme ça, chancelante, le haut du corps

toujours un peu penché vers l'avant, avec son crâne chauve et tacheté, on pourrait facilement la confondre avec un vieil ivrogne qui sort d'une taverne.

Depuis que la brûlée n'est plus confinée à son cube de verre, elle a le droit de recevoir des visiteurs qui ne sont pas des membres de sa famille. Aujourd'hui, Catherine est venue la voir. Elle a pris l'habitude de s'arranger pour passer au moins deux fois par semaine.

Elle marche à ses côtés en la tenant par le bras, comme on aide un boiteux à traverser une intersection. La brûlée ne doit surtout pas tomber, son amie est au courant qu'il faut la tenir bien comme il faut.

Son ventre a maintenant la taille d'un melon. Sur elle, on dirait une bedaine de bière. Le nabot de la fille qu'elle était avant devrait voir le jour à la fin de l'été. La brûlée se préoccupe beaucoup moins du bébé que lorsqu'elle se considérait encore comme Sophie Lapruné, mais elle sait qu'elle ne pourra pas ignorer ce petit intrus bien longtemps. Pour l'instant, elle a d'autres chats à fouetter et ses exercices de physiothérapie la fatiguent énormément. Durant les dernières semaines, l'hôpital s'est transformé en véritable camp de travail :

Lève la jambe,

Plie le bras,

Penche-toi,

Va chercher,

Bon chien !

Elle déambule en jaquette bleue dans les corridors de l'hôpital. Avec Catherine, elle peut même se rendre jusqu'à la cafétéria pour s'acheter des petites coupes en plastique de Jell-O rouge. En ce moment, Catherine la laisse aller toute seule pour un petit bout. La brûlée passe devant et Catherine se met à rigoler en voyant les deux petites fesses plissées de son amie :

— On voit ton derrière, bébé !

La brûlée tente de refermer sa jaquette, mais avec ses doigts comme des saucisses calcinées, elle n'arrive pas à nouer le cordon.

— T'as l'intention de m'aider un jour ou tu vas juste continuer à rire de moi ?

Catherine s'exécute. Elle croise les cordons, fait un noeud pas trop serré et deux belles oreilles de lapin. La brûlée essaie de lui faire un clin d'œil pour dire merci, mais elle échoue à cause de ses paupières retroussées qui refusent maintenant d'agir indépendamment l'une de l'autre. Elle est obligée de dire merci avec sa bouche, l'air à la fois surprise et horrifiée, comme toujours :

— Merci, mais t'as mis tellement de temps que le concierge a pu voir mon cul en changeant le sac de la poubelle.

— Oh arrête, Sophie, il regardait même pas vers ici.

La brûlée commence à avoir mal aux articulations, elle fait demi-tour pour retourner à sa chambre. Tant pis pour le Jell-O rouge, ce sera pour une autre fois. Elle s'assoit sur son lit, péniblement.

Catherine l'aide à s'étendre et s'installe à côté d'elle, même si en théorie on n'est pas censé être deux là-dessus.

— J'ai croisé ton frère dans le stationnement.

— Oui, c'est lui qui s'occupe de Mario en attendant que je sorte d'ici. Il voulait savoir pourquoi il vomit tout le temps.

Le chat s'en était bien tiré. Il avait eu l'idée de génie de boxer une chandelle allumée à côté du lit de sa maîtresse, et c'est lui qui s'en était sorti indemne en courant se cacher derrière la toilette. La vie est injuste.

— Et qu'est-ce que tu vas faire, hum... après ?

— Je vais devoir aller vivre chez mes parents avec Mario pendant un moment, et ensuite on verra.

Catherine hésite à poser une question qui la tracasse depuis un bout de temps. Elle a pu se retenir jusqu'ici, mais là elle n'en peut plus :

— Et Émile, alors ? J'veux dire... t'es enceinte, quand même. Vous êtes toujours ensemble, non ? On dirait qu'il m'évite ces temps-ci, je sais pas du tout ce qui se passe avec lui.

— Pff. En ce qui me concerne, il est mort. Il est venu me voir à l'hôpital juste une fois... pour essayer de me convaincre de me faire avorter.

— T'as répondu quoi ?

— Si le bébé a survécu à l'incendie, à mon coma de trois jours et aux traitements, ça veut dire qu'il tient à la vie. Pas question de lui faire le coup de l'avortement.

8

La brûlée est maintenant enceinte de vingt-quatre semaines. Elle vient d'apprendre qu'elle allait obtenir son congé de l'hôpital, mais pas avant d'avoir survécu à sa dernière séance de physiothérapie.

Mélanie pourrait mettre KO n'importe quel homme normalement constitué d'un seul coup de poing. Elle est bâtie comme un semi-remorque et personne ne serait étonné d'apprendre qu'elle mange des enfants en salade au petit déjeuner. C'est la nouvelle physiothérapeute et elle est loin d'être commode.

— Allez, on plie les jambes ! Faut pas avoir peur, ça va pas déchirer.

On se croirait dans l'armée. La brûlée voudrait lui dire d'aller se faire cuire un œuf, mais elle a tellement peur de l'ogresse qu'elle prend son trou et ferme sa gueule, sauf quand c'est le temps de dire : « Chef, oui, chef ! »

Il faut travailler l'élasticité de la peau, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Ça tiraille, ça chauffe et ça picote, et même que parfois ça fait rudement mal. Il faut souffrir pour être élastique. Il arrive que la brûlée s'arrête pour souffler un peu, mais Mélanie a tendance à s'énerver lorsque sa patiente montre des signes de découragement.

— Bon ok, on recommence. Allez, debout.

— Je veux bien collaborer, sérieux, mais c'est comme si ma peau avait rétréci. Je me sens toute coincée !

Si les exercices de souplesse lui sont si difficiles, c'est que la brûlée à l'impression d'être prise dans un manteau de cuir trop petit. Elle n'arrive même plus à toucher ses orteils, et en plus avec son gros ventre, ça rend tous les exercices trois fois plus difficiles. Mais Mélanie a vu d'autres brûlées avant elle, ce n'est pas la première fois qu'elle entend cette chanson-là et elle n'a pas l'intention de se laisser attendrir.

— Un dernier effort et après je te laisse tranquille, promis juré sur la tête de mon chien. Tu peux faire ça pour moi ?

La brûlée pourrait pleurer de rage, mais elle se dit que ça ferait trop plaisir à Mélanie alors elle ravale sa boule de haine.

— Quelle race, ton chien ? Pitbull, j'imagine ?

— Non, shih tzu.

— Pff. Et son nom ?

— Céline.

Elle se redresse de peine et de misère, convaincue qu'elle est sur le point de mourir. Elle a l'impression que la peau sur le côté de ses cuisses risque de fendre à tout moment. Pourtant, tout ce qu'elle a à faire, c'est de ramasser le maudit ballon sans tomber et sans chialer.

— Céline ? Pour vrai ? Mon chat s'appelle Mario.

— On plie les genoux, allez !

Le problème, c'est qu'elle doit s'accroupir en gardant le dos droit et la tête haute. Pas question de se pencher simplement pour ramasser le ballon, comme le ferait une personne normale et non brutalisée.

— Céline pour Céline Dion ?

— Plie les genoux... dos droit !

La brûlée effleure la boule bleue du bout des doigts, il faut descendre encore un peu. Ça chauffe dans le bas du dos. Elle pianote sur le ballon pour le faire rouler un peu vers elle, c'est presque tricher. Elle finit par attraper la baballe. C'est la première fois qu'elle y parvient. Elle se relève tout doucement, le dos bien droit et les bras tendus devant elle. Elle guette la réaction de Mélanie. La brûlée a dans l'idée de lui lancer le ballon en plein visage pour lui aplatisir le nez si jamais elle se fait engueuler, mais heureusement Mélanie est enchantée.

Après ses exercices de physio, la brûlée doit monter au quatrième étage pour sa dernière séance en ergothérapie. Elle prend l'ascenseur avec une infirmière qui l'accompagne pour la forme. Comme elle se déplace maintenant avec beaucoup plus d'aisance, la brûlée sait très bien qu'elle pourrait se rendre à destination toute seule les yeux fermés, mais il faut respecter le protocole, même si elle connaît maintenant l'hôpital dans ses moindre recoins. Elle sait par exemple qu'elle peut couper à travers la buanderie pour se rendre à la cafétéria plus rapidement, et aussi qu'il vaut mieux éviter le sixième étage parce que c'est là que la morgue se trouve.

L'infirmière dépose le dossier médical dans un casier et attend que l'ergothérapeute vienne chercher la brûlée avant de retourner dans l'aile des grands brûlés.

La brûlée est préoccupée. C'est la dernière fois qu'elle vient ici et elle a le sentiment qu'on veut se débarrasser d'elle. Elle essaie de se mettre dans la peau de Sophie Laprune en posant la main à plat sur son ventre et en faisant des petits ronds, comme les mamans normales. Le bébé de Sophie gigote plus qu'à l'habitude, c'est sans doute les exercices de physio qui l'ont mis de mauvaise humeur. La brûlée sait depuis longtemps que ce sera une fille, mais elle n'a pas encore réussi à arrêter son choix sur un prénom. Même si elle a tendance à considérer le bébé comme un parasite qui vit dans son ventre, elle est pleinement consciente qu'elle va bien devoir lui donner un nom.

L'ergothérapeute du mercredi est un certain Jean-Simon Laplante.

— Hé Sophie, je croyais que tu m'aurais apporté un cadeau vu que c'est notre dernière rencontre.

— Pff. C'est toi qui devrais m'offrir un cadeau. T'aurais pu m'acheter des petits pyjamas de bébé, comme tout le monde.

Jean-Simon Laplante s'enferme avec elle dans une pièce qui a des allures de chambre d'enfant, à cause des objets colorés en plastique qui servent à exercer la dextérité. Le mur du fond est en miroir, et chaque fois qu'elle vient ici, la brûlée demande à son ergothérapeute si quelqu'un est posté derrière pour l'observer en prenant des notes. Jean-Simon lui répond toujours la même chose : qu'il n'y a personne derrière le miroir, que c'est juste un mur. L'idée, c'est qu'elle puisse se regarder travailler et voir ses défauts, sauf que la brûlée se positionne toujours de manière à ne pas voir son reflet.

Laplante s'assoit à côté d'elle. La brûlée doit ramasser des jetons de plastique sur une table en utilisant seulement ses doigts. Avec ses mains carbonisées, c'est un exercice difficile, mais elle

s'est améliorée grandement au cours des dernières semaines et maintenant, elle y parvient sans problème. Et c'est parce qu'elle a si bien progressé dernièrement – pas seulement en ergo, mais à tous les niveaux – qu'elle a fini par obtenir son congé de l'hôpital. Elle attendait ce moment depuis longtemps, elle devrait sans doute sauter de joie, mais elle se sent étrangement réticente à l'idée de partir.

La mère de Sophie Laprune va venir la chercher demain en fin d'après-midi, et dorénavant la brûlée sera suivie en cliniques externes par des nouveaux médecins et elle va devoir poursuivre ses exercices d'étirements dans un centre de réadaptation.

C'est rude, elle a l'impression de se faire mettre à la porte de chez elle.

Troisième partie : CUIR

1

La maison familiale est située sur le bord de l'eau, elle doit bien valoir un million maintenant. Les parents l'ont achetée dans les années quatre-vingt pour une bouchée de pain. Ils ont ajouté des arbres (deux chênes et un tilleul) et ils ont fait faire des travaux pour l'agrandir par la suite, parce qu'ils avaient dans l'idée de la remplir d'enfants. Au final, ils ont décidé de s'arrêter à deux, après Guillaume, parce que la petite Sophie passait son temps à le martyriser dans sa couchette quand les parents avaient le dos tourné. Le bébé était toujours couvert de bleus et d'égratignures, alors au lieu de continuer à agrandir la famille, les parents ont aménagé un bureau et une chambre d'invités avec les deux pièces qui restaient.

Et maintenant que les enfants sont grands et que le père s'est mis au jardinage, la maison est encore plus belle qu'avant. Lorsqu'on est dans la cour arrière, difficile de s'imaginer qu'un robineux (toujours le même) est sans doute posté à moins de cent mètres, au feu de circulation, secouant son vieux gobelet devant chaque auto qui s'arrête. Quand on médite dans le jardin, sur la balançoire, en regardant la rivière et les grandes tours à condos, au loin, du côté de Laval, on ne penserait jamais ça. Les parents disent que c'est comme un petit coin de campagne, avec tous les avantages de la ville, la proximité et tout.

L'ancienne chambre de Guillaume est au sous-sol. C'est là que la créature va se terrer, à présent, en attendant que les choses se placent et qu'elle trouve un sens à sa vie. C'est un bon endroit pour venir squatter, mais pour elle il n'est pas facile de monter et de descendre les escaliers, à cause de son ventre qui continue de gonfler comme une tumeur cancéreuse et de sa peau toute raide qui lui fait l'effet d'une combinaison de moto trop serrée.

Heureusement qu'il y a une toilette et une douche au sous-sol. Ça réduit considérablement les voyagements et ça lui permet de passer des journées entières cachée dans sa grotte, à l'abri des regards effrayés que la mère Laprunе lui lance lorsqu'elle la croise. Quand elle est au sous-sol, la brûlée ne se donne généralement pas la peine de mettre sa perruque. C'est pénible pour la mère de la voir comme ça, sans cheveux et sans oreilles, avec ses petits yeux bridés, sa peau tachetée et sa bouche en diagonale. La brûlée a remarqué que la mère Laprunе semble éprouver un malaise chaque fois qu'elle doit prononcer le nom « Sophie », sans doute parce qu'elle commence vraiment à se demander qui est cet étranger qui rôde au sous-sol pendant la nuit.

Pour elle, de se retrouver ici, dans la cave, avec tout le bric-à-brac, ça fait remonter des souvenirs de jeunesse, ou du moins les souvenirs de la fille d'avant. Guillaume habite avec son copain, maintenant, et le sous-sol est tout à elle. Elle peut bien arranger ça comme elle veut, déplacer le mobilier, repeindre en rose, abattre un mur, etc. Les parents lui donnent carte blanche. Ils ont acheté une commode en mélamine chez Ikea et l'ont descendue au sous-sol. C'est le père Laprunе qui s'est occupé tout seul de l'assemblage, à quatre pattes par terre. Pendant ce temps-là, la brûlée s'est tenue en retrait, un peu dans l'ombre, en attendant que le meuble soit fini d'être construit et que le père Laprunе se décide enfin à remonter à la surface.

Les vêtements de la brûlée sont déjà bien pliés dans les tiroirs. À gauche : t-shirts et pantalons de yoga. À droite : les sous-vêtements et les bas. Pour le reste (les blouses, les robes et les jeans), c'est rangé dans le placard de cèdre, avec l'air climatisé qui ne marche plus et les jeux de société.

La brûlée se débrouille pour croiser les parents le moins souvent possible, elle ne veut surtout pas entendre parler de leurs problèmes de couple. Le père dort sur le sofa, il a l'air d'une épave et ça fait pitié à voir. Finalement, ça n'a pas fonctionné avec sa nouvelle copine de quarante ans, celle pour qui il avait pris la décision de quitter sa vieille femme périmée. Au bout du compte, il a perdu

les deux, la jeune et la vieille. Il faut dire que c'était un pari risqué. La mère Laprunne ne lui adresse presque plus la parole, sauf pour les questions d'intendance ou pendant les parties de Monopoly pour régler les transactions. Il va bien falloir que l'un d'eux se décide à partir, sauf qu'évidemment les deux tiennent à garder la maison.

La mère n'appelle plus ses amies pour bavarder au téléphone, comme elle le faisait avant, sans doute parce qu'elle a honte de ses problèmes conjugaux... et de l'étrange individu qui dort dans la cave toute la journée. Et comme elle n'a plus personne avec qui discuter, elle a pris l'habitude de se parler toute seule en tournant en rond autour de l'îlot de la cuisine. Elle peut passer des après-midis à se raconter des histoires sans queue ni tête en faisant des tours ou en regardant son reflet dans la fenêtre au-dessus de l'évier. La brûlée arrive parfois à l'entendre caqueter à travers le plancher.

Le frère vient faire son tour de temps en temps, mais il pose beaucoup trop de questions et ça devient agressant. Il aurait dû devenir journaliste : « Ça fait encore mal quand tu pisses ? T'es capable de dormir sur le ventre ? Et pis c'est quand que tes cheveux vont repousser ? » Elle aurait juste envie de lui dire d'arrêter avec ses questions, mais la plupart du temps elle se contente de répondre bêtement jusqu'à ce qu'il se lasse.

Et maintenant, Guillaume essaie de faire croire à la brûlée qu'il a envie de passer du temps avec elle, comme s'ils étaient soudainement les meilleurs amis du monde. C'est sans doute les parents qui l'ont forcé. Il veut l'emmener au cinéma pour voir le dernier film de Takashi Miike. La brûlée fait semblant de considérer l'offre sérieusement, puis elle finit par dire non merci, comme toujours :

— T'as vu ma face ? C'est moi le film d'horreur.

— C'est pas un film d'horreur, niaiseuse, c'est un film de yakuza. Et de toute façon, personne va te regarder.

Mais la brûlée ne veut rien entendre :

— Laisse-moi tranquille. Retourne avec m'man dans la cuisine, je pense que je l'entends jouer avec les couteaux. Elle va pas très bien, ces temps-ci, il faut la surveiller.

Guillaume reste planté là, avec son air stupide, alors la brûlée se lève et va s'enfermer dans les toilettes, jusqu'à ce qu'il se décide enfin à retourner d'où il vient. Elle attend de l'entendre monter les marches avant de sortir de la salle de bain.

2

Mario est en train de se refaire une beauté sur la sécheuse, à grandes lapées rugueuses. Il s'interrompt un instant, figé, la patte en l'air et la langue encore à moitié sortie. Il observe sa maîtresse d'un œil suspicieux, hésite à se remettre au travail, comme s'il se doutait qu'elle avait encore une dent contre lui. Mais il ne faut surtout pas qu'il pense ça, alors elle essaie de le rassurer en lui caressant le coccyx. Il se cambre et pointe le derrière pour inciter sa maîtresse à le gratter un peu plus fort.

— Tu pouvais pas savoir, gros niaiseux. C'est pas ta faute.

— Mwaaaaah ! Mwaaah !

— Ben oui, je sais. Je t'aime aussi.

Elle a dans l'idée d'écouter de la musique, mais elle se rend compte qu'elle a oublié son cellulaire dans la cuisine. Comme elle n'a aucune envie de remonter le chercher, elle se met à fouiller dans la collection de cd du père, probablement la dernière personne au monde à acheter encore des « disques compacts », comme il dit. Il en a un mur plein, et quelques milliers rangés

dans des boîtes en dessous de l'escalier. Il refuse catégoriquement de s'en débarrasser pour passer à un format un peu plus actuel, même chose pour les vinyles paquetés dans les caisses de lait en plastique.

La brûlée examine les cd un par un en les faisant défiler avec son index qui a l'air d'une chique de babiche. Le père Lapruna a toujours été fan de jazz : Art Blakey & The Jazz Messengers, Ornette Coleman, Eric Dolphy, John Coltrane, Sonny Rollins, Miles Davis, The Dave Brubeck Quartet, Thelonious Monk, Charles Mingus, Wayne Shorter, etc.

Et le père Lapruna a toujours eu un faible pour les albums enregistrés devant public. Il dit que les albums studios sont souvent trop léchés et que ça donne ce qu'il appelle de la « musique de cubicule », avec des musiciens qui sont enregistrés individuellement mais qui font semblant de jouer ensemble. Apparemment, c'est le genre de chose qui se remarque assez facilement quand le mixage est mal fait. Donc pas étonnant de tomber sur B.B. King, *Live at the Regal*; James Brown, *Live at the Apollo*; Muddy Waters *At Newport 1960*; Keith Jarrett, *The Köln Concert*; Bill Evans Trio, *Sunday at the Village Vanguard*; ou encore *The Blues... A Real Summit Meeting*, avec Big Mama Thornton, Eddie Cleanhead, Jay McShaan et toute la clique du blues de ces années-là.

Elle fouille en ce moment dans ce que le père Lapruna appelle sans ironie sa section « Musique noire ». Son système de classement n'est pas sans faille, puisque Stevie Ray Vaughan, même s'il est blanc, s'est retrouvé dans « Musique noire » parce que la section « Blues » en est une sous-section. Elle prend le disque et l'insère entre Ritchie Valens et Buddy Holly, étant donné qu'ils sont morts dans un accident d'avion et que Stevie Ray s'est écrasé en hélicoptère... ça lui semble plus logique comme ça.

La brûlée n'arrive pas à dénicher quelque chose qui lui fait envie et elle finit par abandonner le projet. Elle commence à éventrer des boîtes de carton poussiéreuses pour voir ce qu'elle pourrait

y trouver. La première contient une bouilloire et un presse-agrumes électrique. Elle met ça de côté sans prendre la peine de remballer. Le contenu de la deuxième boîte est plus intéressant : des vieux albums de photos. Si elle était dans un roman, ce serait un peu cliché, mais comme c'est la vraie vie, ça n'a aucune importance. Elle tombe sur des photos des parents qui commencent à dater : « Juillet 1987 ». La mère porte une robe affreuse, bleu ciel avec des épaulettes. La brûlée passe à un autre album, parce qu'en fait, ce qu'elle veut voir, c'est la fillette.

Bingo ! « Sophie, trois ans. » La brûlée tourne les pages lentement, scrute chacune des photos : « Sophie et Guillaume, six et quatre ans. » On voit Guillaume avec ses petites dents pointues et sa casquette trop grande, assis sur un banc de parc. La jeune Sophie est plutôt mignonne sur son beau tricycle tout neuf. À cette époque, quand elle allait à l'épicerie avec ses parents, il arrivait qu'une vieille dame s'arrête devant elle et prenne un air attendri. Sophie Lapruné était une enfant adorable, et charmés par sa beauté juvénile, les gens pouvaient dire toutes sortes de choses, comme « elle va en briser, des coeurs », ou encore « on dirait un petit ange », etc. Aujourd'hui, la brûlée sait que personne ne dirait qu'elle ressemble à un ange.

Regarder toutes ces photos commence à lui donner la nausée : des oncles et des tantes qu'elle n'a pas vus depuis au moins dix ans, des parents qu'elle a du mal à reconnaître, une petite fille qui sans le savoir allait finir par... elle préfère ne pas y penser. Elle remet les albums de photos à leur place et file à la salle de bain pour se crêmer la figure avec sa pommade aux enzymes protéolytiques.

Le miroir au-dessus du lavabo ne lui fera pas de cadeau, mais la brûlée commence à avoir l'habitude. Les miroirs sont ses pires ennemis et ce n'est sans doute pas près de changer. Si ça suinte autour des cicatrices ou que des nouvelles crevasses apparaissent, c'est mauvais signe. Le dermatologue lui a dit de guetter tous les petits changements qui pourraient survenir. L'air à la fois

surprise et horrifiée (sa figure est à jamais figée dans cette expression), elle examine attentivement son visage nécrosé. Ça lui rappelle soudainement un vieux numéro d'humour de Richard Pryor. Elle entend clairement la voix du comédien dans sa tête, comme s'il s'adressait à elle personnellement :

« Hold on, bitch... Who the fuck is you !? »

En ce moment, la brûlée ne saurait répondre à cette question.

Tiens... ça bouge dans son ventre.

3

Après avoir passé des semaines à végéter dans le sous-sol des parents, la brûlée a décidé de reprendre le travail à temps partiel pour éviter de devenir complètement folle. Elle est au courant que le salon de coiffure, avec les produits chimiques et tout, ce n'est pas l'environnement idéal pour elle et le bébé de Sophie, mais elle se dit qu'au pire sa fille... ou plutôt la fille de Sophie, sera seulement un peu plus petite que les autres enfants de sa classe, ce qui n'est pas la fin du monde. Ce qui compte en ce moment, c'est de faire quelque chose de sa peau tout en mettant un peu d'argent de côté, même si elle sait que les parents vont continuer de la soutenir financièrement après l'accouchement.

Elle est arrivée au salon de coiffure un peu en avance. Tout le monde est venu la voir, avec des bons mots et des petits cadeaux à dix piasses pour montrer qu'ils étaient contents qu'elle soit de retour. Même Manon, la grande boss, lui a offert une boîte de Ferrero Rocher et une carte achetée à la pharmacie, sur laquelle on peut lire « Guéris vite », ou quelque chose dans ce goût-là, avec une image de petit chien la patte dans le plâtre.

Jean-François, le seul coiffeur dans la place, enroule son grand bras autour des épaules de la brûlée.

— C'est pas si mal, ta perruque, on dirait des vrais cheveux.

— Ok, mais t'as vu ma face ? Les clients vont partir en courant.

Catherine arrive à la rescousse :

— Attends, Sophie, il faut juste que tu trouves une façon de tirer avantage de ça. Tu pourrais t'imaginer que t'es une héroïne de bande dessinée.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Bah oui, t'as qu'à te dire que l'incendie t'a donné des super pouvoirs. Il faut qu'on te trouve un nom de super héroïne !

— Pff. C'est n'importe quoi.

Nicole la shampouineuse est visiblement mal à l'aise. De toute évidence, cette conversation ne l'amuse pas du tout. Elle retourne à son balai, tandis que Manon baisse les yeux et fait semblant de consulter la liste des rendez-vous de la journée pour ne pas se sentir obligée de prendre part à ce délitre sordide.

Jean-François refuse de lâcher le sujet, son cerveau est en ébullition :

— J'ai trouvé : La fille flambée ! Ou Flambette ! Oui, c'est ça, Flambette c'est pas mal.

Catherine n'est pas tout à fait convaincue, la brûlée encore moins.

— Beurk non ! Flambette c'est pourri. C'est à moi de trouver mon nom de super héroïne, et j'ai une bien meilleure idée : L'incroyable femme brûlée ! Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Jean-François et Catherine se regardent, les yeux en boules de quilles.

— Génial ! J'aurais pas pu trouver mieux.

— Oh oui, c'est parfait ! Wouhou !

Les joyeux drilles se félicitent en se tapant dans les mains. La brûlée éprouve un étrange sentiment de toute puissance. L'incroyable femme brûlée... il faut admettre que ça a du panache, pour une héroïne de bande dessinée. Peu à peu, le scénario prend forme dans sa tête :

Une jeune coiffeuse, grande brûlée et enceinte comme une huître, échappe à la mort et pétrifie les malfaiteurs juste en enlevant sa perruque. Devant sa laideur, les bandits se sauvent à travers la nuit. Le chef des méchants, dans l'histoire, c'est son ex, et elle finit par l'assassiner à grands coups de ciseaux dans la gorge. Ça pisse le sang et à la fin tout le monde est content. Point final. La brûlée est satisfaite, Stan Lee peut aller se rhabiller.

Bon, assez rigolé. L'heure tourne, il faut penser à se préparer. La brûlée se gratte l'aisselle nerveusement en attendant sa toute première cliente de sa toute première journée de travail depuis qu'elle est sortie de l'hôpital. Nicole lui apporte un café pour l'aider à se détendre.

— Tiens, ma belle. Relaxe, ça va bien se passer.

— Ah ouais ? T'as vu qui c'est, ma cliente ? Madame Poitras... la vieille salope !

— Arrête, tu sais bien qu'elle est pas méchante.

Madame Poitras finit par arriver, avec vingt-deux minutes de retard. La brûlée lui dit bonjour comment ça va et l'invite à poser son squelettique fessier sur le trône. Poitras ne la reconnaît pas, elle va mettre un certain temps à saisir la situation. Instinctivement, elle porte la main à sa jugulaire... est-ce qu'on va vraiment permettre à cette étrange créature de s'approcher d'elle avec une paire de ciseaux à la main ?

Elle ignore tout de ce qui était arrivé à Sophie. En ce moment, elle n'est certainement pas préparée à voir ça.

— Mais... c'est avec Sophie que j'ai rendez-vous. Je pensais qu'elle recommençait aujourd'hui.

— Hum, c'est moi, madame Poitras.

La brûlée ne croit pas vraiment qu'elle est encore Sophie Laprune, mais il faut bien qu'elle dise ça pour simplifier les choses. Madame Poitras incline un peu la tête en plissant les yeux...

— Oh...

La brûlée lui enlève ses lunettes et lui dépose un tablier sur le corps.

— Oui, ce qui arrive... c'est que j'ai eu un petit accident.

Madame Poitras semble se demander à quel « petit accident » elle fait référence... les horribles brûlures qui l'ont complètement défigurée ou le ventre de femme enceinte ?

— Ah oui, ça aussi... En fait, c'est deux petits accidents séparés qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre.

Madame Poitras s'attend sans doute à un récit détaillé, mais la brûlée n'a pas envie de se mettre à lui raconter. Elle se positionne derrière la tête frisée et commence à enrouler des bigoudis dans les cheveux de madame Poitras. Elle préfère appliquer la teinture après la permanente parce que sinon ça risquerait de changer un peu la coloration, mais Catherine a toujours fait l'inverse et elle dit qu'elle n'a jamais eu de problème.

Le miroir, serti de petites lumières pour donner un style « cabaret », présente un spectacle grotesque : une grande brûlée défigurée qui refait une beauté à une femme de quatre-vingt-huit ans qui refuse de vieillir. C'est le fameux cordonnier mal chaussé, à la puissance dix, le dentiste aux dents pourries, etc. La scène est cadée bien serrée. La brûlée a l'impression d'être exposée au musée des horreurs. Les autres clients, et même ses collègues de travail, jettent un petit regard furtif de temps en temps. Le tableau est saisissant. La brûlée se sent comme la pièce de résistance dans un *freak show* du début du siècle, avec la fillette moustachue, les jumeaux siamois et

l'homme-loup. Son nom d'artiste serait sans doute « la femme de cuir », ou quelque chose comme ça.

Pour une fois, madame Poitras n'a rien à dire. Pas la moindre question indiscrete sur sa vie amoureuse. La brûlée s'attend au moins à se faire demander qui est le père du bébé... mais non, rien. Silence total. Madame Poitras donnerait sans doute n'importe quoi pour être ailleurs. En tout cas, on ne la reverra probablement jamais ici. Elle n'ose même pas se regarder dans le miroir, de peur de croiser le regard perpétuellement ahuri de la brûlée. Elle garde les yeux baissés et gratouille les taches brunes sur ses vieilles mains blanches, presque bleues.

4

Les centres commerciaux lui donnent envie de fondre, littéralement. Elle voudrait être capable de se liquéfier pour disparaître dans les craques du plancher quand elle ne peut plus supporter les regards perturbés qui passent de son visage à son ventre, à son visage, à son ventre. Elle a le sentiment de pouvoir lire dans les pensées des gens, qui se demandent sans doute dans quel ordre les choses ont bien pu se produire. L'œuf ou la poule ? Une femme enceinte ne peut pas brûler comme ça sans perdre son bébé. Mais d'un autre côté, qui aurait envie d'avoir un enfant avec une pareille abomination ?

Des enfants la pointent du doigt en rigolant :

« Hi hi ! Regarde maman, c'est comme dans *Walking Dead* ! »

Ils placent leurs petites mains en forme de pistolet et font semblant de lui tirer dessus. Un des garçons, plus téméraire que les autres, s'approche à moins d'un mètre de la brûlée et pointe un gun imaginaire sur son gros ventre :

— Piou ! Piou ! T'es morte, maudite zombie, et ton bébé aussi ! Couche-toi par terre !

Elle aurait envie de lui donner une bonne claque derrière la tête, mais il doit avoir à peu près six ou sept ans alors elle choisit une approche un peu plus diplomatique :

— Il faut viser la tête, p’tit trou d’cul.

Le pauvre garçon ne s’attendait pas à se faire parler comme ça par une grande personne. Il retourne se réfugier dans les jupons de sa maman, qui fait semblant de n’avoir rien vu de tout ça alors qu’elle est probablement toute retournée.

La brûlée se rend compte qu’il lui sera impossible de ne pas attirer l’attention sur son visage gratiné. À côté d’elle, même les pires laiderons pourraient passer pour des mannequins. Sa perruque et ses grosses lunettes fumées n’arrivent pas à masquer l’ensemble des dégâts.

Elle va devoir se concentrer sur sa mission pour en finir au plus vite : trouver un maillot de bain pour aller à la plage samedi prochain avec Catherine. L’idée lui semble totalement absurde, mais elle ira quand même, parce que Catherine l’a convaincue qu’elle ne devait surtout pas s’empêcher de vivre. Si la brûlée a bien compris le conseil de son amie, il faut qu’elle se remette à faire les activités qui plaisaient à Sophie Laprune, comme pour faire semblant d’être encore elle.

Elle entre dans une boutique de maillots de bain, presque sur la pointe des pieds. Les vendeuses ont décidé de faire jouer les Beach Boys. La brûlée ne peut pas s’empêcher de penser que ça aurait eu plus de sens si elles avaient choisi l’album *Surfin’ U.S.A.*, ou à la limite *Summer Days*, sauf qu’au lieu de ça elles ont opté pour *Pet Sounds*, qui se trouve à être le disque le moins « beach » du groupe, et aussi le moins « boys », si on considère que c’est pratiquement un projet solo du chanteur... qui à cette époque était carrément dépressif :

Sometimes I feel very sad

Sometimes I feel very saaaaaaad

I guess I just wasn’t made for these tiiiiimes

La brûlée secoue la tête. « Vous pensez vraiment que les lamentations de Brian Wilson vont me donner envie d'acheter un bikini ici ? »

Elle s'avance vers une des vendeuses, qui pour le moment lui tourne le dos :

— Excusez-moi, j'ai besoin d'un maillot de bain... quelque chose de pas trop sexy et qui fait pour une femme enceinte, genre moi.

En disant ça, elle pointe son abdomen, gonflé comme un ballon de plage.

La jeune vendeuse se retourne et recule d'un pas en voyant la brûlée. Elle jette un œil sur son ventre, puis sur son visage, puis encore sur son ventre. Elle rougit, regarde à gauche et à droite, comme pour essayer de voir où sont planquées les caméras cachées. Elle essaie de se ressaisir, dans sa tête elle se dit sans doute « ça va aller, j'ai même pas peur », mais en vrai elle dit :

— On a seulement des maillots deux pièces, euh... madame.

— Oui, oui. C'est bien ce que je veux.

— Oh. Je pensais que pour le ventre...

— Bah, non. Il faut que ça respire.

La jolie vendeuse, bronzée comme une cenne noire, se retourne vers les présentoirs pour aller cueillir deux ou trois modèles de maillots qui seraient susceptibles de faire l'affaire. Elle murmure quelque chose à l'oreille de sa collègue, une splendide blonde au corps parfait. Les deux filles regardent la brûlée du coin de l'œil en chuchotant. Une troisième employée vient les rejoindre pour y mettre son grain de sel. Elle jette un bref regard en direction de la brûlée mais se retourne aussitôt en constatant que la créature est aussi en train de les observer. Tout le monde est mal à l'aise, les trois vendeuses rougissent et finissent par pouffer de rire en même temps.

La brûlée fixe la jeune femme qui s'occupait d'elle en plein dans les yeux, sans broncher. La fille ne rit plus, maintenant, on dirait même qu'elle est sur le point de fondre en larmes. La brûlée

ne se réjouit pas du malaise de la pauvre fille, son message est passé et elle commence à avoir le sentiment d'être en train de torturer un petit animal. Elle sort de la boutique sans avoir acheté de maillot de bain. Tant pis, elle n'aura qu'à aller ailleurs.

Son cellulaire se met à vibrer dans son sac à main. Elle répond :

— Salut m'man.

La mère de Sophie sanglote à l'autre bout de la ligne. La brûlée a du mal à décoder ce qu'elle essaie de lui dire, mais elle finit par comprendre que le grand-père de Sophie a fait une crise cardiaque et qu'il est tombé raide mort sur le plancher de la cafétéria de la résidence pour personnes âgées où il résidait. Les ambulanciers n'ont rien pu faire pour le sauver. Il avait quatre-vingt-cinq ans.

5

Il fait beau soleil, les deux grands stationnements sont presque pleins. Catherine est en train d'enfiler son maillot de bain, cachée entre deux voitures.

— Je suis désolée de pas avoir pu venir, j'veux dire... pour ton grand-père.

— C'est pas grave, je le voyais juste une ou deux fois par année. Et en plus, c'était les pires funérailles de ma vie, t'aurais pas aimé ça. Ma mère a fait jouer du Diana Ross, mais c'est pas vraiment de la musique d'enterrement. Ça donne juste envie de danser.

— Diana quoi ?

Catherine commence à se pétrir les cuisses et les bras pour faire pénétrer la crème solaire. La brûlée ramasse son sac de sport et la petite glacière avec les Red Bull.

— Elle aurait pu au moins choisir un vrai album, mais elle connaît tellement rien qu'elle a pris un *Greatest Hits*. Elle doit bien être au courant que les maudites compilations, c'est presque toujours de la merde. Ça m'étonne que mon père ait rien dit.

— Je croyais que tes parents voulaient se séparer. Qu'est-ce que ton père faisait là ?

La brûlée ne se donne pas la peine d'essayer de répondre à cette question, elle n'a aucune envie de parler des problèmes conjugaux des parents de Sophie, ni même d'y penser.

Le mois de juin tire à sa fin, elle devrait accoucher dans quatre semaines. La sortie à la plage avec Catherine avait été repoussée de quelques jours, à cause du décès soudain du grand-père de Sophie, mais les deux amies s'étaient promis qu'elles viendraient. Elles ont conduit jusqu'à Oka juste pour le plaisir de se prélasser quelques heures dans le sable blond et les mégots de cigarettes.

Catherine étend une couverture pendant que la brûlée sort les rafraîchissements. Il y a beaucoup de monde sur la plage, mais les filles ont réussi à se trouver un endroit tranquille, loin des enfants qui jouent au frisbee. Elles s'installent sur la couverture et plantent leurs orteils dans le sable.

— Est-ce que t'as pleuré ?

— Pas une maudite larme, j'avais piqué un verre de vin en cachette et on dirait que l'alcool m'a mise de bonne humeur.

— Oh, Sophie, tu devrais pas boire avec un bébé dans...

— Merci pour le conseil, docteure Catherine, mais c'était juste une fois. Et de toute façon, je suis certaine que ça changera rien.

Catherine porte un petit bikini sexy qui met ses gros seins en valeur, mais la brûlée est restée tout habillée, avec un chandail à capuchon et un gros jean de maternité à pattes longues. Le soleil tape fort. Il doit faire à peu près 30 degrés.

— T'es sérieuse, tu vas rester comme ça ? T'as pas de maillot en dessous de tes vêtements ?

— J'ai pas besoin de me déshabiller pour profiter de la plage, je suis très bien merci.

— Tout le monde s'en fout, de tes brûlures. T'as l'air encore plus folle si tu restes habillée comme ça.

La brûlée se tourne vers Catherine et fait semblant de la gifler, juste pour rire. Catherine porte la main à son nez pour faire comme pour vérifier si elle saigne (elle avait fait partie de la ligue d'impro de son école secondaire). Les deux filles éclatent de rire en même temps.

La brûlée se redresse brusquement, l'air à la fois surprise et horrifiée, comme toujours.

— Sophie ? Ça va pas ?

La brûlée pose les mains à plat sur son ventre.

— Oui, oui. Touche ma bedaine.

Catherine met sa main sur le ventre de la brûlée.

— Je sens rien du tout.

La brûlée attrape la main de son amie et la positionne au bon endroit.

— Regarde, Lola est en train de se retourner. Tu la sens, maintenant ?

Le visage de Catherine s'illumine. Elle soulève le chandail de la brûlée et appuie délicatement le côté de son visage sur le gros ventre couvert de cicatrices.

— Bonjour, Lola Lapruné. C'est ta tante Catherine qui parle. Tu m'entends ? Un, deux... test. Ouane, tou.

La brûlée a l'impression d'avoir été frappée par la foudre. Elle vient d'être réveillée par une contraction au milieu de la nuit. Le bébé sera à terme, tout va bien... à part que la brûlée est

complètement seule dans son nouvel appartement. Son premier réflexe est d'appeler Catherine pour qu'elle vienne la chercher en voiture. Elle ne pense même pas à ses parents.

La brûlée arrive à l'hôpital avec Catherine, demande les directions pour se rendre à la maternité à un agent de sécurité. Ça presse ! Elle a perdu les eaux dans la voiture de Catherine et maintenant son pantalon est tout mouillé. On lui dit de prendre l'ascenseur au bout du couloir, monter au troisième, tourner à gauche, etc. C'est beaucoup trop compliqué, il devrait y avoir un accès plus direct.

Les filles finissent par trouver leur chemin. Elles se présentent à la réception, toutes deux en état de panique. Catherine explique la situation à la jeune femme derrière le comptoir, qui dépose sereinement son cellulaire à côté du clavier de son ordinateur, en prenant bien soin de ne surtout pas fermer sa page Facebook.

— Carte d'assurance maladie, s'il vous plaît.

La brûlée se tâte les cuisses... Sa carte-soleil est dans son portefeuille, qui est dans son sac à main, qui est resté dans la voiture de Catherine.

— J'ai pas ça. J'ai pas ma carte. Je vais accoucher. Je vais accoucher !

— Votre nom ?

La brûlée se fige. Elle doit bien avoir un nom, mais ça ne lui vient pas pour l'instant et c'est Catherine qui finit par répondre à sa place.

— Elle s'appelle Sophie Lapruné. Est-ce qu'on pourrait avoir une chambre, maintenant ? Je pense qu'elle est sur le point de...

— Oui, oui, ça vient.

Une infirmière accompagne la brûlée jusqu'à la salle d'accouchement numéro 4 et l'aide à s'installer sur le lit. Elle se tourne vers Catherine.

— Est-ce que c'est vous qui allez rester avec elle pour l'accouchement ?

Catherine regarde la brûlée.

— Il faut que j'appelle le papa. Je sais pas... oui... peut-être que je vais rester.

La brûlée s'accroche à son bras.

— Reste avec moi, Catherine. Je veux pas être toute seule.

— T'es pas toute seule, niaiseuse. Je vais nulle part.

Une nouvelle infirmière entre dans la chambre, une grande blonde qui doit mesurer deux mètres.

La brûlée vient d'être secouée par une autre contraction et elle n'est pas en mesure de parler pour l'instant, alors l'infirmière s'adresse directement à Catherine :

— Est-ce qu'elle prend des médicaments ?

Catherine regarde la brûlée, haletante, la gueule ouverte.

— Empracet, mais je sais pas si elle a une prescription ou si elle a piqué ça à sa mère.

L'infirmière lève les yeux au ciel.

— Bah... c'est juste du Tylenol mélangé avec de la codéine.

Elle se donne tout de même la peine de le noter. Catherine hésite un moment avant d'ajouter :

— Hum... je sais qu'elle a consommé de l'alcool, aussi. Il y a environ deux jours de ça.

La grande blonde hausse les épaules, affichant une espèce de moue blasée, comme pour dire :

« Qu'est-ce que vous voulez j'y fasse ? »

Le médecin en obstétrique vient faire son tour.

— Je suis le docteur Mourira, l'infirmière va venir vous mettre un cathéter sur la main.

Catherine prend un air incrédule :

— Hein ? Mourira ?

— Oh, Catherine... ta gueule.

Catherine ferme le rideau pour aider son amie à se déshabiller et enfiler sa jaquette d'accouchement.

— Tu veux vraiment pas que j'appelle Émile ?

Une autre contraction. La brûlée s'enroule sur elle-même en se tordant de douleur. Elle rassemble toutes ses énergies pour répondre à Catherine de façon concise et claire, afin de régler la question une fois pour toutes.

— Non. Pas Émile. C'est toi que je veux, Catherine. Reste avec moi.

Catherine range son téléphone dans son sac à main.

— Bon ok, c'est toi qui décides. Relaxe, merde.

La grande infirmière revient dans la chambre, accompagnée du docteur Mourira. Elle tire le rideau coulissant et colle un capteur sur le ventre de la brûlée pour mesurer les battements cardiaques du bébé. Elle allume le moniteur et brandit le pouce en entendant les petites pulsations rapides.

— C'est bon, ça marche. Écoutez...

L'anesthésiste arrive avec tout le matériel nécessaire pour la péridurale. Il pose une panoplie de questions à la brûlée sur son état de santé, ses antécédents familiaux, etc. On lui installe un cathéter sur la main et la brûlée se couche sur le côté. On lui demande de se mettre le dos rond et de rester parfaitement immobile. Au moment de l'injection, elle ressent une décharge électrique dans le bas de son dos.

— Voilà, c'est fini. Vous avez très bien fait ça.

On aide la brûlée à se remettre sur le dos et l'infirmière prend ses signes vitaux pour la quatrième fois depuis qu'elle est arrivée.

Le docteur Mourira enfile des gants stériles pendant qu'un médecin résident aide la brûlée à mettre ses pieds dans les étriers.

— J'ai peur, Catherine. J'ai encore mal, je pense que la péridurale marche pas.

Docteur Mourira met ses doigts dans le vagin de la brûlée, sans demander la permission. Le col de l'utérus est dilaté à six centimètres, les contractions vont commencer à se rapprocher.

Et maintenant il y a plus de six heures qu'elles sont arrivées à l'hôpital. La brûlée pousse de toutes ses forces depuis déjà un bon bout de temps. À un moment, sa perruque dégringole sur ses épaules et s'échoue à côté du lit, mais c'est à peine si elle s'en aperçoit. La grande infirmière est en charge des encouragements : « Pousse ! Pousse ! Pousse ! »

Catherine attrape la main de la brûlée.

— Continue de pousser, Sophie. C'est bientôt fini... enfin, je pense.

La crâne chauve de la brûlée est couvert de transpiration. Elle prend une petite pause entre deux poussées.

— Oh Catherine... j'ai peur. Je pense pas que je vais être une bonne mère. Je comprends même pas ce qui m'arrive.

Et la brûlée se remet à pousser, pousser, pousser... Catherine grimace comme si elle avait mal pour elle, et même si elle a horreur du sang, elle décide de jeter un petit coup d'œil pour voir comment les choses progressent. Elle incline un peu la tête aperçoit le dessus du crâne du bébé, avec ses petits cheveux mouillés, l'espèce de crème blanche, et tout. Le teint de Catherine passe au vert et une des deux infirmières lui apporte une débarbouillette mouillée avec un verre d'eau. Elle n'aurait jamais dû regarder dans le contenant en plastique bleu qui sert à recueillir le sang et les selles de la brûlée, c'était trop pour elle.

— Je pense que je vais m'évanouir, est-ce que je peux m'étendre quelque part ?

Personne n'entend Catherine parce que la brûlée s'est remise à crier, et en plus la grande infirmière gueule aussi fort qu'elle :

— On pousse ! On pousse ! On souffle ! On souffle !

On se croirait dans une maison de fous, ça donne mal à la tête. Catherine se lève et titube vers la porte, elle a besoin de prendre un peu l'air.

Lorsqu'elle finit par revenir dans la salle d'accouchement, la tempête est passée. Tout est maintenant beaucoup plus calme. Lola est couchée sur ma poitrine, elle tétouille mon sein avec sa petite bouche en cœur.

Un grand sourire se dessine dans le visage de Catherine. Elle s'approche doucement et s'assoit sur mon lit.

— Oh, Sophie... elle est belle !

— Tu peux la toucher, vas-y.

Catherine approche sa main lentement et Lola referme son petit poing sur le doigt de géante.

— Hi, hi ! Elle veut plus me lâcher ! Laisse-moi partir, espèce de voleuse de doigt.

— Je pense qu'elle essaie de te demander si tu voudrais être sa marraine, Catherine.

Lola me regarde fixement et j'arrive à voir mon reflet dans ses yeux, comme dans deux minuscules miroirs. En tout petit, comme ça, j'ai l'air d'une personne tout à fait normale. Je n'arrive même plus à distinguer mes brûlures, les nécroses et mes paupières retroussées. Je m'approche encore un peu pour mieux voir mon reflet.

Je connais cette jeune femme...

PARTIE III – LIEN

Mon texte de création se veut une réécriture moderne du personnage de Peggy Sue Ohara, la jeune coiffeuse qui meurt brûlée vive dans *Music-Hall !* Ma démarche est en partie inspirée du roman *Meursault, contre-enquête* de Kamel Daoud, qui donne une voix à l'arabe anonyme du célèbre roman d'Albert Camus, *L'Étranger*. Outre leur profession, le personnage principal de mon texte et Peggy Sue ont en commun qu'elles subissent de graves brûlures lors d'un incendie déclenché accidentellement dans leur chambre. Dans *Music-Hall !*, Peggy Sue est un personnage secondaire qui meurt au milieu du roman et qui n'existe qu'en fonction de ses relations avec deux personnages masculins (Xavier et Lazare), alors que dans mon texte, Sophie Laprune est le personnage principal, elle survit à l'incendie et le récit est présenté entièrement selon son point de vue. Ainsi, « La femme de cuir » offre un contrepoint au roman de Soucy en présentant une version alternative et contemporaine de la destinée d'une grande brûlée.

Ce projet en écriture littéraire est complémentaire au volet critique du mémoire. Dans le texte de critique, la monstruosité est analysée comme figure du handicap, alors que dans le texte de création, la jeune coiffeuse défigurée incarne la figure du monstre. En somme, la monstruosité et le corps défaillant sont abordés dans les deux volets sous des angles opposés.

Les jeux de miroir traversent les deux parties de mon mémoire, m'incitant à convoquer la conception freudienne de l'inquiétante étrangeté et à me pencher sur le double comme source d'angoisse dans la partie critique. L'inquiétante étrangeté et l'angoisse liée au double imprègnent aussi « La femme de cuir ». En effet, Sophie ne parvient pas à se reconnaître lorsqu'elle voit son visage défiguré pour la première fois, après le retrait de ses pansements. Cette scène fait d'une part écho au moment où dans *Music-Hall !* Xavier voit son reflet dans une vitrine et pense être face à

un autre jeune homme, mais se veut aussi un hommage à un passage du roman *The Bell Jar* de Sylvia Plath, de par le changement narratif et l'événement qui y est décrit⁶⁵.

Si Xavier enquête sur son identité, dont il n'arrive pas à reconstituer un souvenir clair et cohérent, Sophie se défait d'une identité dont elle se souvient clairement, mais qui ne correspond plus à ce qu'elle considère être devenue, provoquant un basculement narratif de la première à la troisième personne au milieu du texte. En effet, à partir du moment où elle se voit pour la première fois après l'incendie, Sophie parle d'elle-même comme s'il s'agissait d'une autre personne, qu'elle désigne comme « la brûlée ».

Ainsi, Sophie expérimente une seconde fois le « stade du miroir » de Lacan, où, comme nous l'avons vu dans le volet critique, « l'enfant pense le "je" pour la première fois en relation à une image qui le représente⁶⁶ ». Or, elle vit le processus d'identification de manière inversée, puisque plutôt que de produire un effet de correspondance, la vue de son reflet fait en sorte qu'elle se dissocie de sa propre image. Et si le stade du miroir est, dans le développement normal, une expérience heureuse, puisque « l'enfant découvre que c'est lui dans le miroir et cette découverte est une source de joie⁶⁷ », dans « La femme de cuir » ce moment ne participe pas à la construction de l'identité mais bien à la déconstruction de celle-ci, et par conséquent plutôt que d'être une expérience de joie intense elle est au contraire très douloureuse.

Le volet critique de mon mémoire m'a aussi emmené à explorer les travaux de Van Gennep sur les rites de passage, plus spécifiquement la notion de liminalité, puisque Xavier, en tant qu'être indéfini, ne peut franchir les seuils associés au développement normal de l'humain. Dans mon

⁶⁵ « At first I didn't see what the trouble was. It wasn't a mirror at all, but a picture. You couldn't tell whether the person in the picture was a man or a woman, because their hair was shaved off and sprouted in bristly chicken-feather tufts all over their head » *The Bell Jar*, p. 168.

⁶⁶ BAILLY, Lionel. « Les bébés pensent-ils ? » p. 6.

⁶⁷ *Ibid*, p. 7.

texte de création, Sophie Laprunе se trouve aussi en situation intermédiaire. Premièrement, son corps brûlé la pousse à remettre en question d'une part sa qualité d'être humain, puisqu'elle se voit comme un monstre, mais aussi sa pleine appartenance au genre féminin, par exemple lorsqu'elle affirme qu'il est difficile de dire si la créature est véritablement « une femelle », ou encore que ce qu'elle voit n'a « rien à voir avec un corps de femme ». De plus, après sa sortie de l'hôpital elle habite un moment dans la maison de ses parents sans travailler, perdant ainsi temporairement son identité d'adulte autonome.

La situation liminaire de Sophie interroge aussi sa façon d'aborder la maternité. Bien qu'elle soit enceinte, qu'elle en ressente les symptômes et qu'elle puisse observer son ventre qui grossit, elle ne parvient pas à se percevoir comme une mère, puisque le bébé a été conçu avant l'incendie, donc avant qu'elle ne se dissocie de Sophie Laprunе pour devenir « la brûlée ». Le bébé n'est donc pas le sien, par conséquent elle le considère davantage comme un « parasite » et adopte parfois des comportements nuisibles pour la santé de l'enfant, comme boire de l'alcool. Et si Xavier vient au monde sans jamais avoir été dans le corps d'une mère, la brûlée advient à l'existence avec en son ventre un embryon qui lui préexiste. Pour le dire autrement, elle « naît enceinte », renversant elle aussi, de manière purement fantasmée, la chronologie biologique habituelle du cycle de la reproduction.

La frayeur qu'inspire le corps monstrueux est un thème commun aux deux parties de mon mémoire. Dans le roman de Soucy, Xavier est lui-même terrifié par son corps et refuse d'exposer sa monstruosité au monde extérieur. Ainsi, Xavier est tout autant effrayé par les autres que par lui-même. Par renversement des conventions, le monstre soucien est celui qui a peur, davantage que ceux qui sont exposés à sa vue. Dans « La femme de cuir », les brûlures de Sophie provoquent une crainte irrationnelle chez ceux qui y sont exposés, notamment dans la scène où madame Poitras

est tétonisée devant le miroir alors qu'elle se fait coiffer par Sophie. À l'inverse de Xavier, terrifié à la fois par le regard des autres et par son propre corps qui se dégrade au fil du récit, Sophie est dans un processus de guérison.

Dans mon texte de critique, j'ai aussi discuté de la matérialité du corps rafistolé de Xavier. Non seulement est-il « construit » à partir de pièces de cadavres, mais nous avons aussi vu que des objets entrent dans sa composition (les planchettes pour aplatiser ses seins et le robinet de six centimètres pour uriner). Le corps n'est plus un corps, mais un assemblage de matériaux. Le titre de mon texte de création fait spécifiquement référence à cette conception du corps-matériau. En effet, la peau nécrosée du visage de Sophie, figée dans une expression faciale « à la fois surprise et horrifiée », est comparée à une cagoule et à un masque en latex. De plus, comme sa peau a perdu son élasticité, Sophie éprouve une sensation de rigidité qui lui donne l'impression de porter un « manteau de cuir trop petit » ou une « combinaison de moto trop serrée ». L'enveloppe corporelle en tant que source d'inconfort établit une rupture dans la relation généralement convenue entre le corps et l'esprit, ainsi la pénibilité du corps brûlé accapare la conscience de Sophie et celui-ci lui apparaît alors comme un matériau incommodant extérieur à son être.

Comme *Music-Hall !*, mon court roman emprunte à différentes traditions littéraires et culturelles. Premièrement, j'ai voulu renverser certains lieux communs de la littérature légère généralement destinée à un public jeune et féminin, comme le trope de la jeune femme vulgaire et peu attirante qui apprend au fil du récit à devenir séduisante et « féminine » pour l'amour d'un bel homme au statut social enviable. Le personnage principal de mon roman suit le parcours inverse, puisque défigurée par les brûlures, Sophie fait l'expérience de la perte de l'amour et de la beauté dont elle jouissait pourtant au début du texte. Le ton désinvolte et l'humour noir reprennent de

manière satirique, presque sous forme de pastiche, certains effets de style présents dans les textes dont je prends le contre-pied.

La deuxième partie de mon texte de fiction se déroule en milieu hospitalier, que j'ai tenté de dépeindre de manière relativement crédible en effectuant des recherches sur le traitement des grands brûlés pour renforcer l'illusion de réalisme. Je me suis aussi inspiré du roman *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal, dans lequel le vocabulaire technique en lien avec le domaine médical est omniprésent. Le genre de l'horreur a aussi façonné ma manière d'aborder mon texte, notamment pour la scène de l'incendie et les descriptions en lien avec l'aspect du corps monstrueux, comme celles des brûlures ou des plaies. De plus, la présence de la brûlée dans la maison familiale, où elle « se terre dans la cave », est parfois angoissante, par exemple quand elle se promène la nuit sans sa perruque et que sa mère éprouve le sentiment qu'un inconnu rôde dans la maison. Enfin, le prénom des personnages de Sophie et d'Émile font ironiquement référence à *L'Émile* de Jean-Jacques Rousseau, dans lequel Sophie doit apprendre à devenir une épouse docile et une bonne mère.

Pour conclure, soulignons que la vie de Xavier X. Mortanse prend fin alors que ce dernier est nu au fond d'un ravin sur un chantier de démolition. En somme, il meurt peu après avoir retiré ses vêtements et dévoilé sa monstruosité. On assiste alors à l'aboutissement de la déconstruction physique et psychique de la figure du monstre. Dans mon texte de création, « la brûlée » est un être imaginaire dont la mort symbolique survient au moment où l'enfant vient au monde. À l'inverse de Xavier, la mort de la brûlée ne correspond pas à la déconstruction d'un monstre, mais à l'aboutissement du cycle de la reproduction, à lire comme la « construction » d'un être nouveau, et la brûlée meurt dans l'imaginaire de Sophie, qui est aussi le lieu même de son origine.